

Boris Crack

Darkbloom

Darkbloom-demain-je-pars sur l'île de mon
cerveau

J'ai froid et j'ai chaud ces jours de jours liquides

Où est Malte ? Où est Malte ?

Malte, si l'île est partie, l'est parti haut.

Dix ans de redingote

à smocker l'air

des hautes-calottes

de l'univers

cerveau-culotte

à mettre sur les cintres du paradis, *bolders*

je me présenterai au dernier oral avec mon
slip sur la tête

en ayant l'air d'un amiral de courtes-manches

au service de la sœur du dernier mâle de forte-

tête je vais m'étrangler au paradis dans des

prisons de fortes sueurs avec l'écoeur de

l'écoeurement et la statue du minéral et la

pension du vainqueur qui m'a mis dans les

nappes des restaurants et dans la tombe du

premier-pris au front en sueur je vais m'écraser

mou sur le mou d'un rétif au paradis du

vainqueur faire de ma moite invincibilité le

refrain cerclé des chansons de guerre à l'alcool

et les abat-jour, les yeux de certes et de

souffrances auront beau m'approcher dans le

regain de fraîcheur j'aurai gagné Guerre & Paix

sans faire un pas sans faire de prise sans ferrer

sans contre-point sans faire la tête sans avancer

il y aura Malte il y aura Malte le serpent à trois

têtes alignées il y aura le bassin de la barbote et

le corset de Méduse et le gong de la soif les trois

sœurs joueront leur pièce à cent balles la partie

et j'aurai les 3 jours la permission de Satan et

j'aurai peine à mourir en chausse-trappe en illusion sur du papier serpent à décoller mon objet chétif rétif à l'œil à l'œil même à l'œil de la première pale érosion de Satan sur les monts bâclés où des vestes en poils sans corps danseront là-haut dans les restes de fatigue alité sur mon lit de plume où des maudits gages m'enverront dormir pour trois heures cent ans se seront écoulés j'aurai la bave du limon le monoculaire et la science des jours

liquides et poisseux

j'ai penché tête et tout est sorti, la jeunesse a coulé

parti passer l'aspirateur à poil sur le skaï des hauts-fourneaux
du paradis ou de l'enfer
dix ans à smocker l'air des hauts-plateaux
sans *bolders*, sans machine à creuser l'opale
sans opale
sans passer la parole à l'eau chaude sortie de la boîte de fer

j'ai envie d'arracher mon masque de beauté et de me faire un masque avec mon cerveau, de me maquiller de cerveau, de me passer le cerveau à l'eau et d'en appliquer sur le visage serein ces jours de jours liquides où n'apparaît pas Malte, de passer l'aspirateur dans les coins où les lambris les futurs rêves font des noix de pensées, dans la chambre isolée entre les quatre défenses, murs à présent, dans les couloirs (les couloirs), dans les couloirs dépliés qui forment ce cerveau dans les chenilles qui vide la Plume

pensive du cerveau l'arbre a poussé en tournant,
des ressorts de réalité dans les couloirs, des
fumées de formes et des portes sans battant, des
poignées glissantes à ressort, des paumes
serrées autour, j'aurai la voix ficelée en étant le
premier à regarder son cerveau, battre devant, le
cerveau battant devant soi, le premier cœur
serré qui palpite dans la poitrine ouverte du
fantôme, voilà le cerveau, mais où est Malte où
est Malte ?

dix ans à smocker l'air des hauts-plateaux
voilà où je passe, où brûle dans les hauts-
fourneaux
l'animalcule de mon passé où est passé Malte
le serpent d'eau où il s'enroule où il se ramasse
où il brûle, passer les murs noirs et la poussière
des tempes c'est comme tout juste un peu de
cendre
et de la cendre coulée à passer et repasser
carreaux
les écrans de fumée où tu apparais où tu
disparais
dans les boîtes à vide et les pop cornes de
Jézébel
apparaître au salut sur la balustrade briquée et
disparaître tout juste – *en allé* comme l'Esprit est
d'aller et de se soumettre en jouant l'osselet
ossature durable craquant, reste le corset de
Malte
l'Ultime baraquement se soulève
mets la lèvre de Malte, où tu peux, trouve-lui une
place, il ne t'en voudra pas, il n'avait qu'à être là

haut-parleurs : Malte ! mais personne
alors Malte est parti je suis dans mon cerveau

maintenant
quelque part, je fouille et je fouille et je fouille
quelque part
je fouille dans le sable, il mette la main à la pâte
dans le sable et dans le ciel et ils sentent l'Église
est froide

tête de face et de profil, dans la corne des pieds
qui le portent
ailleurs tous ses organes sont ailleurs
tous ses organes se portent (bien)
sont dehors et ailleurs, où est Malte ?

haut-parleurs : –

des chansons, des pop chants, des pop chanvres,
des pop fruits pour le disparu, des pop chambres,
ivres ceux qui l'attendent à l'horizon : le Lord ? :
la brand new Ford ? des pots de chambres, des
pots-pourris, flotte, et maisons sur maisons le
cerveau, flaque de cerveau sur le sol, solide
cervicale, solides ces jours solides, au bruit, à la
corde, à la réplique, 3 murs de sons sont apparus
ont disparu, 3 volutes serrées pour célébrer le
Malte, Malte-Malte, où es-tu à présent, ici l'île,
l'île – Cerveaux cassés mis à part, et le présent
d'en être, le présent d'en aller, de servir sur un
plateau d'argent gagné une friture d'os, c'est
dans ton oreille Malte, à t'attendre et à tout
prendre que l'on mange, cette friture est d'os
Malte, de l'os de tympan, on fera ce soir quelque
chose pour toi, en ta mémoire (–) en ton
honneur (–), friture de tympan, friture de
tympan.

manger à sa faim – à ta faim Malte – à la faim

à la grande soupante de tes liquides tu étais
liquide Malte ces jours de jours liquides tu
disparais tu n'as rien laissé voir sur ton visage
tu avais déjà le masque de beauté d'un cerveau
étalé en masquarat tu étais beau, belle, Malte
tu étais cerveau, cervelle, Malte, dehors

as-tu à manger au moins
fais-tu la manche
la contre-manche
fais-tu le mort sur les marches,
sur les bâches de la prison liquide

Quand je vais faire mon émission à la radio du
cerveau je croise des prostituées qui me
demandent de tes nouvelles, et qui me décrivent
les mondes subalternes et extérieurs, où tu
pourrais tirer parti de ta malformation, elles me
demandent où est Malte et me font un salut au
soleil me décrivent monde et océan en tirant
des cartes, et des plumes de leur Grand Jeu, me
décrivent mer et merde, en dansant autour de
leur soleil de soif, en mordant dans mon cerveau
une part de leur soleil de soif, elles se massent
autour, et massent mon cerveau comme une
boule de cristal, ramassant mes feuilles sèches,
me parle de toi, de toi là-bas, que tu fais, que tu
vis, penchées sur mon cerveau, ramassant mes
feuilles sèches, elles se calent sur le néant, mes
cerveaux-mes seins, se collent aux leurs, elles
pelotent mon cerveau, l'agrippent,

Malte ton mamelon endurci délimitait le
monolithe de ma conscience

je voudrais rester mais elles me poussent

je voudrais rester mais elles me tombent dessus,
elles, gouttes de sang de nos deux sangs
grandies, île et île, Malte et Darkbloom il faut
passer à autre chose dans cet océan de choses
tombe la goutte grandie de tous nos sangs, sous
l'île, au plein milieu

cerveaux

cerveau

comme si nous n'étions plus qu'un sol W
parsemé de toutes nos pensées en autant de
flaques.

support d'huile, huîle et huîle.

dans les têtes

les serpents

coupés

du sol

enroulé

fatigué

les hommes immobiles

Les yeux fixes

comme regardant leur cerveau *au-dehors*

je n'ai rien de sang

une fois en moi

j'ai eu sang

Darkbloom : va faire ton émission !

va faire ton sang Darkbloom

va faire ton sang-tisane

ton sang-nom

Darkbloom océan

je dois te laisser là Malte te laisser là-bas
pendant qu'ici tout se transforme dans son coin
en bloc d'araignée toile cerveau déplié germe
pour dormir dessus trop pris par la pensée d'une
île ils rêvent dans leur coin araignée bloc de
pensée celle qui pense qui ne bougerait pas du
coin elle pense à l'île penser-à-l'île du dehors
seule l'araignée la bête de solitude mais dedans
ça pense c'est qu'il faut tout le temps pour
penser à l'île
c'est qu'île
c'est qu'il
faut tout le temps
pour penser à l'île

trébucher sur ton masque, une fois ou deux, il
me faut partir
et te laisser, je n'ai pas le temps d'un château de
sable,
prostate sous le sable, en voix d'île,
et puis il me faut m'en aller
jouer l'osselet
je pends au bout de mes orifices Malte
WWW je pends je suis dehors hors de mon corps
pendu
par les oreilles par ma bouches par mon nez
et ça tend (toutes ces ficelles où je tire) ça tend
là-dedans
où je suis plus
ma tête se tire, se plie
se réduit jivaro ne réduit pas sa propre tête
Darkbloom !
je dois remonter pas le temps auto-jivaro jivaro
de
moi ici lieu zéro Nord je dois grimper à la corde

et retrouver d'où je suis là haut ça m'attend je ne
peux pas
rester tendu
je dois remonter
je ne peux pas t'attendre

Darkbloom naissant nécessaire naissant océan
mourant océan
langue
doigt
sang
remontant
la corde moite
mettant langue après langue
les corps sévères l'un après l'autre
figure du mouvement
qui remonte vers le Lac impossible
les prostituées n'y croyant pas, voir leur tête n'y
croyant pas
– faire le nécessaire comme il le fait
– faire l'impossible océan Darkbloom
le visage reprenant
forme humaine

– vue – l'océan (et la science-fiction) est une
ville où les centaures nus font des bals masqués.
Le désir d'une nécropole féminine a fini par
s'atténuer. Athéna a fui du Temple pour laisser
régner Darkbloom. Un centaure a fini par
s'imposer au Temple, où, pour tout nom, il a
scellé un triangle – possible combinaison d'un
Trident de poséidon et d'un H où s'appuie les
trois branches du silence. Les êtres, les
fantômes et les ombres ont décidé d'appeler ce
Triangle Darkbloom. Les trois communautés
d'êtres se sont rassemblées aux portes du

temple et ont crié dans la nuit (Darkbloom !!!) Le
triangle a tremblé. Pour la joie du royaume/

Cris entiers

Cris en-thèmes

La Ville est une Cystite

La Ville est une épaule creusée

où tapoter sa cigarette

La Ville est une saignée

La Ville est une raclée d'universel

La Ville est un champs large (ou poumon)

La Ville est en marge de la raclée individuelle

La Ville est un sang *live*

en direct la Ville est un sol creux

un moyen-mort

La Ville est une projetée d'insectes

La Ville est un champs libre

aéro-feux

La Ville est un squelette

au bec de

un mec qui roucoule sur son acier bleu

La Ville est un mec

imberbe

rasé à l'huile de goyave

l'esclave en feu

qui torche le vit de dieu

La Ville en feu

où Eraserhead

est en tête des Charts

La Ville nouvelle

est un champ de lacs
où s'enfuient les nouvelles lointaines
un champs de larves où se baignent
les hypocondres hypocampeurs

La Ville est un camping
pour des tentes invisibles
où demeure l'effigie molle
des cœurs bouffés entre eux

par là, par ici
par là, par ici

La Ville est un ciment
une cime en treize bords (larges)
une cime entière de sœurs accoudées là
qui dévisagent

barre là, barre ici

molle la Ville ampleur du sol
qui nous opère un lapin illicite
mort, l'empereur
dans la ville d'une simple appendicite

mort là, mort ici

I want to be a traveller
chèque je veux une soeur
et un biftèque

les engins creusent des poules
et la neige tombe entre eux
et le petit bat la cloche
les chevilles se décrochent

la pupille est délacée
chacun marche sur ses yeux
nerfs optiques branchés sur des
mocassins

La Ville est un cul
appuyé contre une vitre d'abri-bus

La Ville est une botte de 7 lieux
avec semelle sémantique

La Ville est une pleutre fidèle
excentrique

bougez là, bougez ici

La Ville est une bite, encore
branché sur l'os du mississippi

La Ville est un bœuf
vidé de souci
un gros tartare
un éperon d'Calamity
une en selle par là
une en selle par ici

La Ville est chevauchée
Salamalec
d'insecte
un corps sans apogée
une veine infinie

c'est quoi ça ?
La Ville la Ville, abruti

kaiser

pisse un geyser
dans la ville

geyser brûle
un kaiser
à minuit

La Ville est un corps en nylon
La Ville est une transition morte

*un homme qui rentre chez lui après avoir
beaucoup fumé suce un bonbon de crainte que
ses parents ne s'en aperçoivent et l'engueulent.
Mais il sent encore la fumée il se dit c'est
normal ça provient des poumons alors il se dit
qu'il faudrait avaler le bonbon qu'il faudrait le
faire rentrer dans ses poumons pour ne plus que
ça sente et il meurt étouffé*

Darkbloom bleu
le visage bleu
le cowboy bleu (dans son temps retrouvé qui
rêve W)
tire un coup de feu
et personne ne se couvre
et Mona Lisa à poil dans le Louvre
prend la balle entre les deux yeux

le cowboy bleu
tire sa carte du jeu
et personne ne recouvre le carreau
l'illusion du jeu
et Mona Lisa est sourde
à 3 yeux la femme est aveugle
et personne ne recouvre la vue
après 3 yeux on est tous pareil

on a un œil de trop pour un cadavre
et on reste sur le carreau
avec le sourire et la pau-
vre (illusion du jeu) la pau-
vre Mona Lisa qui découvre
qu'il n'y a pas au Louvre
des yeux qui valent ceux
du cowboy

pris entre deux feu
elle s'affole la pauvre effigie majestueuse
qui répète sa chanson
sans le cowboy bleu

qui est resté de l'autre côté
avec un trèfle (entre les dents) et son chapeau

c'est bon c'est bon Léonardo
y'a pas une trace qui vaille le colorado
y'a pas une poussière (entre les doigts) qui vole :
De Vinci est sur un taureau.

Darkbloom-bleu-je-veux-mourir sur un taureau
sur un taureau de temps et d'espace sur un salut
sauvage une galerie de représentation de moi et
de toi de lambeaux de temps sur une frange de
veston sur une frange de regard le taureau W est
oublié battu soustrait et le cercle qu'on s'est
représenté qui est le cercle des fuites est congru
désormais dès lors à la petite piste de sable où
charge le taureau C'est là que j'ai vu Darkbloom
dans ma tête derrière un rideau rouge quand il
est revenu d'avoir lui-même trop attendu le
retour,
il était là - visage drapé à occire
le taureau de temps et d'espace

dans son Ultime furie
colère qui remplace tous les mondes subalternes
et extérieurs où tu n'es pas (W) colère qui me fait
un lac au milieu de ce qui ne s'étend pas (et une
intelligence) qui me fait une île au milieu de ce
qui n'a pas l'eau de son lac mais la colère de son
autre, deuxième homme.

champs de colère – colle du moi et du berceau
cervical – cerveau-calle unique pour un bateau
qui est le Navire dans le Temps qui s'oppose à la
forêt

d'un esprit (mais mort & mort je vais mourir 3
fois

m'ouvrir 3 fois – avoir recours à la forêt et
commettre l'animal

Darkbloom océan

avec au milieu de cet océan

l'île de Coney (nom donné à W devenu mythe
pour tous)

Darkbloom étranger

avec au milieu de cet étranger

un cerveau

l'île de Malte

un autre homme toujours et tous étouffent sans
nom

*« Des oiseaux, qui se nourrissent de poissons ;
leurs excréments
sont le commencement d'une oasis que les
hommes peuvent habiter,
jusqu'à ce qu'une prochaine coulée de lave
étouffe tout »*

Darkbloom : Quand à dis ans j'ai vu cette femme sans nom dans ma chambre je n'étais pas encore dans le monde réel mais le monde serait bientôt cette femme sans nom et je devrais me cacher sous le drap (comme je l'avais fait) mais cette fois-ci ?

un drap de soi : sans jamais plus sortir alors
sans aube

jusqu'à mourir asphyxié par une chaleur étouffante

liquidé

infernale

le fantôme dit : « j'existe vraiment » – la liberté c'est pour les êtres flasques. On est tenus de rendre nos costumes nos déguisements. On ne sera jamais des fantômes. Ici on est mal dans sa peau – on glisse sous le drap le tégument.

Darkbloom : je veux qu'on m'appelle une fois pour toutes par mon nom : je suis Darkbloom, la haute-Garce. Je n'ai rien de sang. Je n'ai rien de pensant dans mon crâne. Je bois la tisane de mon sang. Quand j'ouvre mon crâne pour épiler mon cerveau, pour que les neurones poussent en de meilleurs réseaux, je ramasse les feuilles sèches.

Je veux qu'on m'appelle par mon nom : Darkbloom.

aujourd'hui je suis sous le drap, mais je sais que ce n'est pas le Drap qu'il faut. Je ne pourrai pas rester là. Ils le verront. Je suis fatigué à en perdre la vue, mes yeux se ferment comme des *boîtes de nuit*. Et je flanche pour la première

Grande Fois je me couche dans mon lit. 3h et plein soleil. Prêt à me réveiller sans flancs, carapacé, à mourir ici métamorphosé (sans nom) voir toutes mes pensées se lever mais pas moi. Moi je resterai là. Le SUPPORT. le sol. Les lambeaux de mouton qui les tenaient se balanceront sur le sol dans l'air de mi-mars.

L'un de mes professeurs connaissait un psychiatre dont une patiente s'était précipitée à la fenêtre pour lui montrer du doigt (qui saignait ?) ses entrailles dans la rue. Elles passaient sur le trottoir en face. Ses viscères, elle voyait ses viscères passer dans la rue. Elle voyait ses entrailles battre le pavé.

une maladie pour le cerveau d'être en-dehors. J'ai comme une maladie du cerveau d'être en-dehors de moi – Clinique-Organe battant le pavé. J'ai comme une maladie du cerveau d'être allongé en proie au battement de la pensée, du cliquetis-organe. Une maladie du cerveau d'être allongé à côté de moi. Une maladie du cerveau d'être mon unique partenaire sexuel. De marcher sur le cerveau. De marcher sur un sol de cervelle, sur un mou-dur. Et extérieur. Comme une maladie du cerveau d'être allongé dans un hôtel miteux dans la moiteur du moi.

Je suis en train de m'effondrer. Mes sens projettent chacun de leur côté leur vision propre, rêvent chacun de leur côté. Je touche, endormi, tous les corps dans un autre corps. J'ai quelque chose d'une sortie qui s'effondre. Ou je suis le corps de la sortie, qui n'a rien à y faire, – m'effondrant alors comme une joue – au son

d'un souffle (Plexus-Nexus) Gavin Bryars joue des oranges. Mais je touche dans un autre corps ! Anesthésie-Synesthésie. Je vois des oranges.

Darkbloom orange bleu

une orange dure dans mon cerveau
et des paysages-psyché avec autoroute-
inconscient qui n'arrête pas et les champs de
Valence

Darkbloom : Darkbloom

Une drogue dure fait de mon cerveau un bloc-dehors. Je ne puis plus bouger. Il ne dort jamais. Om me fait des piqûres la nuit pour l'alimenter pour que je meure en chausse-trappe. Mon cerveau durcit. Mon cerveau s'emballe d'un second cerveau qui s'emballe. Mon cerveau qui vient du dehors entre de plus en plus en interférence avec la partie en moi qui veut porter son nom. Se sépare-t-il ? Toute cette drogue venue en moi pour qu'il en-caisse la réalité. Mon cerveau-calotte plusieurs et dehors en moi autre et ailleurs qui me sépare chapeau-forêt-méduse. Avec mon cerveau je révère ces Dames. J'ai mon préau et j'ai ma solitude. Mon cerveau n'est plus seul il me marche dessus il me monte sur ses épaules (ou est-ce moi qui monte sur ses épaules) je suis transporté je suis déporté je suis arrêté. Il a mon nom et dès qu'il a mon nom il se présente à ma place. Il prend petit à petit le contrôle. Et si le monde cahote dans mon rêve-interférence si le monde cahote sous mes yeux c'est qu'il roule sur mes restes sur mon corps sur mes yeux c'est qu'il hoquète dans

ma gorge mon cerveau-calotte l'appelle dans ses
deux hémisphère à venir cette fois-ci répandre
sa matière là-haut très haut dans les nids
d'araignées à venir pondre les mondes et
disparaître moi sur ses épaules je vois tout ça
mon cerveau se solidifie mon cerveau se colle se
décolle mon cerveau-planète articule une
langue étouffe mon langage mon cerveau se
colle au monde

Darkbloom : Darkbloom

et puis c'est comme si tout mon corps durcissait
et se transformait en muffin
cookies' fortune
avec des pépites de cerveaux

un cheval de conscience
pour le cowboy bleu
avec des rêves de réveils
sur les hauts-plateaux polaires

c'est enclume qui tarde sur la tête-bêche de
Darkbloom
et les plumes de moutarde dans l'édredon
trièdre où Darkbloom est entre deux
fonctions de sommeil
sur sa chaise longue, plombe
(des plombes), dents, quasi-Bastion
Valise de tête, quasi-être
salon vinyle sillon de tête
contournant l'objet du silence
trièdre où des noms par lesquels j'aimerais qu'on
m'appelle
tournent et bâtissent

des villes secrètes, générées d'un seul point,
auquel on fait prendre toutes les inflexions du
vide, pour en tirer des circonvolutions, cette ville
a un centre, mais c'est le centre d'une autre –
ville-, le centre est le secret d'un autre, ville-
dehors, auto-ville,

Darkbloom dans sa voiture avec le cerveau en
appui-tête et la circum-musique à fond,

« On n'a jamais osé diviniser le cerveau, et c'est
tant mieux ainsi : le cerveau pèse dans le crâne ;
le cerveau habite le crâne. C'est un emmuré, un
encrâné. Mais à qui ou à quoi rattacher le
sentiment Autre, le sentiment inconnu. Surtout !
pas à un viscère, organe ou boyau ! C'est une
lueur dans les muscles, »

Monde=auto-poupée gigogne ?

: I love you brain
: poor brain you love me

ficelles qui ne sont pas rentrées au crâne mais
sont serrées autour et l'homme rentrant les tire
à lui et la tête est sectionnée nette en dix
tranches.

je voudrais qu'on m'appelle par mon nom : un
nom
une main sans arrêt
approche
et s'accroche
à la branche
d'une étoile pour vomir

elle se penche

c'est la main qui porte le reste de fatigue

c'est la main d'équerre
qui supporte des doigts doux

c'est la main proche c'est la main proche
c'est la main d'épaule
c'est la main de coude
décapité

c'est la main traduite en évoqué
qui sèche la bouche

après vomir
ventre serré main de fraise
sang rouge et sang de braise

Ventre en mensonge
fermé comme un sac
Ventre à main

emporter sa chiotte sa boisse
son disparu emporter son
graal emporter son ventre
emporter son entr(é)e dans
l'autre prendre [son nom] et
un à un de la main tous les
organes de la main à l'épaule
toutes les parties du corps les prendre
comme ça simple geste
préhensile les déposer
ailleurs

de la main à l'épaule

à la langue
à la fesse

tout y passe

« tout périt tout pâlit » comme dit
Sarah Kane
et je ne suis qu'un cheval de
langage
emporté par le vent de conscience

MERDE !

Elle grandit, Elle grandit, elle choisit de grandir
au-delà du pur cintre des lèvres
pour poser son habit
de l'alcool et des lèvres moites
pour poser son habit dans la flaque agrandie
où le cou ne tient plus roides
les têtes qui tombent dans la Laque
même goutte homogène, assoiffée
sur le sol a grandi la flaque d'une pensée
où tombent les gouttes raides d'une mer cachée
absorbée par Ulcère, par Cerbère, par les fils
de la marée, les chattes noyées
les habits froissés
les trains de la plaine habités de corps froids
se soulèvent dans l'image
liquide au jour liquide
Elle grandit, Elle grandit, Elle
a choisi de grandir au-delà
du pur mouvement des lèvres
pour tomber, se ramasser
la voiture se soulève, sur un nid de poule
du cerveau, une niche d'où
Elle voit l'Opéra défiler

balcon de jour, bacon de nuit,
qui se soulève, qui se met à entrer à sortir
qui se déplace, qui grandit à vue d'œil
Elle qui fixe son mouvement
elle verra son cerveau au-dehors

La Ville reprend tous ses thèmes
La Nouvelle Musique reprend
La Nouville (la cerville) nous appelle autrement
que par des geste, stupides
Elle a renversé son cerveau (crème brûlée)
Elle s'est épilé le cerveau
Elle a brandi son cerveau (Brandy)
pour qu'on l'embrasse
toute l'assemblée des fidèles se baisse pour
poser sa bouche sur le mou
Quelle beauté ? Une effluve, de l'huile
brûlée, et les hommes sautent au cou
de Déesse CHaCHaCHa, son bronzage a
coulé révélant ses écailles son bronzage
a coulé révérend ! les écailles !
on la pille la Déesse ! on lui arrache
tout, chaque ongles y passe, on lui
fait l'écaille à la comtesse, on la dresse
contre nous, on l'épile, une par une
on se l'arrache comme un artichaut
Quelle beauté ? Sur le sol tombe
les fleurs qui un moment s'assemblent
et forment une tête-Diable, un Ténor
crie et l'image s'effondre quelle horreur
la belle déesse décharnée chante à qui
le veut dans sa transe ah joie
(épiler les neurones, pince bicelle)
La Nouvelle Musique reprend
La Nouvelle Vie avec / recèle d'écaille
J'ai tué Hélène J'ai tué le silence

J'ai tué H arraché les 3 branches
joie de la déesse sur l'échelle
Elle monte, Elle monte, Elle descend
Elle a trop de fidèles ici-bas la Pucelle la Pucelle

la Nouvelle Orléans

bac à glaçon, un inconnu y plonge la tête
aidé par le caïd du coin, sa tête est bleu
vire au bleu, de plus en plus bleu, le caïd
prolonge

l'exercice, l'inconnu meurt, il est mort
depuis dix minutes, mais le gros dur ne veut
pas qu'il soit dit, peut-être qu'il
regrette, il garde sa main bien appuyée
sur le crâne glacé du type, ça fait trois heures
il redemande des glaçons, on en amène un seau,
ça fait dix heures, le crâne en verre
de l'inconnu sous la main du molosse, il va lui
briser la tête, maintenant il soulève
le poing et la tête se casse en deux
cent morceaux dans le fond du bac
à glaçon et remonte peu à peu
sa tête en mille morceaux flotte
dans l'eau blanche, et tout le bar
Never-forget-me se met à rire,
explose de rire, redemande de la boisson,
et on ne sert pas de glaçon dans leur verre,
mais le caïd se met à rafraîchir
chacune de leur commande avec un petit bloc
du crâne de l'inconnu, et les buveurs du
Never-forget-me approuve en soulevant
leur verre et en criant, et il trinque
en furie pendant que le caïd fait
cul-sec de son double scotch bien frais
– bien frais !

JESUS' BLOOD NEVER FAILED ME YET

J'ai des problèmes de peau. J'ai eu recours aux forêts. Et maintenant déserts ensoleillés : la peau des problèmes qui n'ont pas d'extérieur. J'ai voulu muer le pays des peaux particulières. Le pays mue mais la nuit remue le pays. J'ai voulu payer l'Histoire, fini par être un musée des muées. Juste lui payer un coup à boire pour qu'il y ait une Ivresse, pour ouvrir ivre enfin une chambre mais la chambre est ouverte on y caresse du fantôme on y caresse du poil blanc rentré où je suis : Dedans. On y caresse – on a un nom. On s'y efface. Il y avait une Mort du dedans. Il y avait une Culture du dedans. Il y avait une Musique du dedans. Il y avait ça qui courait court sur moi : une Maladie. Il fallait que je sois Malade vous comprenez il fallait la Maladie : je suis né ce site.

D'où je parle ? croyez-vous. Je n'ouvre pas. J'ouvre un parapluie. Je reste assis en tailleur à vous voir déformer par une pluie pression. Je croyais qu'il y avait là des flaques où patauger pieds nus et chevilles frêles : Je parle ! Je croyais que c'était votre promesse : Je parle !

Je parle puis je parle. Je m'enroule. J'ai fait du mal depuis ce fil je sais. J'ai saigné moi. J'ai perdu du sang la Trace. Je parle et puis je parle. Je m'enfonce. Impossible Impossible. Le néant lui-même s'enfonce. La vie s'annule. Je suis le zéro qui ne fera jamais son trou. Jepensedoncjesuis.com Je suis sur un cheval de bois n'avance pas seul la tête tourne. Je ne retrouverai sans doute pas ton amitié. Je suis

si je n'ai pas souhaité mieux pour Eux que ces trois fois
de
ration double qu'ils auront que ces trois sommeils où ils
dormiront
mais pour l'instant, ces Doubles-insomnies !

je ne suis qu'un raton je ne suis qu'un raton (omnivore,
il

trempe ses aliments dans l'eau avant
de les manger)

je ne suis qu'un raton qui a eu sa ration d'épreuves
mammifère carnivore

d'Amérique

recherché pour sa fourrure couleur gris
fauve

qu'un raton qu'un rat-de-cave, longue mèche recouverte
de cire

qu'un rat-taupe

si je n'ai pas perdu toutes les fourrures dans ce jeu
boulimique de

sauver l'apparence de mes Formes

Ce château pressenti

le doute s'illimité *depuis*

ce château pressenti – il s'entasse là des corps
déjà-morts, voire là le sans-Être non ? – ils sont
pressentis, nos corps ils sont formés et se doutent de
quelque chose, les noms leur en touchent un mot, les
noms touchent les corps, les noms ont un corps –et un
cerveau, comme l'ultra monde d'où part un regard, vers
quoi je pars, vers quoi je parle, le muscle de l'Espace,
une musique dans cet espace, une lueur dans les
muscles

La Méduse en soi des milliers de méduses sur soi qu'on
dorme couvert qu'on Forme ouvert un Satan de surface

Je ne suis pas méchant. J'ai découvert la Méduse en
vous et l'ai exprimée en un langage clair

alors arrêtez sinon je

si je n'ai pas le corps tout liquide tout pianissimo si je
n'ai pas mon compte goutte à goutte et l'Ego-Expresso

si je sais chanter ! et jouer du piano ! et jouer de la
musique !

si je peux te chanter une chanson

demande-moi si je peux oublier la Musique si je
peux retourner au tombeau et claquer des dents et
tomber en lambeaux

si je ne suis pas ridicule dans la course au glaçon
voix qui suce l'effroi de dire son nom voix qui suce
sans rien dire Très silencieuse

s'il ne faut pas que j'aïlle à nouveau là où on peut
Tremper ses derniers morceaux là où tout réuni les
temps les silences font à nouveau un Monde un
morceau d'Espace une silhouette si je ne l'imagine pas
la silhouette trempée et rampante pour un dernier saut
dans l'Espace au-delà son souvenir d'avoir dansé près
d'Eux dans un Orchestre enchanté trompetant dans sa
fosse dans le passé dans la peau de ceux qui sont
passés il faut dire sans forces l'araignée me dit qu'elle a
tout vu qu'elle n'a pas levé le petit doigt lui qui piétinait
mon petit corps nu sans ombre et sans squelette lui
parti ma vie éprouvé qu'il y avait du sang sur mon
cadavre du sang des billes de sang qui roulaient sur
moi qui faisaient le tour qui effaçaient la trace -
qu'elle n'a pas bougé qu'elle n'a rien fait qu'elle a tout vu
qu'elle pourra témoigner mais elle ne témoigne pas elle
est là Toile sorti de son petit corps.

Darkbloom, Coney Island

*il médaille une petite possibilité de lui pour ne
pas être qu'une sauvage aiguille, il sort, pas la
peine d'écouter une ombre croise une ombre (à*

la perpendiculaire) et fait quatre triangles de lumière, il s'agit de quatre niveaux de gris, d'une gamme de gris, d'un savon de lave, d'un corps de sale; lui qui mange plus que la flore délavée du mur où assis assis une forme de guêpe il va s'enfoncer dans l'abdomen de cette guêpe jusqu'à être son aiguillon lui il est féroce comme une aiguille il s'enfoncera dans la peau fragile et il payera d'être vertical dans cette rue dans ce sauvage bafouage où toutes nos voix dehors je suis payé pour dans l'attente me figer et me faire des bouches de savoir des boucles de sang tu sais c'est le Flanc si c'est le Flanc de tout un corps qu'on colmate avec des mouches l'absence presque de tout un ventre ou de tout un lieu ou d'un mort ou d'un billet sauvage une destination une peinture faite à la seule peur des aiguilles nues serrées sur les reins creusés ils vont sortir et te foutre une raclée à laquelle tu penses ils t'ont trouvé tu leur dois des excuses lui et lui font deux dans le corps tu as la bien bonne nouvelle de notre sous-balafre si tu pouvais voir ce train d'ombre qui pousse la barrière et vient sonner dans les petits yeux de la mousse masque le retour d'une émotion ce n'est presque pas émotion c'est une époque de son regard il n'est déjà plus celui qui s'en va découvrir la gorge de la reine qu'il a cousue dans sa jambe il m'apparaît l'invraisemblance de pouvoir être déplacé par une force et qu'on nomme qui je suis appelez-moi c'est triste je nous vois et nous cassons des ramequins de ciment dans les oreilles (des océans) des morts pour que quelqu'un prenne appui sur le radeau et la sous-bosse qu'on nous fait pour que porte et porte s'agrippent nous n'avons que le rognon

*d'un dieu pour tout abîme ils vont rire et nous
allons beaucoup rire nous sommes ta peau ils
veulent ta peau ils vont taper dessus parce que
raison pour ils vont t'emporter te faire mu(r)er.*

épilogue

Malte, mon cerveau
Qu'es-tu sorti ?
pour aller vers un autre cerveau

Malte : I love you brain
PoW : o poor brain you love me

Un cerveau est invité à lire un livre
Une cigarette coincée entre les plis
Une cervoise dégoulinant sur les plis de son
cervelet
Mon cerveau m'a lobé !

Bardez vos chacals
d'Invisible
c'est la guerre entre deux amours cervicales

PoW prisonnier de guerre est coincé dans sa
boîte et ne peut pas sortir
et Malte-le-cerveau est solide ces jours de jours
liquides
Darkbloom lui dit de revenir
Mais Malte dit non

le cerveau-Malte prend son aspiration et d'un
coup se démêle

se déroule et envoie ses cordons dans les
orifices oreilles et nez
pénétrer à l'égyptienne la tête du bourreau des
cœurs
s'aidant de ses pédoncules il se glisse à
l'intérieur contre PoW
(un peu réticent d'abord et sur ses gardes et puis
ravi
ils font l'amour des mous dans la moiteur du
moi)

« dès qu'on accède au vrai, c'est à dire à
l'invisible, il semble plutôt que les hommes
habitent chacun leur îlot, sans qu'il y ait de l'un
à l'autre transition, et l'on s'étonnerait plutôt
qu'ils s'accordent quelquefois sur quoi que ce
soit. Car enfin, chacun d'eux a commencé par
être un fragile amas de gelée vivante, et c'est
déjà beaucoup qu'ils aient pris le même chemin
d'ontogenèse, c'est encore beaucoup plus que
tous, du fond de leur réduit, ils se soient laissés
happer par le même fonctionnement social et le
même langage... »

Et un homme avait deux cerveaux

Et Darkbloom restait seul

Et un homme avait deux cerveaux dont le sien

Et Darkbloom restait là seul

sans nom et

sans livre

sa glotte et son gland tombèrent

au milieu des cailloux

ils durcirent et grandir et se firent des membres

pour le serrer dans leur bras
sa glotte et son gland pour le réchauffer
ses dents tombèrent, son tympan craqua
et ses yeux roulèrent
Et tous ses organes rassemblés autour de lui
étendu
cherchait à droite à gauche il n'était plus là
Et s'éparpillèrent
tandis que les *pols* venaient relever la
disparition
et tracer un trait à la craie autour de l'absence
dans cette ville où toutes les musiques sont
improvisées, dans cette ville improvisée elle-
même, comme une musique, une improvisation
du silence, tous s'improvisent leurs organes au
fur et à mesure que la journée s'avance.

Darkbloom disparu ne revient pas consumer son
cerveau
et brûler le deuxième homme

le Monde aurait disparu simplement sous l'eau
des *liquid days*
comme une improvisation de musique

le cerveau respire

roulant dans les eaux noires

**et puis dans l'espace vide les cerveaux dérivent
à l'infini**

et ne finissent pas par s'agglomérer

ne finissent pas par former des planètes

les cerveaux dérivent à l'infini, dans l'absence
totale
de matière, les cerveaux ne sont touchés par
rien
et n'opère rien, ils récupèrent d'une vie passée à
se
sacrifier au dehors
cerveaux-mozarella qui font désormais leur vie
tout seuls

avec UNE pensée, un souvenir, une religion
ils seraient les fils de Malte et de PoW
ils seraient les fils de Malte

Darkbloom-j'écris-ici mais l'esprit est d'aller
et le cerveau oui! le Cerveau même! est d'aller
il faudrait écrire plus loin comme un cerveau-
qui-va
mais nous n'avons que le rognon d'un dieu pour
abîme
et de ce rognon de ce pognon nous en avons
soupé
(et des nappes d'intelligence – et des degrés de
mâchoires)
nous n'avons pas le temps – jamais – nous
aimerions voir le
temps passer pour *un voyage dans l'espace*
mais nous ne voyons rien nous ne mangeons
rien
j'aimerais retrouver ma chine
mais le cerveau-phocomèle sans bras ni jambes
perpétue des demeures et des machines
le temps passe pour aucun voyage
Darkbloom-machine sature d'ossature
il ne trouve q'une réponse sotté au mangement
du

temps par la soupe du temps dans les reins du
temps
dans le lobe des reins la colère en concrétion
fait un caillou rose
Plus il pisse mal plus Darkbloom est content

car il dit c'est ça mon cerveau
en définitive, si je dois rester ici si je dois passer
ma vie ici
c'est ça mon cerveau, pour ici pour crever ici
c'est ça mon cerveau

je serai coincer dedans avec ma pisse
et je mourrai ces jours liquides
pas d'autre jour, pas de remise, pas de second
repas

CECI EST MON CERVEAU

dans cet empire-mess
on clouera
la passion de mon cerveau
(sur un tableau de collectionneur)

CECI EST MON CERVEAU

Et mon cerveau ressuscitera
et montera dans l'espace vide

(première expédition)

« je ne me contentais plus d'une Pensée-Bivouac à
l'entresol. »

C'est une longue route avec au bout un point d'eau – *Hollow Point*. Saloperie de bonne-femme – *Victory* – qui m'a accompagné là en fumant ses cigarettes. ET CETTE MIGRAINE DEJA DANS LA NUQUE QUI TAPAIT POUR FUIR ICI IL Y A QUELQUES EUNUQUES QUI TRAINENT LEUR BALAI. La route est sablonneuse, je pars de travers. Je roule sur les orchidées. Parfois j'ai envie d'être une femme. De chanter des chansons de femmes. Mais souvent les femmes que j'écoute ont envie d'être un homme. De chanter des chansons d'hommes – Oh Merde ! *Victory*, tu me crâmes la jambe avec tes cendre ! – la voiture part en tête-à-queue et finit dans les herbes, le moteur cale, je tourne la clef mais impossible de redémarrer, j'essaye encore jusqu'à ce qu'une fumée blanche sorte du capot. Putain ! Fais chié ! Je descends. *Victory* allume une cigarette au mégot d'une autre. Elle reste dans la voiture. Je me mets en chemin.

En pays de Brain, on trouve des orchidées médicinales qui poussent à l'endroit précis où le crâne qu'on a fendu a projeté un morceau précis de cervelle – un peu comme la Mandragore pousse là où tombe le sperme du pendu, la pendaison, comme il est connu, entraînant une ultime jouissance – *erectum mortalis*. En pays de Brain on fend les crânes. Je devais être prudent. Mais je n'avais pas pour autant l'intention d'usurper quelque identité. J'étais né

en pays de Brain et j'y retombais. Comme tout naturellement.

Je devais poursuivre la route jusqu'à la crique. La Route était longue. On m'avait prévenu, et on m'avait dit de me ravigoter et de me tenir en éveil en mangeant des orchidées mais de ne surtout pas en abuser. La Route était infinie. Elle était devant et elle était derrière.

J'en profitais pour empoigner mon cerveau, je mettais mes mains des deux côtés de mon cerveau et je jouais, comme un air d'accordéon : mon veau, mon p'tit veau, mon p'tit veau sérieux... J'avais déjà oublié Victory.

En pays de Brain je ramenaient mon cerveau. Pour passer la frontière j'avais caché mon cerveau dans mon crâne : il n'y avait vu que du feu.

J'avançais doucement sur cette route chinoise. Je n'avançais presque pas. Et le vent me freinait. Le vent emportait du sable dans mes yeux. Le vent soufflait entre les rides de mon cerveau une poussière d'ange. Un ami m'avait raconté sa visite dans un bâtiment où il y avait un couloir si grand et uniforme que tu croyais ne jamais arriver au bout, que tu paniquais, que tu croyais ne pas avancer du tout, ne pas pouvoir avancer, te débattre pour zéro mètre franchi. IL FAUT CROIRE QU'ON AVANCE.

Il fallait que j'avance « le bon marcheur va son train sans interroger à chaque pas sa semelle ». J'avançais bon train maintenant, je crois, avec en point de mire la promesse d'une source d'eau. Je me rappelais d'où je venais difficilement, que mon cerveau avait une odeur difficile, difficile à palier, une odeur qui montait qui montait, un humus clair et vif qui

s'intensifiait, humide de plein de contacts, montant plus précis plus élémentaire, une essence bientôt, une molécule qui venait claquer en l'air, contre les autres particules et pensait, tout ce que je pensais, pensait ça au-dehors, en Plein-Air, pensait dans l'air, tout ce qui m'était passé par l'esprit, passait dans l'air, et je respirais ça, comme si ça devait m'arriver par là et pas par ailleurs, comme s'il fallait un jour que je sente ça, que je sente *mon* odeur, je me rappelais d'où je venais, que mon cerveau puait, et que tous ceux qui eurent l'occasion unique de me respirer à cet instant sentirent à quel point je n'étais pas là, que je n'avais jamais été là et qu'ils n'avaient parlé qu'à quelqu'un qui s'arrachait de chacune de leurs paroles, se débattant comme d'avec des tiges, épineuses, ronce, comme dans une forêt, qu'il n'avait jamais fait que de s'arracher de tous, de tout, de partout, qu'il s'était lui-même arraché à lui et qu'il ne restait de lui rien du tout qu'une vague effluve, qu'un vague fumet. L'imagination ne produit pas d'odeur, le spectacle des odeurs sans nom. Je me rappelais – l'odeur du Paradis.

Voilà des heures et des heures que je marchais sur cette route de Chine. J'AVAIS DEJA MANGE PLUS D'UNE DIZAINE D'ORCHIDEES ET J'HALLUCINAIS JE VOYAIS VICTORY-MANDRAGORE-CARNIVORE MANGER LE SEXE DE MON CORPS PENDU. Il y avait à quelques mètres devant moi à moitié sur la route à moitié sur l'herbe, une couche particulièrement épaisse de sable, une petite dune, d'où semblait émerger une forme. J'approchai et trouvai enfoui le squelette d'un vélo. Je fais deux chambres-à-air avec les bourrelets de mon cerveau et je me

mets en selle. Les premiers coups de pédales sont difficiles, le temps que je m'adapte et il y a la fatigue de la marche, je m'envoie faire quelques zigzags dans l'herbe. Je roule sur les orchidées. Et je trouve enfin l'équilibre. Je peux dès lors filer tout droit « aussi loin que je pourrai ».

La route, longue, infinie, la route ne m'a pas mené à la crique promise mais à un café sans personne. Je suis néanmoins bien heureux de pouvoir me rafraîchir. Je prends un double scotch en pensant à ce soir où j'avais garé mon cerveau dans un parking souterrain. J'avais un peu trop bu ce soir-là je ne l'ai jamais retrouvé. Je raconte ça au serveur qui ne me comprend pas. Je fais en sorte d'articuler trois mots de chinois pour lui demander s'il a une voiture il me répond oui en s'inclinant. Quand nous sommes dehors (je n'ai pas réglé le scotch et il ne bronche pas) je lui fais comprendre que je veux prendre le vélo dans la voiture, il n'y a pas de problème.

J'arrive pour dîner dans une maison de Shanghai où je connais un ami peintre. Peïpeï m'apprend qu'on lui avait volé son vélo et il semble que ce soit celui que j'ai trouvé.

Il me montre ma chambre. Nous sommes ivres. Peïpeï chante : « La Peintuûûre ! » et moi « mon veau, mon p'tit veau, mon p'tit veau sérieux ». Nous avons joué à celui qui descendra le plus d'alcool de riz. Son père a gagné. Il peut en boire deux bouteilles. Je tombe sur le lit. Peïpeï me tombe dessus il me montre une peinture au plafond. Il me dit c'est mon père qui l'a fait. Il appelle ça le Cerveau d'Orchidée. Si tu regardes fixement c'est comme la lettre Aleph

j'sais pas si tu connais tu peux voir le futur. Il se lève. Je m'endors.

Je deviens Cerveau Brindille de cerveau
Je brûle Cerveau Brindille de cerveau
Je deviens Charrette Charrette de cerveaux
Je roule sur les orchidées
Je renverse mon chariot
et je meurs au milieu de ces boules
de gelée et de ces grappes de fleurs

*"I descend from Grace
In the arm of undertow
I will take my place
In the great below"*

J'étais seul dans une chambre ivre. J'étais couché. Le temps s'était compressé en un point d'orgue sans thème – Et tout cet Espace parcouru, tout cet orbe autour du cerveau, pour quoi faire ! Tout cela, oui, tout cela mais dans les murs, les fantômes dans les murs, les cerveaux dans les murs, ce mur orbe sans ouverture, sans porte ni fenêtre, touche tout mais sans entamer, sans commencement le cerveau, déroule sur les orchidées, déroule l'inflammation d'un testicule de silence. Je m'étais réveillé après une longue nuit de rêves agités et gênants – un système de métaphores démentes. J'avais un mal de crâne abominable. Peipeï entra dans la chambre pour m'annoncer que quelqu'un était arrivé. Et je vis en effet Victory dans l'embrasement de la porte allumer une cigarette.

Sommes Immatériaux Cervicaux Et
Poids Plume Désirable En bout De Piste
Pont De Singe Ne Pas Dormir Ne Pas
Dormir Ne Pas Tourner Le Sang Des
Poires Car La Première Heure Est
Maudite Nous N'Avons Pas La Place
D'Un Sérac Dans Une Varice C'Est
Vomir C'Est Vomir Pour Nous Les
Anciens Riches La Solution S'Offrir Un
Drap D'Aluminium Au Proche Des
Plages D'Oblivion Oubli Céleste Requin
D'Albion Centré Sur La Marée Des
Obsessions Tu M'As Vu Dormir Tu M'As
Vu Dormir Concentré Sur Le Rond
D'Insuffisance, De Ma Serviette Je Ne
Veux Pas Rentrer La Gorge Serrée Et
J'Ai L'Ecaille Sur Moi L'Ecaille ! On Va
Me Serrer Je Vais Mourir ? La Gorge
sèche ? La Rep La Police Des Reptiles
Va M'Ouvrir Les Veines Au Milieu De
La Ville Je Serai La Calanque Au Milieu
De La Ville Je serai Déplacé Comme
Une Méduse Au Sommet Pour Brûler Et
Je Collerai A La Cîme Comme Neige
Eternelle La Crampe de L'Univers Un
Voyage En Equipée Au Pays Du Réel
L'Eternité Du Corps Qui Boite

Nous parlons pour ne pas devenir fou au milieu de la nuit. Nous préférons errer dans la forêt d'un esprit, mais qu'il y ait un bruit. Tout ce silence sous les villes, ce terrain vague, car si l'on regarde bien ce n'est qu'un terrain vague, et

pareil au quand on mange au restaurant, si l'on regarde bien il y a de la poussière sur les tables et des toiles d'araignées, les chaises sont renversées, le papier peint arraché, et nous mangeons dans un Entrepôt. Si les quatre murs de ma chambre tombaient je me retrouverais en plein désert, et qu'y ferais-je ? Le silence est liquide. Il faut nager une nage bien précise. Seuls les morts nagent cela, dans leur mer. Qu'y ferais-je sans ma *voix* ? Ce terrain-vague aurait tôt fait de m'emporter dans sa folie. J'oublie tout, ce que je dis ce que je pense, mais je n'oublie pas ma *voix*. J'oublie mon nom, j'oublie même qui je suis mais je n'oublie pas ma *voix* – ma *voix* dure en moi. Et c'est peut-être d'ailleurs ma *voix* qui m'oublie. C'est peut-être là ce que je suis, c'est peut-être mon vrai nom. Cette voix qui continue, bien que j'ai sûrement déjà été emporté, au fond de la caverne à silence, dans ma cave-à-vent, dans une chambre ivre.

Mais comme une bouteille de vin contient son degré d'alcool, une parole doit contenir son degré d'impossible. Et nous ne vivons peut-être que par l'ivrognerie du bagout, du babil, de la péronnelle, de la parlante, la gueulante – notre gueule de bois dans la nuit.

Vendredi 23 Novembre – J'ai trouvé, là où fume le biscuit :

Le Monde du Cauchemar c'est le sol
Le cauchemar c'est là où je parle *du* sol
les autres ne portent plus la langue
c'est là où je suis du sol
là où je suis le sol
où j'avance

Je ne suis plus à-charge. Je suis même grandioisement entré dans l'ère de patauge. Je suis Grand comme Espace maintenant ! Le visage est un point noir sur un morceau d'Espace. J'ai tous les visages dans ma Bobine ! Je ne me contentais plus d'une Pensée-Bivouac à l'entresol. Je ne me contentais plus d'une Pensée-Bivouac à l'entresol. Je ne me contentais plus de l'Espace assimilé au noir d'étouffe. Je suis sec comme Torchon d'Espace ! Je suis sec et mort. Je suis sec et mort et mort. Je suis sec et mort et mort et mort. Je me balance au bout d'un cordon mâle et femelle. Je suis Vernis comme Cerveau ! Ce qu'il fallait pour égayer ma chambre vide, ivre et folle ? Qui pille les land, les langues, les Lamb ? – Qu'ils t'ont transformé quand ils t'ont mis l'Idée en raie du corps calleux – quand ils t'ont mis l'Idée sur écoute – quand ils t'ont mis le calcul dans le sable des reins – Qu'on m'achète une île !! – et tout de suite – Ils vont mettre un drain dans le terrain car ça patauge. Otite. Otite. Otite. Otite. Otite. Qui a vendu la mèche ? J'ai vendu la mèche. J'ai scalpé très bas. Le cerveau s'en va. Je suis éméché sur le tapis, j'ai des vents d'œil. Je tapote mon cigarillo à l'étage de mon crâne. Je ne voulais plus d'une Pensée-Bivouac à l'entresol. Vent. Vent. Vent. Grand Mouvement d'Air dans le Crâne ouvert. Chacun son trépas. Chacun son trépan. Aspiration. Orage. Tempête. Les Meubles filent droit dans ma tête. Le Monde-à-l'envers. Je suis une sorte de verre à pied avec mon crâne comme ça. Dieu soulève la coupe. Santé ! Kai shi shèn i co men, si je me rappelle en chinois.

chaque nom

de celui-qu'il aurait-fallu-tuer

car c'est ainsi que naquit

sera repris enfoncé
dans le regard

ceux à qui je parle
se transforment

mais dans quel site affolé

mais dans quelle antichambre

ivre

le sans-nom se retire

la plus grande pro-tension de l'être

peut-on penser autrement

peut-on leur en vouloir d'avoir voulu une âme à
la fin

ainsi ouvert du dehors au dedans

pris dans leur vouloir dans le Tu gigantesque

peut-on les rouler sans-fin les quatre billes

le démon s'âme le démon est ce qui s'âme

ce qui nomme le dedans

s'ouvre dans l'ouvert

il emporte un Tu

il veut un nom le sans-nom
comment *passer sous silence* ?

on ne nettoie pas la peau du démon
on n'inverse pas l'apparence

il n'y a pas de saut

on ne *parle* pas de ce qu'on-ne-passe-pas-sous-
silence

on ne passe pas sous silence

on ne trépassé pas sous silence

on ne vit pas avec la Nuit on s'immole une âme à
l'intérieur

d'un foyer qui brûle à l'envers de la Nuit

l'autre ne se retire pas dans la Nuit

les choses noient en elles le marécage

il n'y a qu'un œil creusé en tombe pour passer sa
vie sous silence

LE PROFESSEUR MONOTUBE

En vivant sa mort de vraiment très près, il y a un moment où on assiste à son cerveau.

Valère Novarina, *La Chair de l'homme*

LITHOTOMIE

la pierre de folie

Je n'arrive plus à sortir de chez moi, pourtant ce n'est pas grand, mais je n'arrive plus à sortir de chez moi, ce n'est pas qu'il n'y a pas d'issue, il y a une issue, mais je n'arrive plus à sortir. J'ai subi ma première lithotomie à l'âge de 13 ans, depuis on essaie de m'enlever toutes les pierres tombées, dieu sait comment, dans mon crâne. Après toutes ces opérations, mon visage est complètement déformé. Je n'accroche plus de miroirs chez moi. Je n'ai qu'un immense papier peint représentant plusieurs fois le même tableau de Jérôme Bosch *La lithotomie*, où l'on peut lire « Maître, enlève-moi la pierre, mon nom est Lubberd Das. » Lubberd Das est assis à une table au beau milieu d'un champ, les yeux dans le vague. Un homme derrière lui lui a ouvert le crâne et essaie d'en retirer une pierre, sous les yeux de ses deux assistants. Mais ce n'est pas une pierre qu'il en retire, c'est une fleur, et la même fleur est déjà posé sur la table.

MON NOM EST LUBBERD DAS

c'était un mec malade comme ça avec la pierre du cerveau ou le cancer du nom et dont on enregistrait le cerveau à mesure qu'il mourrait dans son appartement – ou qu'il guérissait, on ne saurait dire. La Vie doit évoluer comme la Maladie sur un lit de chambre ivre. Il s'agissait, l'enregistreur, de pouvoir à la fin éditer le Cerveau. D'arriver à l'Édition du Cerveau.

L'ENREGISTREUR — ENTRE LA FLAQUE ET LA GOUTTE QUI LA FRAPPE IL Y A UNE PEAU ENTRE LA FLAQUE ET LA GOUTTE IL Y A UNE JOURNÉE ENTRE IL Y A UNE FEUILLE PLANTÉE DANS LE SOL POUR QU'IL Y AIT UN CONTACT AVEC LA PENSÉE CE SONT DES FEUILLES QUI SE PLANTENT DANS LE SOL ET LES SAUTS DE FROG DE LA PENSÉE GENÈRENT *difficilement* UNE PENSÉE A LA FOIS PAR L'INTERFERENCE DES FRAPPES ET DES ONDES ET TOUT CE DONT CE MONDE DISPOSE C'EST D'UN MUSCLE HUMIDE AU MOUVEMENT PERPÉTUEL ET DONT LA RAIDEUR TEND VERS UNE LIMITE EXTRÊME LA RAIDEUR TOTALE LE BLOC DE TÊTE QUI FERAIT DE NOUS UN AUTRE LA PENSÉE NE TIENT PAS A CE RYTHME ET N'ATTEIND JAMAIS SA PROPRE ÉDITION L'ÉDITION DU CERVEAU IL FAUT DÉSAITÉRER LÀ-DEDANS POUR NE PAS FRISER LE CERVEAU POUR NE PAS QUE LE CERVEAU FRISE ET FASSE DES DIFFÉRENTES RACINES QUI PLANTENT DANS LE SOL UNE UNIQUE NATTE QUI PLANTERAIT EN UN POINT SEUL DU SOL CE QUE NOUS SOMMES ET NOUS LAISSERAIT LÀ TIGE — TIGE — TIGE

je me rappelle difficilement ce temps-là où j'avais du me débattre avec une maladie, ce cancer du nom, qui m'empêchait de penser, qui me tirait le cerveau, ces affreuses migraines, les vomissements, l'odeur de mon cerveau anéanti, la tige fibreuse d'une force méconnaissable autour de moi aveugle obscure et absurde, de cette vilaine magie du territoire d'où-je-venais, de ces vilains pensers, de ces maudites boules de foutre qui tournoyaient dans mes yeux, que je devais pétrir dans le cerveau une pâte pour prendre la forme des choses quand on les séparait de tout plan humain. Je me rappelle difficilement les poings enfoncés dans les poumons et dans les méninges « Moi, Lubberd Das, je suis un Bracelet ». Ici il y a comme un mouvement de quelques uns réduits à l'état d'esclave pour faire illusion sur le champ de tiges. On n'y coupe pas. Méningite. Méningite. Méningite. Je me rappelle difficilement qu'ici rien ne se passe, rien ne se passe de rien, ET CETTE MIGRAINE DEJA DANS LA NUQUE QUI TAPAIT POUR FUIR ICI IL Y A QUELQUES EUNUQUES QUI TRAINENT LEUR BALAI. Il n'y a rien à croire ici, tout est passé en dessous du niveau de conscience, tout est serré sur la poitrine, grippe de cerveau, toutes les

pensées sont cintrées et portées au piquet, saturées et liquides.

Verrue contagieuse et peur du sang – un morceau de cervelle dans mon bol. Est-ce bien normal ? Tout cela – me dérange. Je me dégrade. Je pense d'une armée russe. Il faut que je me décolle du Virus russe. Je m'écarte d'une armée orthodoxe où la pierre philosophale du cerveau transforme tout ce qu'elle touche en or frigorifique – et des os – *paresseux*. Un sérieux de bière à léguer à mes proches. Dans les poches de mes yeux, j'ai tout mon cerveau – *gringalet*. Au dîner, la béchamel de pensée sur le chou-fleur du cerveau, *sauce financière*. Dans un périmètre de pensée j'ai tous mes proches à revoir mais j'ai vraiment l'os paresseux – je n'avance pas. Je me dégrade – béton – armé – nerveux. J'en veux aux murs. Les murs s'en tirent toujours. Tandis que nous on gonfle, vraiment on obèse, on obèse, gras dégoût, et la marée des murs vivants qui avancent et reculent, ces ressacs me donnent la nausée, un vertige – moi qui n'accroche plus aucun miroir – j'ai le vertige d'un miroir. Est-ce bien ce qui doit m'arriver. Est-ce bien comme ça que ça évolue. Rouler dans mon salon, une plage sablonneuse. Entre deux rideaux en toile d'émeris où j'observe les cailloux du ciel. Un par un, léguant, léger, fer et os, pour peindre en reculant. *Peindre en reculant*. Comme ces nymphéas. Comme il a peint ses nymphéas. Un vertige un instant. Miroir bien au chaud dans les poumons pour se voir respirer. Une sonnerie – je n'y vais pas. On appuie sur la sonnette et c'est dans mon cerveau que retentit le dring – *gringalet*. Je suis vraiment très maigre et je ne vois personne.

Mon cerveau opère à cœur ouvert toutes les pensées. Il faudrait ce que les médecins appellent *la fulguration du faisceau de Hiss*. Il y a comme une arythmie cardiaque là-dedans. Le cerveau s'emballe. Tout est délégué au cerveau – Cerventriloque. Parler la pierre, ni langue ni code, la pierre je parle la pierre. Un langage d'anneau (halo) un périmètre de pensée avant la pensée même les détours qu'elle emprunte et tout cela l'un dans l'autre comme bouillonnant de se tourner autour – là-dedans – mais de ne jamais se rencontrer. Il ne reste rien d'inconscient, qu'une sonnerie dans l'oreille, ininterrompue, qu'un acouphène. Qui serait le condensé de tout ce qu'on a pu se dire et que j'ai oublié. Intact. La meringue du cerveau. Verrue plantaire. Plante Verte. Établis oublié du cerveau.

CE QUE L'ON ENTEND SUR L'ADDICTAPHONE

C'est le dernier jour de pierre. Aujourd'hui, Lubberd Das se fait enlever sa dernière pierre.

Il était venu à Exampt ville pour se faire opérer. Il logeait dans un hôtel miteux de la vieille ville.

Le soir, il veut fêter ça à l'Apocalypse. Il arrive devant la boîte de l'Apocalypse. Le Saint-Ouvreur lui dit : chewy chewy chewy. Il ne comprend pas. Le Saint-Ouvreur répète : chewy chewy chewy. Lubberd Das ne saisit pas où il veut en venir. Il réfléchit, un instant, et tout ce qu'il trouve à dire c'est : zum ba zou. Il peut entrer.

Il s'assoit au comptoir. Et commande un pur malt à Delphine la serveuse. Quand elle pince ses yeux, mon dieu. Elle prend des nouvelles. Une chose passe sur le sol. Il commence par avoir des hallucinations. Tout se fait flou et ralentit. Des ondes de choc, une batterie d'onde *like a drum inside*. Il ne voit pas très bien, il entend ce couperet sonore qu'on ferait sauter, il croit entendre Delphine se précipiter en criant Lubberd. Il comprend que c'est peut-être quelque chose de physique et de grave. Que quelque chose s'abat. Et nous désintègre. Ou de l'intérieur. Que c'est la fin du monde. La fin a lieu. Le rideau se lève. Lubberd Das croit voir apparaître le Caractère Destructeur comme s'il

se réveillait face à lui après ça. Mais devant lui il n'y a rien que son verre de pur malt et les deux glaçons qui flottent. Delphine essuie des verres. Lubberd Das regarde les glaçons. Il fixe les glaçons et se demande tout d'un coup, étonné de ne pas l'avoir remarqué avant, quelle est cette chose qui s'agite autour ? Quelle est cette forme qui bouge autour des glaçons, un peu jaune, transparente ? Est-ce encore une de ces hallucinations ? Qu'est-ce que c'est que ce machin qui ne tient pas en place ?... Il hésite à le mettre dans sa bouche pour voir ce qu'il se passerait. Il voit que ses glaçons ont disparu. Il approche son nez et sent une odeur, une odeur, une odeur triste. Il pose son verre et demande à Delphine : eh tu viens faire un tour.

Lubberd Das conduisait l'OldBuck noir dans les rues noires des vieux quartiers. Tout était bien silencieux et personne n'osait parler. Il n'y avait pas de poste dans l'OldBuck. Delphine avait les cheveux rouges et des bas noirs. Lubberd Das regardait la route.

LUBBERD DAS

Je ne suis pas un ravisseur. Je ne suis pas au service du mal.

DELPHINE

Mais ces haillons, alors, qui te recouvrent ?...

LUBBERD DAS

Ne te sauve pas, tu n'as rien à craindre.

DELPHINE

Oui, je suis en lieu sûr.

Lubberd Das tourne la tête vers Delphine.

LUBBERD DAS

Qui es-tu? quel est ce visage, ô femme, devant mes yeux ?

DELPHINE

Mais toi donc, qui es-tu? Ce que tu me demandes, je le demande à toi.

Lubberd Das tourne de nouveau la tête vers Delphine.

LUBBERD DAS

Jamais je ne vis femme qui lui ressemblât davantage...

DELPHINE

O dieux! Car reconnaître ce qu'on aime, c'est éprouver la présence d'un dieu.

A ce moment-là Lubberd Das adresse un regard pensif à la route.

LUBBERD DAS

Es-tu Grecque, ou fille de ce pays ?

DELPHINE

Je suis Grecque. Je veux aussi savoir d'où tu viens.

LUBBERD DAS

Nulle que je vis ne fut plus que toi semblable à la haute-Garce.

DELPHINE

Que toi à Lubberd Das! Les paroles me manquent.

LUBBERD DAS

Tu as bien reconnu le plus éprouvé des mortels.

DELPHINE

Enfin revenu dans les bras de ta femme !

Lubberd Das ouvre de grands yeux.

LUBBERD DAS

Ma femme ? que dis-tu ? Ne touche pas mon vêtement !

DELPHINE

Celle que t'accordas Tyndare mon père.

LUBBERD DAS

Dame Hécate aux flambeaux, ne m'envoie que de bons fantômes !

DELPHINE

Je ne suis pas un rêve au service d'Hécate.

LUBBERD DAS

Et moi je ne suis pas l'époux de deux hautes-Garces !

DELPHINE

Et quelle autre que moi as-tu mise en ton lit ?

LUBBERD DAS

Celle que j'ai cachée dans la caverne, par moi ramenée de Phrygie.

DELPHINE

Tu n'as qu'une femme. C'est moi et aucune autre.

LUBBERD DAS

Si mon esprit est sain, c'est ma vue qui se trouble.

DELPHINE

Regarde-moi. Ne vois-tu pas bien que je suis ta femme.

LUBBERD DAS

Tu es pareille à elle. Mais l'évidence est contre toi.

DELPHINE

Vois. Que veux-tu de plus ? Qui mieux que toi peut me reconnaître ?

LUBBERD DAS

Tu lui ressembles. Cela, je ne puis le nier.

DELPHINE

Et qui t'enseigneras mieux que tes propres yeux ?

Lubberd Das tourna à droite sur Exampst Street.

LUBBERD DAS

Ce qui me dérange avant tout, c'est que j'ai une autre femme.

DELPHINE

Ce n'est pas moi qui suis allée à Troie, c'est un fantôme.

LUBBERD DAS

Voyons, qui forme ainsi des corps doués de vie ?

DELPHINE

Le Vomi! dont les dieux en ont fait l'épouse que tu gardes.

Delphine alluma une cigarette et envoya une bouffée contre le carreau.

LUBBERD DAS

Quel dieu ? cela dépasse toute attente.

DELPHINE

Héra fit ce double de moi, pour que Pâris ne pût me prendre.

LUBBERD DAS

Comment donc étais-tu ici, et à Troie tout ensemble ?

Lubberd Das vit la fumée. Et détourna le regard.

DELPHINE

La personne est en un seul lieu. Le nom peut se trouver partout.

Delphine lui proposa sa cigarette vers sa bouche.

LUBBERD DAS

Laisse-moi. J'étais bien assez accablé en arrivant ici.

DELPHINE

Quoi ? C'est toi qui m'as invitée, tu vas donc m'abandonner pour embarquer une illusion.

LUBBERD DAS

Oui. Mais pour être si pareille à la haute-Garce, salut à toi !

En remontant Exampt Street, ils longèrent une immense propriété boisée d'où émergeait une construction triste.

DELPHINE

Il faut fuir d'ici au plus vite.
L'homme dont voilà le château peut te tuer.

LUBBERD DAS

Mais qu'ai-je fait pour mériter un tel malheur ?

DELPHINE

Ton arrivée gêne son espoir, car il veut m'épouser.

LUBBERD DAS

C'est un homme puissant ? un seigneur du pays ?

DELPHINE

Le roi lui-même, et le fils de Protée.

LUBBERD DAS

Voilà donc ce que la servante disait à mots couverts!

Il accéléra un grand coup et pris vite à gauche.

DELPHINE

A laquelle as-tu donc frappé, de ces portes barbares ?

LUBBERD DAS

A celle-ci. J'en fus chassé comme un mendiant.

DELPHINE

Tu demandais ton pain ? Que dois-je entendre ?

LUBBERD DAS

En fait c'est presque ça, je vendais des brioches pour me faire de l'argent.

Ils avancèrent dans un chemin étroit et sombre. Lubberd Das arrêta la voiture. Ils descendirent et se dirigèrent vers l'entrée d'un cimetière. Ils se tinrent un instant la main et se lâchèrent. Ils déambulaient dans les allées du cimetière.

DELPHINE

Je connais bien ce cimetière. Tu sais donc tout, je crois, au sujet de mes nocces.

LUBBERD DAS

Je ne sais pas si tu as pu y échapper.

DELPHINE

Sache que j'ai pour toi gardé mon lit intact.

LUBBERD DAS

Quel gage en ai-je ? Je suis heureux si tu dis vrai.

DELPHINE

Vois-tu sur ce tombeau ce grabat ? C'est ma couche.

Il y avait en effet une tombe sur laquelle on avait entassé des couvertures.

LUBBERD DAS

Cette jonchée ? Ah, pauvre amie ! mais à quoi te sert-elle ?

DELPHINE

A obtenir des dieux qu'ils me sauvent du lit royal.

LUBBERD DAS

Est-ce ici la coutume ? N'y a-t-il pas d'autels ?

DELPHINE

Un temple ne saurait m'offrir un asile plus sûr.

LUBBERD DAS

Je ne puis donc te ramener dans mes foyers ?

DELPHINE

C'est l'épée qui t'attend, bien plutôt qu'un lit.

LUBBERD DAS

Je dois donc être le plus infortuné des hommes.

DELPHINE

Bannissant tout scrupule, il faut t'enfuir d'ici.

LUBBERD DAS

En te laissant mon téléphone ? Moi qui pour toi ai détruit Troie, pierre après pierre.

DELPHINE

Cela vaut mieux que de mourir pour me rester fidèle.

LUBBERD DAS

Ce serait agir en homme sans cœur, non en homme sans pierre.

DELPHINE

Tu penses peut-être à tuer le roi ? Tu ne le pourrais.

LUBBERD DAS

Allons! Son corps au fer est donc invulnérable ?

DELPHINE

Tu verras bien. Essayer l'impossible n'est pas d'un homme sage.

LUBBERD DAS

Je dois donc me taire, et tendre les mains, pour qu'on me lie ?

DELPHINE

Oui, tu es dans l'impasse. Il faut trouver un plan.

LUBBERD DAS

S'il me faut mourir, que ce soit en me défendant.

DELPHINE

Il nous reste un espoir, un seul, de nous sauver.

LUBBERD DAS

Faut-il corrompre, intimider, persuader ?

DELPHINE

Le tyran doit ignorer ta présence.

LUBBERD DAS

Qui l'en avertirait ? Il ne saura pas qui je suis.

DELPHINE

Il a chez lui une alliée forte comme les dieux.

LUBBERD DAS

Un oracle installé au fond de sa demeure ?

DELPHINE

Non, mais sa sœur, que l'on nomme Théonoé.

LUBBERD DAS

Un vrai nom de voyante. Et quel est son pouvoir ?

DELPHINE

Elle sait tout. Voit tout dans la boule de cristal de son cerveau.

Elle dira ta présence à son frère.

LUBBERD DAS

Dr Théonoé, je connais! elle m'a opéré aujourd'hui. Faute de pouvoir la tromper, je devrai donc périr ?

DELPHINE

Peut-être pourrions-nous la prier, pour obtenir d'elle...

LUBBERD DAS

Quoi donc ? quel espoir me fais-tu miroiter ?

DELPHINE

... qu'elle cache à son frère que tu te trouves ici.

LUBBERD DAS

Et si nous la persuadons, nous pourrions nous enfuir ?

DELPHINE

Avec son aide ce serait facile, mais impossible à son insu.

LUBBERD DAS

Ce sera ton ouvrage. Aux femmes de s'entendre entre elles.

DELPHINE

A mes bras suppliants elle ne pourra dérober ses genoux.

LUBBERD DAS

Bien. Si cependant notre prière est repoussée ?

DELPHINE

Tu mourras et mon corps sera pris par la force, ô malheur!

LUBBERD DAS

Tu me trahirais donc ? La contrainte est pour toi un prétexte!

DELPHINE

Par ta tête, je fais le serment redoutable...

LUBBERD DAS

De mourir, plutôt que d'entrer dans un autre lit ?

DELPHINE

Frappée du même fer, de m'étendre à côté de toi!

LUBBERD DAS

En foi de quoi touche-moi la main droite!

DELPHINE

Je la touche et mourrai si tu meurs!

LUBBERD DAS

Et si je suis privé de toi, je finirai ma vie.

DELPHINE

Et comment ferons-nous pour mourir avec gloire ?

Ils s'assirent sur la tombe. « Nous étions assis sur une pierre tombale abandonnée, vieille de trois siècles, par une fin d'après-midi d'automne, dans le vieux cimetière d'Arckham, et l'indicible

occupait nos pensées. » Lubberd Das pensa qu'il allait peut-être embrasser Delphine. Alors il se mouilla les lèvres et vit que toute sa bouche était sèche, ses lèvres craquaient.

Je meurs de soif.

DELPHINE

*je pisse j'allait je mouille je vomis je mouche je crache je bave.
je pleurs.*

Lubberd Das voit quelque chose sortir des yeux de delphine. Ça grandit sur son visage, ça descend sur ses joues, ça contourne son visage, ça n'arrête pas d'avancer, ça tombe, c'est si lourd que ça tombe par terre.

DELPHINE

Je pleurs.

Lubberd Das se lève d'un bond.

LUBBERD DAS

Non tu ne peux pas, pas toi, non tu comment ça...

Lubberd Das recule peu à peu.

DELPHINE

Je pleux.

LUBBERD DAS

Comment ça, non c'est impossible, non non

Il commence à pleuvoir – non non

Bientôt il pleut à verse, à flots – non non non

Lubberd Das est totalement trempé – non non
non non

Une pluie diluvienne, battante, torrentielle –
non non non non

Il se met bientôt à grêler – non non non non

D'abord un fin grésil – non non non

Puis gros grêlons – non non

Caillasse –

non

Lubberd Das meurt assommé par de gros
grêlons, les blocs de glace lui frappent la tête, la
lui défoncent, il meurt le crâne fracassé par la
rafale de caillasse.

Requiem pour un requin / Requiem pour Lubberd Das

1.

SAINT-PIERRE :

une mèche se consume près de ton visage. Mais tu ne la vois pas. Ta perruque est sèche, sèche. Tu ne vois pas. Tes yeux sont secs, secs. Tu t'en vas mais cette-fois c'est tout le contraire. Tu es venu dans sa ville et elle a fait de toi un fantôme, sec, sec. Tu veux avoir trois initiales et monter en haut de la tour. Tu mets tes trois mains, tes trois poumons, tes trois têtes dans un sac. C'est un monde sauvage, hein ? Trois yeux, aussi. Au bout de leur nerf, font un chandelier. Tu aimerais manger dans sa main, tu sors du sac un panier-repas. Marche. Marche. Marche. Figure-toi qu'en haut de ta tour tu te fais étrangler par la ligne d'horizon. C'est un monde sauvage, n'est-ce pas ? Ne joue pas avec le Plaisir. Ne jongle pas avec les trois têtes de tes espoirs. Maintenant tu écriras, des tours et des tours. Sur le chemin il y a deux hommes, l'un prend une direction décisive, il sera roi d'un bourg, l'autre prend le chemin de la mort. Ils ne se retournent pas, partent chacun de leur côté. Mais le premier est bientôt sacré roi du pays de la Mort et le second a finalement rebroussé chemin.

2.

LUBBERD DAS :

L'autre fois chez moi, il y avait une Femme nue. Je lui avais demandé de faire le modèle pour moi. je voulais faire des signes devant elle, sur les bouts de papiers. Faire des bras et des jambes. Je n'avais pas cherché longtemps. On s'était croisé, sourit comme ça et parlé. Elle s'était mise nue sans gêne, tournait dans la pièce, s'assit sur le fauteuil bas devant moi. J'écrivais rien, *c'est une fille sauvage*. Nous étions de beaux enfants. Je lui ai fait un baiser, sec, sec. Elle dansait et me mit nu, je l'enviais, elle s'est pliée, elle s'est froissée comme une prunelle, hérissée, rien pas une voix pas une révolte nous avons pris dans son sac les outils nécessaires à nos larmes, trois fois rien, nous savourons le plaisir d'être en nous, comme nous savons que personne ne peut nous détacher de nous, nous nous sentons tout force, nous nous permettons tous les sacrifices, ce principe de plaisir, cette persistance de vie nous en avons fait notre chien, cette fierté, cette fierté d'avoir un corps pour profiter du monde, cet air de dire tu peux dire ce que tu veux -j'y suis. Non belle nudité, tu n'y es pas. Cette Femme que j'avais là, je la laissai s'élever pour que je voie son dos, elle s'éleva, elle s'éleva, je crus ne jamais l'arrêter de s'élever. Sec, Sec.

3.

LUBBERD DAS :

plusieurs fois j'ai la tête du Je Suis mal posé sur mon corps. Et je prends feu. Car je ne suis pas même un homme. Je suis une route d'autrefois, un sac ou un virage mal serré. Mais pas un homme. Mal fermé même ce rivage, je suis tout pantelant et répond au désir de mes Figurines qui s'attachent à moi. Cheval mal ferré, je suis cuisant et je rate mon retour mais je m'attache à moi. J'aimerais approcher ma tête de la manche gigantesque d'un pull de couleur, avec ourlet, feston. Un pull troussé, retroussé, une maille à l'envers une maille à l'endroit. Maille à partir. Le pull orange d'une épaule où poser ma voix. d'une Femme connue mais que je n'ai pas revue depuis quand ? une femme-pull, d'une femme brune aux lèvres fines, brèves – mais sur ce divan salé, chair carmin qui saigne et s'étend. Maintenant, j'ai l'impression de Je Suis qui frappe contre mes tempes *un battement religieux, ou un tempo profane*, profond et lent, et la fournaise de cette forêt ravagée par l'Histoire me bat le sang. Je me retrouve moins homme encore, je me retrouve sous le sel, sous le tas de sel, – aspirer le bain de sang en une montagne. Je me retrouve avec toi aux portes de ta chambre, à dessiner quelque part un visage – je n'ai pas dessiné de visage depuis – à ne rien poser sur ton corps, ni jour ni mois. A ouvrir la porte pour découvrir tes pieds blancs azyne, je n'avais d'yeux que pour ses orteils qui s'ouvriraient dans mon imagination. Aujourd'hui encore une fois deux fois l'impression de Je Suis marche en moi plus que je ne marche nulle part sur terre – je ne marche

presque plus sauf pour aller chercher de la musique. J'aimerais t'inviter dans ma chambre ivre où je vis seul désormais tout le temps. J'aimerais inviter tes deux pieds blancs à marcher sur ta propre fleur de nénuphar, Femme-pull-à-rayures voilà longtemps que je ne suis plus un homme, titubant plus qu'il ne marche vers l'illusion de son propre retour. J'aimerais t'inviter dans ma chambre ivre pour être ivre une fois ou deux. Pas même un homme, je ne m'habille, je ne mange plus, je suis nymphéas à la surface. j'aimerais embrasser tes pieds dix mille ans durant. Que tes pieds m'arrachent à la marche, qu'ils prennent rébellion contre ceux qu'ils portent, qu'ils entraînent vers eux l'assassin du sol. Et je fume maintenant aussi je fume mais je n'ai rien d'un homme. L'impression de Je Suis aujourd'hui me récite toutes mes ressemblances.

à la Face-opéra du monde ouvert du dehors au dedans avoir pris conscience de la facticité de la Loi. Après quoi indestructible, être-devenu. « comment va la valise?... ça va ? Les événements, ça va ? »

Les chèvres boivent-elles du lait de chèvres comme nous. Ou sont-elles cruelles elles comme nous si nous buvions du lait de nous. Sommes-nous cruels mes amis ou sommes-nous des chèvres.

je fais l'amour à des orchidées froides
je dois faire face à des gangs, à des escouades
qui me frappent sur les tempes, ça les fait rire
c'est à la prochaine orchidée en délire
c'est à la prochaine fusillade
qu'on verra si les choses vont finir

par être assez bonnes pour que je m'en persuade
4.

LUBBERD DAS :

J'ai perdu ma femme à barbe, et me retrouve nu
sur une licorne
où le nuage mis à bas frappait la sangle
pour nous retrouver diurnes et nocturnes nous
avons perdu ma femme
nous avons roulé nos ciments et nos cimaises
sur le bas du peuple
où un vampire prenait la tête de la licorne dans
son poitrail
nous avons roulé nos élans et nos propres lits de
feuilles
feuilles de vignes ou de briques qui tombaient à
propos sur nos corps glacés
par les allées et venues du cheval-pieux au
milieu de tout ça
de la tête luxuriante de la glaise et du gland
qui fabriquait une épaule
et de l'épaule se mettait à rouler un corps
la journée passa ; aucune exécution, ni nous ni
rien
n'avions couru l'amour des fissures
nous roulions, fruit après fruit – somnolant mais
ne dormant
nous avons froid de bouger et faim de gestes
sur nos têtes fleurissait l'appel du Prince
et la Licorne plantée sur terre marquait le temps
comme un cadran solaire
le soleil Priape bandait sa rose sur un cerceau
de Temps dansant charmant comme un serpent
ciments et cimaises parlaient de Haut
j'ai perdu ma Femme tant et tant de fois sur
cette épaule cassée

que le geste m'en demeure, Femme à barbe,
Femme pour l'élan
bientôt, brisées, les vertèbres de la Licorne
s'enfonceront
sous mon poids, plus rien je ne serai plus rien
elle-même aura le cœur percé par sa propre côte
et mourra à mes côtés
descendant du cheval sur la terre, chambellan
sera nettoyé et fondu dans la terre

5.

LUBBERD DAS :

y'a un requin qui nique ma sirène, Jésus. Et si je suis là pour n'avoir pas ce que je mérite. Et si on a l'indécence de me donner tout d'un coup au paradis ce dont j'ai été privé durant 60 ans, cela se passera mal. Tu m'as fait bien endormi Dieu. Moi clown des heures durant dans une eau glaciale avec vautour autour. Toute cette battue d'âges, où vais-je pouvoir bien me mettre. J'ai l'air d'un froc de commette, ma minette cueillie par un pompier de salon. Je vois flotter un tapis roulant vers le grand tramway blanc qui m'emmènera de l'autre côté pour la révolte des glaciers. Toute cette mer, mais c'est pas possible, de glace ! Je vais m'en décorer le feston, m'en dévorer le fiston. et pendant qu'il la regarde cet enfant d'âme qu'il lui fait à mi-chaud. Cet enfant de Suédois passera mal la frontière. Alors que moi je ne lui voulais que des gamins d'aura. Aura pas – je flotte dans le grand lévrier blanc le tramway. Tout autour les gens savourent l'amour d'un requin. Et moi et ma gueule de poisson-chat. Qu'on le célèbre va ! Requiem – pour un requin. Je roule des paupières. Le prochain arrêt laisse monter un vieux fou en chausson un pompier en chausson un reste d'homme musclor-musculator – mon requin mon requin balafre. Et dire que je me gratte (me casse) la tête pour des maisons de passe en uniforme. Mais nos têtes dieu, t'as vu l'état dans lequel on est ici – J'habite un pays de marécages – Je ne vais tout de même pas m'enfoncer dans une Émotion lente pour ce qui n'a plus d'expression. J'habite un pays d'intérieur. Où le désir nous

commotionne et nous habitue à rouler sa
hanche comme sa bosse – oublier oublier
oublier rien avoir chouette comme un cas
d'havre comme un marchand d'âge. Moi je
pleure dans cette église, oratoire d'un vieux
quartier, j'y pleure et j'y crève.

6.

LUBBERD DAS :

dans dix ans nous serons tous morts

éclipse de nuages

apocalypse des animaux

de remettre à demain

notre vie

la Guerre remettra dans nos mains de précieux
corps

à graver, à graver encore

sur les frontons, sur les fronts, les froufrous

et les voilettes cacheront le visage de nos frères

nous irons manger en silence

nos passerelles

nos pâquerettes

nos maquereilles

nous ferons conférence

de nudité, au hasard nous mettrons la main

et découvrirons à nouveau la vie

que nous avons rangée sur l'étage supérieure

encore dans son paquet dans dix nous serons
tous morts

nous remplirons tous les étages un par un

et nos âmes effervescentes glisseront dans un
verre d'eau

oh le mal de tête

et mon foie mon nouveau foie trop repu d'une
sélection de chocolats belges et mon amour et

mon sexe chiffonné de haut en bas j'ai disparu
dix seulement

et je revois l'humanité sur la pointe des pieds
tâtonnant

sur l'étagère en moi j'aimerais faire des milliers
de conférences

d'interventions de prises d'otage de lectures –
pour déplacer les gens pour déformer les foules
mais moi-même je suis placé placé et placé

ferrer la mort, bientôt

7.

LUBBERD DAS :

j'ai d'autres chats à fouetter comme on dit. Non cette nuit je fouetterai les Heures, je secoueraï leurs pennes, je les ferai s'asseoir devant le bol de lait pour qu'elles y lapent ce qu'elles n'ont pas pu prendre. Moi-même l'odeur du lait m'écoeure mais je ferai devant elles l'amateur de grand cru, nature, entier, tiré des plus belles espèces, je les ferai se fouetter au lait des plus belles nourricières, paissant quelque part, inconnues, et mes Heures des heures durant auront la langue pendue au-dessus du bol à lancer des coups à la surface blanche pour en ramener un peu dans leur bouche noire qui ne ferme pas, leur grande bouche noire au bec de lièvre par où coulera le lait à peine entré. Et ça leur fera des os pour fouetter encore plus fort et plus directement et peut-être même de la peau et des ongles et je guetterai alors avec attention sur le bout de leur doigt le manque de lait et les tâches blanches m'indiqueront quand il faudra taper, taper fort mes Heures pour qu'elles boivent sans jamais rien ingurgiter et les tâches blanches grandiront, toute la peau bientôt sera gagnée par la tâche, et les os peut-être se défileront et ce ne sera plus que nuage d'Heures, de mes Heures il ne restera plus qu'une poche blanche sombre qui s'élèvera peut-être dans le ciel. Sombre de plus en plus sombre, et la pluie fouettant ma terre se vengera de moi, de mon traitement intolérable injustifié qui leur aura donné beaucoup de chagrin.

8.

LUBBERD DAS :
tous les mensonges
bus
du début
à la fin
pour Rien
enfin
éclairés du dedans
comme un enfant

jamais, au commencement.

tous les jardins
foutus
m'ont parlé
du débit
comme un diable
j'les ai cru
du début
à la fin

mais voici maintenant
qu'on me prie qu'on me tue
qu'on me prend par devant
qu'on me tire par ici
qu'on me tire dessus
qu'on me dit vous n'êtes pas venu ici
Avant
avec le diable
avec le corps ouvrant dessus
mensonge
ça n'a jamais commencé
le Problème n'a jamais commencé
le Problème n'a pas d'extérieur

ça n'a jamais compté
le diable
c'est ça

je promène
ma poubelle
avec les chercheurs d'Anguilles

je n'ai pas fini mon voyage
je vais partir à

jamais, au commencement

enrouler ma langue
l'anguille

il n'y a pas de réveil
le saut qui manque à l'homme
le jamais-commencé
au saut du lit l'homme
le jamais-commencé
est tourné à rupture
il n'a pas rêvé
sans-commencement

l'Enfant
sans parler
jamais, au commencement

l'Enfant
sans brûlures

l'Enfant
sans parent

-- au commencement

l'Enfant
sans-mouvement
depuis sa capture

au-dedans
sans Nature
apparemment
au-dedans
sans nourriture
au-dedans
au-dedans

au Futur
au Devant
en rayures
en rêvant
en bavures
en bavant
au bas-ventre

au fur et à mesure
l'univers, savants! savants!
grandit, grandit son heure
pénètre le Temps
et l'Enfant
et l'Enfant
commencé
à jamais

*« Mais qu'auriez-vous fait
sans moi, mes petits chats ?
Eh bien...*

obéi comme des cadavres ! »

(deuxième expédition)

un paradigme organique
un paradis artificiel

je suis à mi-chemin
et j'entends dire
que la mêlée
forme des cal-zones

Et le Virus se propagera

Nous faisons le Virus à notre image

Au fond il est ordre et conscience

Au fond il est ordre et contrôle

Nous pensons *en* cerveau. Notre pensée a la forme d'un cerveau. Nous pensons en Miroir, en Inversé, en rétro-fusée, sur notre sol, nous coulisons des glaces, des portes sombres, et le mouvement n'accompagne pas l'aller, l'entrée et le sortir, comme le pousser-tirer, car nous sommes à la fois là et là, le mouvement est avant tout de séparer, de *mettre en valeur* la séparation par le couperet d'une porte coulissante où nous sommes de chaque côté.

Nous pensons à dos de fourmi.

Nous pensons à galoches d'inter-Face.

Diable à coulisse nous coulisons

Sur des diables transportons

nos corps secs, nos bâtons

la substance grise ne sera pas fabriquée ou aura tourné

avant d'être distribuée

ou tournera de main en main

de cercle en cercle

Exodos

Ce n'est pas la peine ici de dire quel est ton nom. Lâche cette main! Tu traînes! tu ne veux pas lâcher cette main! Tu traînes tu. Tu me traînes. Tu me fais mal. Tu me prends ce qui parle en moi d'ouvert. Tu me laisses à l'ouvert, sans de quoi l'ouvrir. Donne-moi de quoi faire du diamant de parole, du costaud, du vrai et bref. Que je puisse dire dire et dire. Que je puisse à la pointe du diamant tracer mon nom sur le miroir des wc publics. Tu ne parles pas! Tu es à la pointe du Terminus et tu en profites pour asperger de Toi-même tout ce qui est surface et source. Tu nais au carrefour inaudible de toutes les sensations de peur. Tu congèles l'âme humain. Tu conchies de la sorte les espoirs et tu fais croire à la Société. Tu es derrière tous tes miroirs, je veux dire : *devant*, c'est le reflet. Tu fais des bulles, tu laisses des bulles partout où tu passes. Et quand je vais aux toilettes et que l'eau est comme en ébullition je sais que je passe derrière toi. Tu es l'état gazeux. Tu myopes celui qui rit et sourit. Il est dans l'étau serré où passer sa vie. Dans un pays public et colérique – Virus public et colérique. VRP colérique. Mais j'ai effacé mon nom. J'appelle en PCV sur des surfaces polies. J'ai conduit au fossé les profils piqués, aux ordures. Ceux-à-qui-je-parle sont dehors sont dedans à l'aventure bourreaux moissonneurs. Ils me co-Toi. Je suis parti je suis revenu. Ils me resituent. Ils me braillent des lanternes. Ils sont Feu Feu Feu. Ils sont Feu. J'touche pas à ça, dis leur dis quelle heure il est dis-les qu'ils soient dits qu'il soit l'heure laisse-

les là là-bas laisse-les partout – Mais ne les regarde pas

T'es pas là, mais ton nom, le prononcer alors que je suis presque mort, ça fait drôle, ça fait rire les deux gardiens et l'homme à la pince de folie qui s'appelle Monsieur Gris. Tu sais comme à chaque fois c'est pas une vraie mort, c'est pour de rire, une mort en carton, est-ce qu'on peut me regarder encore après ? et me dire « T'as tort le Mort ! » J'suis qu'un punk en carton-pâte. In utero je guéris obscurum per obscurum punk au parapluie noir j'suis qu'un punk j'suis qu'un mushroom ploc ploc ploc. Je tousse. Tout en moi semble se tordre vers un point de non-retour, une encornure blanche sur un bout de plastique transparent, une bouteille qui en reprenant sa forme émet un claquement. Il y a de l'écho. Je m'affaisse sur le banc et je prends Alice dans mes bras en la serrant fort. *Il va y avoir un claquement, un cri montant gigantesque, de plus en plus aigu, un fil se resserrant, bientôt si mince que c'était un câble peu avant, se resserrant se resserrant, plus mince plus aigu, bientôt un signal sonore, une onde primordiale d'une puissance irrémédiable, et tout cela par contraction du corps du temps, une note première, un sifflement des origines, le fil d'ariane.* Elle déboutonne sa chemise et sort un sein que je touche lentement. Elle bascule sa tête en arrière. Ils étaient tous là. Ils nous regardent. Elle les voit la tête basculée. Leur visage est fixe presque sans expression. Ils sont inséparables comme une forêt et les lentes dans leur esprit déploient leur insecte main dépliée qui empoigne sans espoir le cerveau et le cœur

pince lente mais gracieuse qui s'annexe le Voyage dans l'âme des hommes. Ils se tiennent non loin du banc. Je ne les vois pas et lâche le sein pour aller prendre un peu d'eau dans la fontaine. A la surface de l'eau je vois mon visage. J'ai été taillé à vif, tatoué. Quand je me retourne Alice est vers moi, elle m'empoigne et nous tombons tous les deux dans la fontaine, les oies s'envolent brusquement et le chœur immobile derrière le banc pousse le cri puissant le fil d'acier qui perce le tympan d'un dieu. Un grand cri pour nous dire qu'ils sont venus nous faire payer l'impôt – un impôt sur l'ailleurs.

Chanson d'une dame dans l'ombre – une rangée épongée par le devant une d'araignée une d'étudiant qui gagne ? – qui perd ? qui part devant une araignée part proche du centre on l'autorise à chanter mais ses bras ses petits bras elle ne reviendra pas la chanter aux autres.

Je n'aime pas ça. Je n'aime pas qu'on me regarde avec cet air, qu'on me regarde avec le sexe des yeux, façon de dire que ma vérité bande moins sec que la vérité. Aller jusqu'à empuantir un concept! Aller jusqu'à empuantir le concept d'Ailleurs. Tenanciers d'un sacré Bordel, Bar à Putains en frou frou flammation, les Maquereaux du Vrai – Méduse contrite. Je les aurais volontiers tués si j'avais eu l'arme à tuer les Morts (arme que je fabriquais en secret). Je ne les tue pas alors je m'en vais. J'ai perdu la face j'ai perdu la Trace je m'en vais mais vers où je n'ai pas mieux que ces dieux à Face de Verrous.

J'aimerais mettre mes émotions en tapis de laine de verre pour discuter de ce qui me penche près de la moitié de ce que je suis n'est pas

symétrique à la moitié de ce nom que je porte en
Planche du côté du Verre où est infini le
parcours fléché du rêve de Verre. Où est la
Distance ? Rien ni Personne ne dit. Rien n'y
perce. On ne dit mot. Rien n'y perd son dit. Rien
n'y soulage ni Rien ni dit. Rien n'y perce son
silence. Rien n'y paume interdit son espèce de
Verre. Rien, mais es-tu mon cercueil Toi qui
t'allonges Toi qui dialogue cochon-couvercle n'y
perce ni doigt ni fleur la sauvage orgueil-
cercueil Tu t'prends pour qui ? Pou ma bière ?

« Il ne sait pas aboyer » dit l'enfant qui
passe devant la grille du chien malade. Sa mère
est là, déjà morte. Le chien veut les bouffer.
Condamne-moi à l'exil ! Condamne-moi à l'exil !
Fait-moi piquer dans le dos. C'est le chien qui
parle sacré chien... Et sacré gosse : sacrées
bêtes de la Nécessité. Let's sing the death song
kids we write our prayers on a little bomb kiss it
on the face and send it to god. Point d'exil. Point
– ponctuation – d'exil. Où le ou la placer ? Quelle
phrase faire taire à la Bête ? Il faut qu'il l'évite. Il
faut qu'il l'évite. l' ? – C'est pas important :
l'homme l'évite. Dans son langage, on ne peut
pas l'arrêter. Il faut qu'il continue. Il faut qu'il
continue. Comment on appelle ça ? – C'est
comme ranimer un mort, c'est souffler, souffler,
s'entêter, s'obnubiler, arrête ça sert à rien. Mais il
continue, il continue : pas d'autres choix,
s'acharner, s'enlever de chair, s'enlever de l'autre
– Souffler dans la mort, comme s'agiter dans
Elle – là s'ôter. Sans raison oui né-nié car
toujours lié à l'absurde, peut-être pas ombilical
-cordon- mais ombilic, des limbes. Marque-prise
pour un peuple de robots. [cordon et ciseaux –

David Lynch] Qui est aux limbes descendu se tient à mi-chemin de l'être et du néant. « Il fonctionne sur courant alternatif 60 périodes et fait 1 mètre de haut » tel est le héros.

** Cordons et ciseaux -- Serpent à écraser (comme le dit Jéhovah) / cordons ombilicaux avortés à jeter contre un mur / collant de femme qui relie encore à son corps la tête du hold-uper qu'on a fait sauter à bout portant d'une décharge de fusil / lien informe de velours bleu découpé dans une robe de chambre de Nuit à mettre entre deux bouches, entre de mauvaises mains, dans une bouche suppliciée, à baiser, à caresser, à étouffer... à Aimer / cordon électrique de Radio à enrouler / cordon du téléphone à (laisser) pendre, -raccrocher, se raccrocher- / cordon-reste dont la présence ne re(n)ferme pas le corps - d'où perforation nécessaire du corps pour y libérer quelques chose qui ne grandissait pas (purée), et de la volaille pour libérer ce qu'elle contient -c'est à dire un fluide sanglant mais capable de mettre la mère en transe.*

J'avais partir, vous voyez, j'avais retrouver Alice. parce qu'ici... tout sce vide ! Je marche parmi les Plaies, géantes, pourries-puantes, tonitruantes, la Plaie qui dit bonjour, qui penche la lèvre, comme tout est simple, le monde : ici, ailleurs, le monde est plat... Je finis par leur emboîter le pas. En fait ce n'était que des hommes, que d'autres hommes. On se regarde les yeux dans les yeux un tuyau sorti du corps par où se vide le sang, ça traîne comme une queue c'est plein de poussière, en voilà un qui m'y fait boire au bout, je lui fais boire au bout du mien, il me dit : « le ciel est ouvert maintenant » je lui dis Non. il me dit : « il faut que ça s'ouvre, parce qu'il faut que ça

cesse » je lui dis Quoi ? il me dit : « le sang doit couler, doit exister vraiment » Il m'invite chez lui, il met sa queue dans la baignoire, le sang coule sur l'émail. – Quand autrui a sa valeur d'autrui le monde est mort, tout est déjà joué, tout attend sa fin, le monde est plein dans son vide qui existe s'agite comme le mourant... Le Démon exorcisé par la Matière Dépossédé La vie pas essentielle. Ils s'ôtent la Vie mais ne sont pas morts car ils n'hériteront pas d'Elle. Ils s'agitent, impossibles, comme on dit à la fin « le sage s'agite / sur le traje tragique / la trame du drame / humain / est un tissus / humain – le mythe ne recule devant rien / il est assoiffé de sang » De vous ! Hommes ! Bœufs en gelée ! purée du vide ! Purée ! Y vont me tuer That world was killing me That world was killing me Disassociative. La philosophie ! Ils ont tout saccagé ! Tout est déjà joué, profané, sacré Toi (lieu philosophique où l'on ne peut pas poser philosophiquement la question de l'autre) La philosophie, c'est la création d'un monde où le moi a sa valeur de moi.

Le placenta de nos années mortes est retourné à la pelle sur le chemin. Là où se brise l'Éclat... où percé le tympan rentre à l'intérieur sa musique. Tu t'es réveillé un matin tremblant, c'était ce jour dont on ne voit que les toiles, des araignées qu'on porte dans les cheveux. Tu trembles emmurée dans l'Éclat, papillon de force, éclate la vitre, sors de là ! Tu ne sais pas, impossible d'approcher la fenêtre, de franchir le mètre qui t'en sépare, t'es branchée au mur par un fil électrique qui te sort des oreilles, musique sans fin, et toi tu chantes sans voix, un tube dans la bouche... La chambre est ivre, le procès

sans appel des corps là frigorifiés tendus entre deux morts, L'Amour entassée dans les murs, et dehors, entassés jaunes et rouges, les âmes perdues qui tombent des arbres. Armée solide, sordide, individuelle. Ici la maison c'est les ténèbres. Force est de constater que le voisinage est spirituel. Esprit sans doute, Esprit! sans voix, Esprit sans charme. Il est tombé de l'huile sur nos ancêtres, de l'eau-de-pisse, de l'eau-de-pouah, tu fais la vaisselle dans ton unique lavabo, l'émail est sale, la crasse accroche les lèvres, tu te laves les cheveux ici, on ne fait pas de différence entre un cheveu et une patte d'araignée. Pas de doute aujourd'hui, vous êtes des voyous, des gens de basse-fosse, vous êtes des criminels. La Philosophie n'est pas votre affaire. Aujourd'hui je vois les toiles d'Araignées je ne vois que ça il n'y a plus que des toiles sous la lumière du jour... contours auto-tracés de la Vérité qui perdure dans l'ego et dont ignore de fait tout les humanités... les Collèges du dehors. Rien Rien rien vous ne savez rien du Nombre... chez eux : Plaque. Que rien ne bouge! Philosophie qui ne peut plus regarder la surface Absurde et simple qui ne veut plus de l'apparence.

premier rendez-vous : vous nourrissez les reflets, les poissons ressuscités qui sont enterrés entre un salon de coiffure pour homme et une maison de la presse, comme dit Michel Bulteau. Vous explosez aux reflets, le Ventre de vous-même, vous partez du principe que vous n'êtes pas le Récit Bref la Fuite Enfoncée le Mensonge éternué. Vous vomissez sur votre nom. Qui connaît votre nom le vrai celui que vous portez

muet lequel de vos chats se le remémore. Où avez-vous trouvé l'argent d'acheter la glace de vos ancres et le tapis de vos sels. Où êtes-vous allé pendant que j'étais mort. Où avez-vous fini par Foutre le camp et les corps. Où tirez-vous. L'écart. Où placez-vous la Mort. Vous avez fini par Foutre les Rats par Baiser les Rats Par prendre votre pied sur une peau de tambour. Autour d'un os de Rat. Sucé l'os de Rat éjacule Sa peau de tambour. Vous êtes le Chagrin, le galet qui ricoche à galoche d'inter-poche où placer le silence si dense. Pourquoi parlez-vous ? à moi l'Inventeur du silence. Vous êtes en os d'os île, Récit Final. Brut pour la fin du monde. Apocalypse à moi à moitié nu. Du Froc d'or, du bas transparent de la mémoire apocalyptique et silencieuse et dorénavant prête à réciter sa leçon. Un intestin me repousse. Où croyez-vous que je cache mes boyaux ? Que je les crache ? On ne joue pas avec les noms. Balancez les dés. Sur la table mille gobelets remplis d'eau avec des dentiers. On ne joue pas si l'on n'est pas Mort derrière le secret vous m'avez regardé vous m'avez regardé il ne fallait pas il ne fallait pas « La nature est rétine. La folie est rétine. La rétine suit le vecteur. La vérité, dans ta veine, entre avec l'aiguille. C'est si agréable de descendre cet escalier de pierres dont la dernière marche baigne dans le sang. Les musiciens confondent leurs vies avec celles des Pères du désert. » (*ibid.*) Il ne fallait pas me (regarder) Voir vous m'avez vu vous m'avez vu ? Si proche Si Larme Si Poudre Si Moi dans un Moi si proche si Larme si j'avais voulu j'aurais dit et parler j'aurais pu mâcher mes mots je n'irais plus chier Vous êtes les Personnes qui m'ôtez

ma mort, qui me la prenez pour la baiser à son tour vous n'avez aucun respect pour celui que je suis et la mort vous n'avez aucun respect pour ma Mort aucun respect pour moi. Avez-vous déjà Lu un livre qui s'appellerait Mort ? Je suis – autour d'un livre qui s'appellerait Mort. Je suis Mort Silver, joueur de flûte. Je suis un robot. Je suis un portrait-robot, du diable. Il pleut. Il n'y aura qu'une image. Sous-entendu: n'en demandez pas d'autre. Il pleut sur quelques bâtiments - filandreux. On ne décrira pas le son de la ville, ce qu'on tient pour l'Inconscient le plus mort, la gorge effondrée, ce qui parle humain sous le sol, bouche d'égout, structure de vide, tuyauterie sans nom. Théorie portée comme un oedème, théorie, l'heure du plus grand mal: quand la Théorie marche à notre place dans nos rues, nos allées, nos cylindres. Ombre et manteau de Femme, une génératrice qui marche sans tuyaux, et sur les toits danse sur les autres plomberies, celle qui survit sur les toits à la montée de la substance, oppressante substance comme la nuit, comme l'absence. Les morts emmurés, les morts en purée. Ombre et fumée, Elle monte, toujours appelée, par des voix qui rattrapent les ondes au bout des antennes.

perchés au-dessus des toits, il y a désormais des enfants, la bouche ouverte sur un cri arrêté, arrêté par le Tout, là comme une main qui tâte (les murs murmurent), une fin, là comme une main qui traîne – comme puissance sombre, sourde, armée, la bouche donc ouverte à jamais, remplie, noyée, âme submergée où plus d'un enfant est fantôme dans le drap familial, le verre, la transparence sans fond, le robinet qui

coule à jamais dans la nuit, la nuit: le sommeil, la goutte enivrante d'une humanité énervée, la bouche ouverte sur le vomi, substance qui à la vérité donne ses propres principes. Humanité chantée, rôle des panneaux publicitaires multi-affichage. Des mots démodés moroses : « Dans le no man's land du monde j'ai les glandes qui fondent. » Un phare est là qui éclaire les toits. La femme est-elle nue ? Tandis que les fantômes eux aussi crachent de la lumière, la femme trouve une échelle, mais ne pouvant déterminer si elle monte ou descend, se jette dans le vide, et la famille dans un cri commun, petit groupe assemblé là, chœur, à la plainte au vagissement blanc, essence du silence, quinte-essence de celui-ci, essence de mort et quinte de toux. La famille qui gémit finit, elle n'est plus. Dame blanche qui ne crie à personne, mais qui rentre au-dedans (de la voiture). Famille emmurée. Famille en purée. Dune blanche. La Femme est arrêtée dans le vide, la main dans le sac à main, dans le "sac à foutre!", les petites bouches des petits enfants chantent un petit cantique, voix cristalline, autre chœur, silence qui n'est pas celui de la solitude, celui du retrait, silence de la pluie qui tombe, oui, silence, calme de la pluie. Les enfants chantent et la pluie tombe. Il n'y a plus de femme. Il n'y a plus de fumée. Les voitures s'arrêtent le long du bâtiment, tout autour des gens en descendent pour aller pisser contre le mur. Les enfants très doux: ÔÔÔôôô. Le cantique pour ceux qui passent pour ceux qui pissent. Une fumée jaune sort du toit qui brûle les enfants, acide, leurs peaux s'effondrent, et les enfants deviennent de grandes cicatrices marquant le haut des murs des traînées

sombres rouillées. Il n'y a plus personne. On ne sait pas ce qu'est un tuyau. On ignore tout des tuyaux.

Un homme marche avec à la main un parapluie. Cet homme est un forcené. Il vit dans la mort et le retrait. Il *est* seul avec ardeur. Il est pétrifié sur le seuil. Malade d'être lucide. Il est impossible, comme dieu en chair, de comprendre, comme mort en vie, de s'ouvrir un dehors, pas de prise, pas de porte... Le monde n'est pas simple, et lui colle à la peau. Dieu coupable d'*être* tout à coup est condamné à errer dans la chute. Dieu *pétrifié*, c'est cela son fils. L'homme sans forme, l'homme au parapluie regarde le monde du point de vue mythique, du point du jour, il sait qu'il n'y a de rapport à l'autre que sacré. Parce qu'il entend son soliloque, il ne peut *remplir* le monde (donner sens) que de valeurs mais pas d'objets. *C'est lui* : voilà le mystère voilà le secret le chut! au monde et à l'objet, l'utopie du sol, le fond de nuit sous les bouts de craies.

La chambre ivre, c'est une chambre d'impossible, c'est une chambre à gaz, où l'Homme dit ce qu'il est, pour la vie ou pour la mort, dit ce qu'il fait dans la vie et ce qu'il fait dans la mort. Ce qui Est – dans la chambre *métaphysique* / sceptique – une chambre d'intensité sceptique une chambre à air, une chambre de résonance, une soufflerie – Souffle Souffre, écho ego. *le monde s'est apparu, c'est comme si dieu avait pris une chambre d'étudiant* – lassitude. Tout tourne autour d'un Homme. Tout tourne autour d'une Histoire.

L'histoire d'une Maladie à la fois en train de se faire et de chercher sa solution. Last night I turned around and thought I saw myself turning
Last night I turned around and thought I watched the world ending (Billy Corgan).
Alterophilie [de *altérité* et *philie* passion] = décrire la Volonté de l'homme non pas comme ce qui pousse vers la vie mais ce qui pousse vers l'autre. Compendium pandémonium capharnaüm (d'un Livre). Un livre de Pierre.

aux éditions de la colère, on ne parlerait que
l'ombre du langage
aux éditions des assassinats
on ne publierait que l'ombre des livres
aux éditions du cerveau
on ne construirait
une chambre
que pour ses murs

intermède

Les Quatre vivants n'y vont pas par
Quatre chemins

Ne pas brûler les livres brûler les *mots*

Le monde a peur de se retrouver seul devant le vide, Il a peur de ne pas trouver les mots, pour lui déclarer sa flamme.

Je connus un homme qui était si lent à réagir que je du lui apprendre sa propre mort.

Qu'arriverait-il à celui qui en chiant aurait une idée adéquate de son anus ?

Ce qu'il manque c'est un soupçon d'agonie.

Le gland comme éidétique de l'âme.

exit gens

Le retard, comme une pulpe, et dans la vulve, son secret dérisoire.

La pensée est une poussée d'urticaire sur la peau imaginaire.

Ta silhouette, c'est l'esquisse de ma solitude.

Dieu sait ce que les mystères ont d'exigeant.

Aujourd'hui : – êtes-vous sceptique ? – je crois qu'on va finir par s'entendre. – Non, êtes-vous sceptique ? je veux dire, êtes-vous un sceptique ? – un sceptique ? – Oui, un adepte du Scepticisme, cette école philosophique, ceux qui ne croient pas à la vérité, qui ne croient pas aux valeurs... – ... – Baillez ! – ... – Allez, Baillez ! – Mais pourquoi voudriez-vous que je baille ? – Un homme baille, un homme cherche la Vérité... Baillez ! – ...
ils l'emportent.

(un homme me confie, en rêve :)

Si tu crois ce que j'ai fait c'est seulement parce qu'au moins j'ai cessé d'être humain.

La narration n'est pas une manière de raconter le temps, la narration est le temps lui-même.

Le rêve quasi sans fin d'un monde quasi sans fin, le commencement mort de la parole, et le réveil réduit au tic-tac sourd de la conscience.

le *discours* de tous contre tous

Quand on sait ce que l'on a à sacrifier, alors on sait ce qu'est le sacrifice.

"le jour meurt aveugle" *Emmanuel Loi*

J'ai du temps. ça ne peut pas être une illusion *qu'une* illusion de moi-même braillant comme un sans-voix dans le vide. Il y a toujours plus, j'en suis sûr, il y a toujours plus que le cauchemar, que le désert simple de la différence. De se connaître, de s'être déjà vu *ailleurs*, dans un autre (que) moi, dans un SOI plus large, dans un *possible* existant : voilà la peur. Ecran du voyageur. Je veux dire, je veux – partir sans faire signe.

Il se mit à les regarder. Avant il avait été voyeur, car il refusait de les laisser se montrer. Le visible hétérogène, population des villes. Toutes sensations confuses de mort et d'au-revoir, parmi des corps sans raison, des déformations, du chaos dans le déjà-chaos sensible – aucun cosmos aucune attaque nous attendons, ce qui revient à dire : nous sommes prêts.

établir des vérités, des transcendances animales

Ligeti, performateur de l'oubli.

Kairo, tautologie du vide.

J'ai l'impression que tous les amis que j'ai revus m'auraient volontiers poignardé si j'avais eu le dos un peu plus large.

ses racines sont là dans le temps qui passe
(– *pub pour une marque de bière*)

J'ai les pieds sales d'avoir marcher dans le silence.

une possible révolte mais un impossible réveil

Il y a des sages sans visages, et des visages sans vie.

L'urgence d'être – c'est cela le langage.

déshydraté – malgré soi, affamé – par les autres

Frisson après frisson les corps deviennent plausibles.

L'espace, immobile en soi, est secoué par la vérité. Il faut inventer une vitesse qui ne soit ni du temps ni de la subjectivité.

les oiseaux morts crachent dans le ciel

Dieu ronfle – nous n'arrivons plus à dormir.

le "Vouloir-vivre" ce n'est pas la force absurde qui pousse à vivre
mais la force absurde qui pousse *vers* l'autre vers l'autre toujours
vers l'autre (– volonté *vers* la puissance)

Dieu *évoque* le Simple.

Doute-tendance à croire à l'autre quand je me lève tôt, c'est-à-dire
quand ma conscience a particulièrement pris le pas sur mon
corps (pour me lever tôt)...

le soleil n'a pas d'ombre

Le moi : on peut être amené à le placer dans une mauvaise
chambre de pensée.

On passe du Monde à la Folie et de la Folie au Moi

Nous sommes des adaptations *cinématographiques* de nos rêves

"l'Histoire est rare" *Martin Heidegger*

Hiroshima (les ombres sont fixées, par l'explosion) – Terre-
pellicule – le monde est le film du monde, est son propre film –
filmonde.

film : l'ici est dans l'être

Pourquoi penser toujours sans *soi* ?

dieu-voyeur (*les voir niquer*)

[à imaginer : Adam & Eve rencontrent Roméo & Juliette dans un
club échangiste]

La Vie *incognito*.

Un homme prend son parapluie, qu'il avait mis à sécher sur le
tapis du coin lavabo, il le lève, quelque chose en tombe, il revient
surpris vers le tapis, il le lève, des trucs tombent sur le tapis, il le
secoue dans le lavabo, des sortes de miettes tombent dedans

soyez, ô foyer, présent dans l'épaisseur

Justice sera faite pour tous ceux qui n'ont pas de cadavres.

Il n'y a pas d'instinct de parole, il n'y a qu'un comité de lecture.

Nous nous réveillerons un jour et nous n'aurons jamais parlé, car nous n'avons jamais parlé.

Dans la Nuit, un myope avec ou sans lunettes verrait-il la même chose? *que* voit-il?

Je n'ai pas perdu la parole mais j'ai perdu la Voix
(perdu les eaux)

rayon : ce n'est pas moi

parole-drain

ce n'est pas une maladie incurable, c'est une maladie *de* l'incurabilité

J'ai fini mon Livre le 19 décembre.

Le 20 au matin il neigeait. Il y avait des petits flocons blancs partout dans l'air, comme quand quelque chose vient d'exploser et que les bouts s'éparpillent.

il n'y a qu'une volonté
(on ne *s'*échappe pas –Mort et Folie)

Je n'écris pas dans ma langue, j'écris dans ma voix.

A vrai dire, je me regarde tellement dans le miroir afin de trouver mes phrases que je ferais mieux d'écrire directement sur – un miroir.

J'aimerais inventer des mots et les détruire pour que tu comprennes que c'est encore pire que de ne pas pouvoir exprimer où je suis – là où je suis.

Être insensible au corps-même !

Ils ne vivent pas entre Quatre murs, ils valent quatre murs, leur solitude vaut quatre murs, leur chez-soi vaut quatre murs.

Avoir entre quatre murs, l'allure d'un mur.

J'ai mal à la tête, j'ai mal au cœur, j'ai mal au sexe, j'ai mal au dos et aux pieds, et j'ai mal aux mains. J'ai mal à la tête de trop penser, j'ai mal au cœur de trop aimer, j'ai mal au sexe de trop me toucher, j'ai mal au dos et aux pieds de trop marcher, et j'ai mal aux mains de trop rêver que je vous mets des claques.

Le sourire de ceux qui s'y pâment avec Raison – inattaquable.

Une claque, voilà ce que tu mérites, que dieu descende et te foute la volée, qu'il te viole même.

Pourquoi nourrir le Bonheur avec des endives froissées quand on peut le nourrir de pain noir ?

Ils n'ont pas l'Esprit de vengeance, certes, mais ils ont la Vengeance de l'esprit.

Qui aura la garde de notre enfant d'âme ?

Je n'ai jamais été aussi heureux qu'en ce moment, je suis libre, j'ai l'amour des passants, le ventre vide de l'Autre, et la maison de la Mort pour m'y résoudre à la vie.

Subventionnez mon âme !

Déporte-toi toi même – voilà ce qu'on nous dit.

Je construis des châteaux dans le sable des urnes.

Né un mardi gras, je me déguise toute l'année.

Les deux dons de l'homme : les larmes et le mensonge.

Non pas improviser au piano – mais jouer *directement*.

Le pied, *ravi* d'innocence.

Nous ne jouissons qu'aux extrémités, c'est dans un pied que se voit l'affairement du plaisir.

Je collectionne les ramifications.

J'ai dans la bouche du fil dentaire, dans les mains du fil à coudre, et dans le cœur du fil à étrangler.

Nous vivons de peu – de noms.

Ceux qui font des manières quand ils finissent avec le paradis d'un autre, j'aimerais les voir nus sous un nouveau déluge – tous ces maniérés, ces maniérés de l'Autre qui courent après la fin de tous leurs gestes j'aimerais les précipiter dans un tourbillon pour qu'ils gèlent avec les mensonges au fond de leurs pupilles bleues. J'aimerais que tous tournent immobiles dans la glace comme un

piquet de grève et qu'ils s'abandonnent à l'évidence suprême de leur imposture.

Quand je parle, j'ai sur les lèvres l'extase d'un vieux citron.

On ne mesure pas l'altitude de la solitude, on ne mesure que la largeur quand ils s'écrasent des Raisins de la colère.

Par où peut-on saigner plus que par le nombril ?

Ils sont drôles, parce qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils vous appellent par leur propre nom.

nos os – nos hôtels luxueux
nos mots – nos motels miteux

La clef de chez nous tombée dans notre chaussure, nous marchons dessus depuis 10 ans depuis 20 ans depuis toujours.

La musique d'applaudir, l'Art de devenir Spectateur – voilà ce que j'entends un peu partout.

Les décolletés de la Vérité sont plongeants.

Je n'arrive plus du tout à vivre, je n'arrive plus à vivre *du* Tout.
Mon épicier : « Salut, l'Ancien. » Dire que cela fait moins de 3 semaines que je lui achète des gâteaux et qu'il me connaît mieux que la femme avec qui j'ai vécu presque deux ans.

J'ai rencontré un ancien camarade de fac. Il m'a trouvé changé avec mes cheveux courts. Moi j'ai trouvé qu'il avait les cheveux très propres. C'est fou comme le passé mène au capillaire.

Les flamands roses se nourrissent de bactéries.

Avec un tissu de mensonge vaincre un drap de fantôme.

Une expression de violoniste : « chercher la matière... »

Les êtres humains ne peuvent plus être *sérieux* face à leur propre vie. L'enfer les chatouille.

Ce n'est pas le sens que l'on donne à la vie, c'est le sens que l'on donne à la solitude. Soit que Dieu est un remède à la solitude – soit que Dieu est l'*adresse* de la solitude.

C'est toujours la même histoire, quand j'essaie de les convaincre, je voudrais au fond les faire souffrir, je voudrais qu'ils puissent

souffrir, mais ils ne souffrent rien et quand ils souffrent ils souffrent leur propre corps mais leur corps ne souffrent pas.

Une anomalie, une erreur de la nature, fait que chez moi c'est le Désir qui parle et non la conscience, si bien que si j'avais été un animal j'aurais parlé quand même – et au fond tout cela ne mènerait-il pas tout simplement à dire que je suis un animal ?

La pauvreté des Autres m'épuise. Moi qui leur avait dédié une Eglise, moi qui leur rendait un culte, m'en était fait une Religion. Leur Altérité ne semble plus qu'une convention.

J'ai souvent veillé pour être le dernier homme. Alors sans doute ai-je désiré les hommes dans leur sommeil. Et sans doute était-ce la même chose que désirer les connaître. Mais j'étais chez moi la nuit, je n'avais plus peur, à l'immobilité effrayante des meubles succédait l'immobilité rassurante des hommes. Si bien qu'ils dormaient pour moi. Mon rêve a gagné de la réalité et ma connaissance gagné du temps.

Parler sous le mode de la Vérité avec des êtres qui nous ont toujours plus impressionnés qu'aucune Valeur – c'est entrer en communication avec l'Esprit du Doute – c'est se condamner à enseigner sa propre mort.

ronger les os du temps avec nos dents de lait

Sortir du marasme avec un bâton de pluie – claudiquer avec pour béquille un bâton de pluie – se déguiser en torpeur pour se faire saillir par un bâton de pluie et mettre au monde le Tonnerre.

Se fabriquer une harpe de nerfs optiques pour faire pleurer le troisième œil – je connais un musicien australien qui s'est fabriqué une harpe avec les anciens poteaux télégraphiques abandonnés près du désert – on entend presque le vent dire à Dieu qu'il n'a rien entendu sur cette planète et qu'il a du faire une erreur et mettre ailleurs sa création – Quel bonheur et quel malheur de survivre à la *communication*.

A nous qui avons la bouche ouverte à tous les sabres et à toutes les couleuvres, il reste deux solutions : soit rire, soit devenir chercheur d'anguille.

Un casque sur les oreilles, dans le grand magasin où errent des gens indifférents et sommaires, et un morceau de country : et je ne regrette rien de ce que j'ai fait. – *when the man comes around*.

Aujourd'hui nous considérons qu'il est bon de vouloir et non pas que ce que nous voulons est bon pour nous. Nous vivons coupés de nous, si bien qu'il est impossible et même formellement interdit de libérer autrui d'un système de biens irréels. De plus nous vivons quelque peu l'épilogue d'un Roman de Conquête de Mort sans nous attendre à le refermer et à voir apparaître sur la page suivante la biographie de l'Auteur, mais en nous croyant déjà sur le quart de couverture, nous nous entretenons dans un temps mort et avons avec le langage une relation de profonde irréalité qui ne comprend ni la marque ni la Mort de la Conquête et qui écrase nos Sentiments. On ne pose plus en des termes simples la question du sens et de la liberté parce que plus personne n'est prêt à mêler son vouloir et son mourir *sincèrement*, mais depuis toujours personne n'y est vraiment prêt, seulement aujourd'hui nous avons l'excuse du Temps. Le pré-texte. Au fond nous vivons dans un titre. Nous exhibons nos couvertures, en papier recyclé, tâché comme de mots-timides apparaissant ici et là par petites macules rouges et vertes. Nos cerveaux sont des chambres ivres. Nous sommes seuls dans l'Absence. Et qui croire sinon la Souffrance et le Plaisir ?

Comme le monde semble arrière-monde et ma pensée arrière-pensée.

J'ai l'impression de passer ma vie l'oreille collée au mur à écouter les autres faire l'amour.

Comme la vie me semble *loin* et dépourvue d'humour.

sucre de la parole pour flageoler et flageller

La vie que l'on aime toute sa vie et que l'on arrive à faire jouir deux ou trois fois.

ici ! – icinisme : mouvement de celui qui vit sur une petite île.

ici – terrasse pour des vacances en enfer.

Le désir ne représente pas l'ailleurs – il commande de partir, il ne représente pas l'autre – il commande de l'emmener, il ne représente pas le corps, il est le corps – peut-être ailleurs dans la musique, peut-être autre dans sa voix.

L'Emanation c'est le *partir*, le *partir* comme Imagination du corps

Le désir de danser, la pensée s'accroupit au bord.

Les trois dernières années, j'ai pris dix ans à chaque fois que j'ai ouvert la bouche.

La phrase est belle qui est assez, qui vous laisse vous en allez, qui vous laisse partir, qui vous laisse mourir, qui vous laisse vous tuer, la phrase est belle qui vous suffit.

La folie de tout ça : la solitude ne se définit ni par moi ni par les autres. Peut-être une momie sans capuchon, une momie naturaliste, avec la cervelle en bandana, sur une plage privée pleine de petits boxes à louer pour la journée. Peut-être sommes-nous une espèce déshydratée et qu'il faut se tremper dans l'eau pour prendre sa forme normale, et que nous n'avons pas été mis au courant...

Mettez-les au piano : leurs mains ne laisseront aucune traces sur les touches grasses et poussiéreuses. Un fantôme se révèle au piano.

Toute cette culture, prodige du cerne. Visage avalé par le cerne. Et recraché en profonde Ruminaton Sonore. Peuple grimé pour faire saillie avec des centaures.

Propreté du lieu : alibi pour un homme qui ne peut pas laisser de traces.

Nous nous tournons les pouces en souvenir de la Grande Bétonneuse. Nous avons l'ennui du temps où composaient trois grands éléments : l'eau, le sable et la chaux.

Amour de ce qui trouve raison en-soi : chanson. Pas n'importe laquelle, chanson simple, chanson *idiot*e.

L'Araignée, dans son coin, sur sa toile, dans sa solitude, pense, elle est l'être qui pense le plus de tous les êtres, mais sa pensée n'a pas de rapport à notre monde, sa pensée est une image fixe : l'image d'une plage. Elle est dans son rêve perpétuel – l'araignée.

Faites bon dieu faites un piano pour l'araignée.

Maintenant je me retrouve dans le Négoce des ombres. J'habite dans le désir de la ville plus que dans la ville elle-même. La pensée est une illusion à laquelle il est impossible de se soustraire. Elle nous terrasse. Elle est l'illusion qui parle. Et nous défend de prendre la main du plus urgent des anges – l'ange, l'*urgent* la gente des origines. Nous regardons un peu bêtes les formes et les buées qui les arrangent. Les Constellations. Et notre essence vitreuse laisse passer un pépin de lumière. Un pépin

magistral qui vient se dissoudre derrière l'œil, juste derrière. Comme fiévreux, le cerveau entamé, nous partons au-dehors, car nous voulons malgré tout garder notre calme.

Rien ne part des mots – au sens littéral.

S'il n'y a pas de volonté derrière les phénomènes de la Nature, il n'y en a tout cas pas non plus derrière les mots. Le poète – lanceur de poumons.

La Réalité que porte l'Imagination en tant que représentant un Monde que l'on ne peut pas vivre dans son Intégralité, c'est cet Infini qui me déchire.

L'Imagination ne m'a jamais servi à projeter du monde en moi, mais du moi dans le monde.

L'isolation, voilà le secret de la survie des hommes – l'isolation sonore, car s'ils s'entendaient vivre ils ne survivraient pas. Ils s'écouteraient vivre, mais finiraient par ne plus vivre. Nous irions jusqu'à mourir pour la survie d'une Hallucination – jusqu'à l'hallucination même du Désir. D'où le besoin de plus en plus de musique pour faire un mur de son.

J'écris moins pour dire que j'étais là que pour dire que les autres ne l'étaient pas. Et pourtant n'ai-je pas toujours dit que je voulais laisser ma Trace ? C'est vrai que je ne vois pas à quoi d'autre croire qu'à l'Inconçu de mes nuits.

Dans la solitude, l'Imagination doit porter les Autres, mais ils n'auront jamais que la profonde irréalité de particules de poussière soudain révélées par un jet de lumière, autant d'ailleurs que le jet lui-même se trouve révélé dans les particules de lumières. La lumière est filtrée par essence. La Nuit est la lumière filtrée de l'esprit.

La vie et la mort se font de l'œil au bal de fin d'année, l'une voulant inviter l'autre à danser, elles s'observent, se guettent du coin de l'œil, se lancent des regards, sur leur trente et un, dans la joie du moment, l'une assise au bord en jupe noire plissée, l'autre marchant dans la salle un verre à la main, buvant une gorgée ou deux avec les gens qu'elle connaît, les deux sensibles aux trompettes.

Je suis parfois Tout, parfois partie. Je peux vivre dans l'éternité du Monstre, autant que dans l'éphémère de son pet. On dirait que le malheur me remplit pendant quinze jours et finit par m'enivrer,

puis que j'entre dans une période de gaieté durant laquelle je cuve mon vin mon venin – je suis gai. Le malheur me grise – cela est normal.

L'espoir comme un spray pour rafraîchir l'haleine du malheur.

Quelle joie dans l'esprit ! Quelle gaieté dans le corps ! alors que je sais, *je sais*, que demain le mal m'empêchera même de marcher.

Syndrome de Stockholm – pour chacun des otages de la Mort.

Comme chaque état semble nécessaire.

Comme le Désespoir me semble le seul sincère. Mais je ne peux rien en faire. Comment vivre le Désastre du monde sans en mourir directement – le sérieux de l'exploration – l'ironie et l'humour – l'irréparable.

La pensée ne dit rien d'essentielle. Le profond découragement qu'engendre la pensée qui conduit à n'avoir aucune réaction sincère.

Ebouillanté de tristesse et grinçant comme un tuyau d'eau trop vite réchauffé.

Tous ces mensonges pour ne pas s'avouer qu'on est seul !

Il me faut d'autres temps.

Comment penser que nous pourrions ne pas être attentifs au désastre, que nous pourrions danser dans le Néant, qu'un monde dépourvu de tout et pris au dépourvu puisse s'agiter autour de Nous sans s'abattre sur Nous et nous foudroyer. Qu'un monde puisse produire ses propres consolations, voilà qui me met mal à l'aise.

Je pense à la solitude de mes organes...

Je voulais parler à H de mes envies de suicide – elle m'a dit qu'elle avait un partiel d'informatique demain.

Les autres se consolent de la vie et moi je me console des autres – poupées gigognes du désespoir.

Chaque sanglot apporte son lot de sang, car à une époque où l'on ne peut plus prendre au sérieux les Larmes, où l'on ne peut plus prendre au sérieux le mal, à une époque où les sursauts de l'agonie font penser à une danse contemporaine, personne ne

vous croit, vous êtes les parents pauvres d'une rhétorique de mort, vous faites rire celui qui va aller se laver les dents, prendre un livre et se coucher, à une époque où votre mort est une figure de rhétorique, mais que dire ? que dire ? Et pourtant ils n'arrêtent pas de parler du malheur et des maux du monde, ils ont l'amour du lointain mais c'est parce que du malheur ils ne peuvent plus que parler et ils parlent, *ils ont besoin du malheur alors ils le mettent au loin*, car au proche c'est ressentir, et c'est croire aujourd'hui, au proche c'est comme si le malheur leur demandait d'accueillir l'autre chez eux, au proche quand il faut penser à ce que l'on a à offrir, ils touchent une clef au fond d'une poche, et voient qu'il faudrait accueillir l'autre – dans sa cellule. Voilà qu'il y aura bientôt une mutinerie dans la tête de l'araignée. mais ne peuvent plus ressentir

Avoir la lucidité d'une borne kilométrique.

Les Mormons disent que Jésus, ressuscité, se tira en Amérique. Je l'imagine au bord du ranch, sur le *ruined piano* qu'on a laissé des années durant dehors et qui a les marteaux saccagés, en train de jouer sa sonate des origines alors que quelqu'un décroche le pompon céleste et repart pour un tour de manège.

Avoir de l'argent – pour acheter quoi ? Être libre – pour quoi faire ? – voilà de vraies questions.

Comme l'araignée, nous, et notre plage où se sauver, et notre marchand de sable.

L'éternité nous fait des quasi-modo dans le dos. Nous roulons sans âge au bas des pentes le long du *mauer*.

Je suis un homme franchisé, je m'appartiens mais je verse une commission à la divinité. Dieu c'est cher : tu paies la marque.

J'aimerais vivre dans les silences que tu m'adresses, j'aimerais marquer sur ton courrier le silence-adresse de ma vraie vie –

La poussière atteint à leur sol, porte atteinte à leur sol (alors ils vous arrêtent et vous punissent) mais eux ils se permettent de solidifier le monde, les gens de l'extérieur ne croient pas à l'extérieur, ils le mettent au loin parce qu'ils en ont besoin, – alors que les gens du dedans sont dehors, et veulent croire.

Il y a des êtres pour qui tout est maison, où des gens habitent déjà, où il y a une vie au-dedans et où pourtant il n'y en a pas car ces gens ce ne sont pas *moi*. Ces êtres sont condamnés à d'autres portes. Ils sont ceux-qui-ne-sont-pas-au-dedans. Ils n'ont donc ni dedans ni dehors. Là où fleurissent les autres chairs moi je

bêchais mon propre corps. Ils marchent à côté, ils passent devant. Leur solitude est à-demeure. Chaque lieu contient le monde mais se détourne de ses fantômes. Le fantôme erre et produit. Le souffle du chemin; et la caresse sur le front du fantôme révèle la peau sèche et l'éparpille – être condamné à d'autres peaux.

Dans *salut, et encore merci pour le poisson*, de Douglas Adams, Pataud Tête-Claire habite à l'extérieur, non qu'il habite dehors, il habite une maison qui est à l'extérieur. « Le toit se repliait en effet sur lui-même. Le panneau au-dessus de la porte d'entrée annonçait "Sortez donc", et c'est ce qu'ils avaient fait, un peu nerveux. dedans, on retrouvait évidemment l'extérieur : un assemblage de briques nues, soigneusement jointoyées, des gouttières en bon état, une allée de jardin avec deux arbustes ; plusieurs autres portes donnaient dessus. Et les murs intérieurs s'étiraient vers le bas, se repliaient curieusement et s'ouvraient au bout, par une illusion d'optique qui aurait conduit Maurits C. Esher à plisser le front et à s'interroger, pour englober l'océan Pacifique tout entier. "Elle me procure du plaisir, expliqua Pataud Tête-Claire. D'une assez curieuse façon. Et puis ça ne fait de mal à personne, aucun mal, en tout cas, auquel n'importe quel bon opticien ne puisse remédier. Ici, nous sommes à l'extérieur de l'Asile. Franchissez cette porte (il indiqua celle par laquelle ils étaient entrés) et vous pénétrez *dans* l'Asile. J'ai essayé de le décorer joliment pour égayer les pensionnaires, mais je ne peux guère faire plus. » C'est que sa maison étant à l'extérieur, l'extérieur de sa maison est au centre au commencement du monde qui est à l'intérieur, on devrait dire : l'intérieur de sa maison est le monde. Il s'en occupe. « Moi-même je n'y pénètre jamais. Si jamais je suis tenté, ce qui m'arrive bien rarement, désormais, il me suffit de lire le panneau apposé sur la porte pour m'en éloigner sans demander mon reste. » Sur la plaque est inscrit *Tenir le bâtonnet à mi-longueur. Humecter de salive l'extrémité pointue. l'insérer dans l'espace interdentaire, la partie émoussée du côté de la gencive. Effectuer délicatement un mouvement de va-et-vient.* « Il m'a semblé, expliqua Pataud Tête-Claire, que toute civilisation qui avait perdu la tête au point d'avoir besoin d'inclure un mode d'emploi dans une pochette de cure-dents, n'était plus une civilisation dans laquelle je pouvais continuer à vivre en gardant ma santé mentale. »

Les barbecues dans le jardin d'Eden. Adam n'a pas fini de retourner les bouts de serpents sur la grille. Eve coupe les poivrons.

Appréciez ces sushis de vie, ces sushis de monde.

Chacun soumet le monde à son pôle d'altérité.

Il finit crucifié sur un poteau télégraphique à écouter les hommes se couper la parole.

Il ne faut pas s'attendre à trouver un autre chez nous.

L'espoir monte comme une salade et finit en quatre-fleurs.

Dans quel pâté de maison a-t-il vécu, dans quel carré de cimetière a-t-il été enterré, dans quelle parcelle d'au-delà a-t-il lavé les pieds de son dieu ?

Mourir enterré dans le carré des *pages*.

Dans les tableaux de Bosch – les instruments de musique sont souvent enfoncés dans les fesses.

Affronter la mort comme une concrétion calcaire de tous les non-sens de la vie, un calcul dans les reins du divin.

Tous ces moments où il ne reste souvent de nous qu'un nom.

Le Désespoir, la manifestation du Désespoir présente des similitudes avec une excitation d'ordre sexuelle.

Je ne fonctionne pas comme un mâle, et je ne suis pas une femme, je suis un être sans *altercation*. – je serais plutôt un Robot, le programme d'un Visage.

J'ai cherché toute la journée une station de radio qui était en grève : ainsi de la réalité.

Le jour où l'on aura l'humilité d'un fa #

La gestation, c'est la période de tous les gestes.

Un penseur assez fort pour réveiller en moi la couche de métal.

Ecrire c'est l'inversion de tous les gestes, depuis toujours j'essaie d'écrire pour prouver tous mes gestes mais je ne vois ou si plutôt je vois, je vois une obscurité. *I see a darkness*.

Il y a un cœur qui bat en permanence pour nous faire vivre, et il y a une queue qui bat aux extrémités pendant un instant quand nous avons passé le seuil de la jouissance – il y a une conscience qui ne bat que de temps à autres mais il y a des mots qui battent en permanence aux extrémités.

Un punk, en me montrant son crâne : « en attendant d'avoir un tombeau sur la crête, j'ai une crête sur le tombeau. »

La musique de toutes les oreilles, la musique de tous les acouphènes, la musique *de tout ce qui ne respire pas*.

Il a aimé la vie comme un ressuscité – Il aimera la mort comme un fuseau horaire.

Le ventre de l'architecte est bombé d'un château où j'habite avec ma dame du soir qui va rejoindre les deux autres dans la septième porte. Dans le ventre de l'architecte, par les portes de la perception, les Quatre vivants n'y vont pas par quatre chemins.

Il faudrait s'imaginer un monde si incompatible avec la musique que la première note ferait se réveiller tous les monstres en sursauts, – qui se mettraient à taper contre les murs de la chambre ivre.

Le mensonge sert de commentaire à l'impossible.
Le mensonge sert au malheur *étrange* de dimension physique.

Les magasins de disques sentent la soudure

orgueil pour orgueil (et on attend même que ça pour...)

Que nos devoirs sont humains, que nos préoccupations sont humaines, que nos déserts sont humains.

Ma conscience de soi est liée à d'autres consciences qui ne sont elles-même que des consciences de soi si bien que le principe de Tout je le trouve dans ma propre identité : c'est-à-dire que je ne l'y trouve pas.

Des ego qui portent le monde le monde n'en porte aucun et ne leur en demande pas tant.

La terre ne porte pas notre nom.

L'impression de ne vivre à aucun endroit du monde, de passer sur un territoire silencieux et changeant, où le temps prend des détours infinis.

Je n'ai aucun besoin, et peux mourir demain.

Que cela semble vain de chercher sa nécessité dans ce qu'on a construit soi-même. Nous ne construisons que ce qui *va à*

l'intérieur. Nous ne vivons pas dehors, nous n'allons pas dehors, nous allons vers d'autres adresses, nous avons jusqu'à *l'œil* de réfutable. Nous marchons sous une pluie d'œils. Eclat du sous-sol.

pour soi, il n'a pas d'adresse, il est toujours au-dehors, sur un cheval de conscience, et se laisse traverser par des spectres de civilisation.

Comme l'homme a quitté l'esprit des choses, et comme les choses s'en sont fait une raison de cette boule de gelée qui ne veut rien savoir, cette étourderie de l'être, rassuré – plutôt que conquis – par l'existence, que la Nature a rejeté tout simplement, qui n'a aucun besoin et paraît achevé mais en est encore à faire le constat de son existence et à placer l'Orphelin dans un foyer.

Je sais que tout cela ne tient pas de la vérité et qu'on ne pourra ainsi rien en dire, je sais que cela tient de la place que j'occupe sur le sol où je vais mourir, vais m'étendre. Je sais que tout cela ne vaut qu'ici et est mon chant, et dans le soir il y a deux jours c'était comme si le monde ne valait qu'ici.

C'est dans cette incertitude à vivre ici que le folklore peut naître, véritable pensée cette fois-ci qui *nourrit* son incertitude, qui ne reste pas simplement décontenancée par cette présence, cette existence, mais y croit et lui *donne* sa voix. Voilà le mouvement qui devrait faire de nous des parlants, mais pas cette stupide stupeur que l'on apprend à nos fils à répéter. Voilà la grande escroquerie, instaurer sa STUPEUR au rang de connaissance – et par dessus le marché de connaissance de soi – de langage. Faire l'apprentissage de sa propre stupeur ! Vivre dans sa boutique avec le chlore de sa stupeur jamais n'être capable d'aucun *présent*, d'aucun folklore.

Les autres m'imposent leur altérité.

L'extériorisation de nos énergies négatives envers l'autre est devenue notre principale point d'échange avec l'autre.

Crier assez fort pour transformer quelques points d'attache en insectes.

Je suis Face à Face, dans ma Face, l'Indien et le Cow-boy. Je suis le Tueur et le Sauveur. Mais qui je tue mais qui je sauve ? Tout se mélange dans ma tête. Je m'aperçois qu'il n'y a jamais eu pour moi de lutte entre l'indien et le cowboy. Pour moi ils sont si semblables. Je pense peut-être à un Cowboy/Indien, à quelqu'un qui aurait *sa* voix et *son* visage comme l'ont l'Indien et le Cowboy.

C'est peut-être l'être Voix/Visage qui m'intéresse. Tout se mélange car ils sont beaux ils sont libres non ? leurs dieux sont non-humains et tout proches, soit tout esprit de la nature, soit toute matière de la nature, et encore là tout se mélange, et s'y noient tueur et sauveur. C'est là que je suis, dans le Visage ouvert, dans la joue effondrée du paysage. C'est là où je vais, retourner. Dans la joue creusée pour m'accueillir. Visage contre Visage. L'individuation est irrémédiable. – irrémissible.

Le déchu reste sans voix et sans visage. Mais nous ne sommes jamais sans voix et sans visage. L'Un est sans visage et l'autre est sans voix.

Je veux être avalé comme une boule de voix grave et basse qui tourne au fond d'une gorge.

Je suis arrivé sur un nouveau continent. Et j'ai pris tous ses noms. Mais j'échoue totalement à y décrire la liberté de mon individuation. Il faudrait échapper aux préjugés du paysage humain. il n'y a souvent de Grande Différence pour nous que le Tueur et le Sauveur, que celui qui offre la vie et celui qui offre la mort, et on prend souvent l'un pour l'autre ! Dieu lui-même a été Tueur et Sauveur, mais l'homme, qu'a-t-il toujours besoin d'échapper à son univers-île, à son espace stellaire intérieur, à son coma intérieur, cosmos de chambre, pour la Folie d'un Destin ou le Désespoir d'un Crime, qu'a-t-il besoin d'échapper à sa volonté, qui est de grandir dans ses propres limites comme l'univers, qui est de s'étendre jusqu'à soi, qui n'est pas sombre mais *atteint* la lumière. Monde Plat Plant Nénuphar. Il faut y être attentif – être attentif comme un seul monde à tous ses mondes – l'urbanité est une excroissance de mon foie – et ne pas fondre les choses en un sucre, en un sirop. Vocation : se tenir droit au milieu du Silence.

La morale n'est pas au-delà de moi elle est au-delà des autres.

se taire, innocemment, faire sa prière aux couleurs

Nous sommes devenus des zeugmas – des êtres devenus absolue abstraction dans un monde devenu absolue concrétude.

recherchons commis d'animal

Il n'y a pas d'activité plus humiliante que de se faire remarquer là où l'on était déjà marqué, la nouvelle empreinte recouvrant l'ancienne dans l'exacte mesure où elle en est indiscernable.

Il faut essayer de survivre à la différence des deux états musicaux, celui qui nous dilue en nous, et celui qui nous dilue en l'univers.

Je suis la (res)source infinie de mes enterrements.

Nous aurions sans doute plus de raison de crier à la lune que de nous trémousser dans les lieux de culture.

Ecrire un Destin de gare.

J'ai des croûtes d'idées sur les genoux.

Le cigare se consume, lentement comme un chef-d'œuvre, puissant comme une brindille d'os.

Un homme m'avoue avoir fait l'amour dans les toilettes de l'Apocalypse ! (l'Apocalypse étant une boîte de nuit...)

samedi, minuit : je veux prêcher, m'engager dans les ordres.

lundi, minuit : je veux être un branleur.

Tout ce qu'on m'a appris, c'est à ma tristesse qu'on l'a appris, c'est ma tristesse qui a grandi, qui est devenue mature – c'est ma tristesse qui *connaît*.

Je suis hors-loge.

« Les vivants vivent, les morts-vivants écrivent, et ceux qui ne savent ce qu'ils sont pêchent à la ligne. » *Claude Delarue*

(troisième expédition)

prie Hamlet prie
pour qu'il te fasse le cœur du fort
pour qu'il te fasse la même machine
prie Hamlet prie
pour qu'il te fasse la même paresse
la même princesse la même plus fort
prie prie – princesse
prie prie princesse
prie Hamlet prie
prie
la main dans le sac
prie prie un peu plus fort
prie
pri – sonnier dans la salle des machines où
œuvre un BROAW BROAW jusqu'en Thrace tu
vibres dans les sous-sols avec le totem de ton
art le TIGRE prie mains jaunes pour qu'on te
laisse désirer la souffrance, la violence, la
caresse des écailles, dans ton bloc de granit, nu,
tu penses aux femmes à écailles qui montent et
qui descendent le long des routes – tu roules en
4x4 tu t'achemines vers le lieu saint au milieu
de la route, une femme, nue, à la peau écaillée,
signale qu'il faut prendre par ici pour rejoindre le
camp de base – il y a bien 2 km – tu pries,
Hamlet, pries
Tu mets du rouge à lèvres pour entrer en Thrace
penché par la fenêtre pour qu'il sèche sur ta
bouche
tu lis la vie du capitaine pendant les heures
passées à rouler dans le VSL
maintenant bientôt, un ou deux kilomètres

les gens se sont raisonnés, ils mettent tous cap sur la base morte Hamlet prisonnier des G.L.A.S.S.

prie son python des neiges – bousculé dans la voiture, l'excitation et la panique à quelques mètres du grand cratère où BOUM BOUM s'électrocute l'Euphorisante Ford lumière

la voiture fait un bond et phares éteints cale dans le cimetière Hamlet met des lunettes pour voir sa mort en 3D

SEE the pacific appelle l'homme en 3D – le skipper-capitaine SEE the pacific où

l'homme entre dans sa danse, métamorphosé et libre à tous vents

les autres sont là

unique rébellion

ils mangent un bout au bord du cercle

pendant que deux boxent au milieu se mettent dessus

Hamlet voit son père – out dans les cordes

Jésus n'est pas apparu

à l'horizon

dans sa nouvel Ford

Esprit est la main rouge

la Femme écaillée arbitre le match indécent

elle est nue, nue Hamlet veut voir ses pieds

nus ses pieds ses petits doigts de pieds ses coussinets

ses bleus Son frigo d'âme à la plante qu'on lèche

il veut voir ses pieds

Esprit est le pied bleu oui nous sommes là pour voir des pieds jamais nous ne voyons des pieds

Hamlet prie prie il est venu pour voir des pieds

ils sont venus pour voir des pieds comment

marchent-ils coupés de toi comment offrent-ils

une corne au visage franc comment font-ils

pour boire à notre santé nous vivons d'Esprit les
mains et les pieds pour danser le soir nager et
faire l'amour comment font-ils pour offrir son
cerne à la bête ronde Il veut
manger son pied découper et offrir à Dieu
Dieu-pied bot danse nu tu seras nu toi que je
vois tu seras nu dans mes bras contre moi peau
peau j'aurai ta peau la mienne l'inséparable tu
diras non pas seul pas seul au bureau tu diras
mes lèvres touchaient le capot des camions je
suis venu pour m'en sortir pour frapper les
tambours je suis venu dans les temps je peux
racheter ma colère et je mettrai ma main sur ton
pied pour le tenir contre l'autre en flèche pour
prier tu viens de l'appeler Lorr , le cercle –
comme une bouche qui bouge pour sourire-
s'étire et se rapproche en ligne c'est un corridor
Hamlet avance et hurle à la lune LIKE A MOON
STORM LIKE AN OLD WORM et court jusqu'à
Lorr au milieu de l'armée qui s'est ouverte
jusqu'à Lorr qui s'est ouverte
Hamlet prit prit son nom
Tu viens de l'orvet des cieux
l'orvet bien habillé
bien déjeuné
bien dormi
habillé dans le dernier mouvement du corps
habillé pour faire manger son corps
pays-Graal vêtu dans les derniers gestes
nous venons de loin jusqu'au Centre
Grâce ! nous sommes arrivés
ici
nous reposons nos visages – nos visa(bad)ges
nos barrages nous portent et nous fusillent
vi-vi-vions vivision vie
c'est ta mort en 3D bégayer pour dire vrai

à demi coupés Board to Board to
Stammer

Stale egg or Stale bread

WE FIGHT FOR FOOD

if you're not dead stab me si j'avais eu le
dos

un peu plus large burning stable burning
stack

burning staff burning stag-beetle burning
stage

stag party tonight I'm burnt at the stake

La grâce d'Hamlet marchant majestueusement
le long des lignes pour rejoindre sa princesse le
long des lignes d'eau ne le pri- je vous en prie ne
le pri

vez pas d'écaillés il ne poussera plus sur nos
corps d'écaillés tant que nous serons livrés à la
bataille sans mission à la bataille des chambres
nous les hommes de chambre nous qui veillons
à l'abrutissement de l'étincelle nous qui restons
imperméable à ce qu'elle veut graver sur notre
peau nous qui sommes étranger à ce qu'elle veut
tatouer

sans sang

nous vivrons

jusqu'au jour

où nous serons

sans sang

pour le pire

Hamlet prie Hamlet prie Hamlet

au pied

du Grand Absent

pour un parfum de je veux

un parfum de vie

eucalyptus eucharistie euh eunuque

euphémisme

retrouvez-moi battez-moi
coupe-toi la langue, peintre
montre-moi ton pied, reine
qui est là où il est ? touché par l'aspect
d'être
touché par ce qu'il est jusqu'au
bouleversement
de l'être

rapport direct et immédiat au Bouleversement
de mon existence

"to turn up the signal
to wrap out the noise"

Une impulsion de la Beauté et du Bruit
signal sonore qui va de crête à crête battre le
passage d'un sang dans le corps d'un autre une
impulsion voix signal sonore qui bat la voix
d'Hamlet passant à travers

juste une impulsion – monde
un rapport direct et immédiat au
bouleversement
d'un ordre

*de ses vêtements je garde une halte, en
pleine marche dans la ville, efflanquée,
effondrée, mais si je marche après elle, ou
courir, dans cette ville comme dans une autre, si
près d'une autre, pour la rejoindre, dans cette
marche, gravier, localisée, dans cette aventure,
pliée, froissée, pour être nourri ici, pour être
mangé, petite marche, escalier de brèches,*

fissure de combat, celui-là dansant et demandant des flèches, des années, et voilà qu'un bras ou qu'un pied apparaît, revêtu mais vivant, et la goutte qui reste sur le chapeau, qui n'est pas captée par le coton gris-violet, la goutte posée mais ronde encore, intelligente, sur son chapeau, des gouttes par cervelles, des gouttes frisk, et mangé par l'homme qui lève le bras, je m'avance vers Ophélie, je retourne vers le bas du char, où je trouve respect paix célébrité, du premier bus qui détruit le fil de neige et marche vers moi en colonne de sel énumérant les situations d'eau, je reste immobile, la rallonge étincelle, et je reste sur le qui-vive, près d'une partie d'adieu, de ressac de risque de piles de nerfs, il n'y a pas de rite mieux oublié, dans la deuxième foule et le bras me tire à lui, aussi long, comme une arcade mal vissée ou un cirque à poteau, il est de nouveau là, il tourne bientôt, tourne vers elle qui se tient les mains, le froid monte, la chose se tourne et se place en avant, pour le soutenir au milieu de la route ensoleillée, brève passerelle, molle, elle tourne sur elle-même, vrille sa passe et lance le ballon des secrets, voilà qu'elle monte, robe de nylon, après la ficelle pour-chasse, le manteau payé, la frusque jambière, toute sa peau vole et désire le montant d'un genou, exaucée elle châtie le pauvre rallye qui part, non ce pouls serre et toute cette allumette qui grésille lui rappelle désormais ce qu'elle a donné à l'autre sibylle, elle nous promet de revenir par dizaine, de se tenir près du bras qui rame dans le monde, à hauteur de mur elle demande la rue son chemin perdu ou elle reconnaît un bout de toit, toit noir jonquille avant qui a perdu son enduit, elle

reconnait ce toit reconnaît rien d'autre et attend là maintenant, regardant devant ceux qui parcourent la rue, dans un train de neige et se frotte les pensées, l'air de rien est glacé, le vent dans ses jambes, ses pieds enfoncés, chalut de métaux qui frappe la chute des anges, elle nous mire, nous envoie sa peau, sa bouche glacée un souffle dans la fin des mouches, sa marche se poursuit dans les oiseaux-douche qui serpentent sa VEINE sa tête frappée par le sang des cloches CARILLON VERMILLON, son pied son pied qu'on n'ouvre que lentement vie après vie son pied qui tient tête au mirage évolué de nos petits sauts de jambes en dehors des arpents, des débris, des fortes significations, en dehors du lit, en dehors du long dos, pour nous les cruciaux, les emboités d'eux-mêmes, les pas, les marches, les enjambées en personne, les ouvertures de notre salon de coiffure chacun de nous un seul et même pas toute cette dépense d'unique ? elle figée dans la rue, attendant transfert elle qui joue Ophélie qui passe sur le visage des autres, elle dont c'est le pied-là, mais quel secret ! son pied son seul langage son petit pied de son son pied à cinq doigts petits ongles courants mais notre malheur sur sa peau sa peau d'élan son autre peau nouée au bas de la jambe qui la tient longue humaine sa jambe finit et son pied désormais touche le bout de la chaussée molle il s'allonge et se débarrasse de la place, de notre chute le pied a les raisons, il éclate comme un sexe, pied qui porte son nouveau regard, tête arête de chien, méduse salon, son pied serpe son pied souffre immense pied de femme Ophélie immense pied qui boit intact et sans bruit, pied-cil, ses pieds, ses pieds

*sépia, ses précis d'arme, ses penchants dorment,
pieds d'un autre, pieds frontière, pieds priés,
pieds peur pieds pour – suivis pieds dans l'eau
pieds-rame, pieds ROW, pieds pour toucher l'île
de ceux qui partent, pied-foule, pied nage pied
océan pied'Ophélie pied d'elle pied devant elle
qui croche patte et croc en jambe la moitié de la
planète PIED pour croche-pied le DIEU pied
piégé pied amputant le nouveau pays pied qui
brise le corps qui saute sur les vivants pied en
sursis de saut en savon pour se laver pied pied-
cornet pied d'une fille qui s'allonge Ophélie dans
la rue pied écrin des crânes de Toulouse-Lautrec
& Dix pieds dix pieds cent pieds Ophélie mille
pieds tous les pieds tous mieux vaut graisser la
patte à satan*

« Une femme sans bras avec une jambe
de bois
Devant un paysage maritime, enceinte.
Economique : elle peut pas te faire les
poches.
Tranquille : elle s'accroche pas à tes
basques.
SANS BRAS C'EST SANS DANGER. Elle
peut pas
Te courir derrière : si tu pars,
Tu pars.
Tu lui fais peut-être un petit au-revoir.
Après tout elle a encore des yeux (deux)
*Quatre mille filles sans bras
t'embrassent
Quatre mille filles enceintes avec des
jambes de bois
Te suivent à la trace. »* –Heiner Müller

petite scène

Hamlet essaie d'ouvrir la porte pour aller au
boulot (c'est Ophélie qui fait la porte)

Ophélie :

Te laver

Te raser

Hamlet

il essaie d'ouvrir

Te laver

Te raser

Hamlet

il essaie d'ouvrir

il essaie d'ouvrir, il l'embrasse sur la bouche en
prenant sa tête dans ses mains

Tes ongles Hamlet

il lui baise les pieds

Te raser

Te laver

Et te couper les ongles

il lui baise les pieds

Te laver

Te raser

Hamlet

il lui baise les jambes et monte

Ophélie : veux-tu manger mon cœur Hamlet ?

Hamlet : je veux être une femme

Ophélie : veux-tu manger mon cœur Hamlet ?

Hamlet : je veux être une femme

Elle le pousse par terre, à genoux sur lui, lui met de la mousse à raser, il se laisse faire (elle rit), il se relève, un collier de mousse au visage, et prend le chemin de la sortie (elle ricane).

SSLTHéâtre

je suis venu avec Slip Sur La Tête
je vis avec Slip Sur La Tête
je mange avec Slip Sur La Tête
je travaille avec Slip Sur La Tête
je dors avec Slip Sur La Tête
je fais mes courses avec Slip Sur La Tête
je prends le bus avec Slip Sur La Tête
je vais à la bibliothèque avec Slip Sur La Tête
je vais au tabac avec Slip Sur La Tête
je me présente ici et là avec Slip Sur La Tête,
mon ombre,
mon Dieu,
mon scrutateur.

je marche avec Slip Sur La Tête
je nage avec Slip Sur La Tête
je baise avec Slip Sur La Tête
je voyage avec Slip Sur La Tête
je fais le pas avec Slip Sur La Tête,
mon ombre,
mon Idée,
mon avenir.

je vais au procès avec Slip Sur La Tête
je vais au courrier avec Slip Sur La Tête
je fais le trottoir avec Slip Sur La Tête
et je me bats avec Slip Sur La Tête
et je bois un café avec Slip Sur La Tête
je passe le permis avec Slip Sur La Tête
je fais le ménage avec Slip Sur La Tête
je danse avec Slip Sur La Tête
je passe les fêtes avec Slip Sur La Tête,
mon frère,
mon double,
mon protecteur.

partout où je vais, il est
là,
indétrônable,
my crown.

je vais à la pharmacie avec Slip Sur La Tête
je vais à la banque avec Slip Sur La Tête
je vais à la mairie avec Slip Sur La Tête

je vais en prison avec Slip Sur La Tête
je vais chez toi avec Slip Sur La Tête
je vais au musée avec Slip Sur La Tête
je vais au cinéma avec Slip Sur La Tête
je fais un concert avec Slip Sur La Tête,
mon Art,
mon secret,
mon maître.

je m'en fuis avec Slip Sur La Tête
je vais loin avec Slip Sur La Tête, très loin
je vais à Gelliehausen avec Slip Sur La Tête, le plus bel endroit
qui soit
je vais voir le retable avec Slip Sur La Tête
sur les panneaux latéraux sont peints quelques habitants
je suis accueilli avec Slip Sur La Tête
je loge chez l'habitant avec Slip Sur La Tête
je travaille chez le baron avec Slip Sur La Tête
je nettoie la maison du menuisier avec Slip Sur La Tête
et le soir on me peint avec Slip Sur La Tête
pour m'ajouter sur le retable
je joue de l'orgue avec Slip Sur La Tête à la fanfare municipale
à l'harmonie
je fête mon anniversaire avec Slip Sur La Tête
je me promène avec Slip Sur La Tête
je m'occupe des bêtes avec Slip Sur La Tête
je vieillis avec Slip Sur La Tête
je meurs avec Slip Sur La Tête,
mon ombre,
mon Heure.

on m'enterre avec Slip Sur La Tête
je suis là maintenant
dans mon cercueil
dans ma pierre
avec Slip Sur La Tête

Sleeping Beauty with Slip Sur La Tête

mon slip
in the wheels of time
mon slip
dans les rouages du temps

mon slip
mon arbre
mon boa
mon mirador
mon baobab

SLIP AWAY
SWEET MONEY

KINGS WITH SLIP SUR LA TÊTE
KINGS OF NORTH KINGS OF SOUTH

WITH YOUR LIPS
SUR MON SLIP

APOCALYPSE DU CERVEAU

selon Saint-Pierre

666

Jackpot !

mes os m'oublent et je suis
là autour d'eux invisible
à faire la grimace
nous avons rencontré des formes audacieuses
de vie
des bicyclettes et des lanceuses de porte-
jarretelles
sur le nez cabré au silex marqué la forme du
savoir
moi je pense poire
et le curé prêche abricot
je tiens dans ma main l'arrosoir
qui sert à mouiller les fagots de bois
on veut faire un bûcher lent sur lequel j'ai
des pucelles en vitrine et des cousines
mais comment t'es fagoté ?
tu vas brûler tu vas étinceler tu vas jaillir d'eau
céans de l'eau plein d'eau toute l'eau que tu
étais servira à éteindre le feu qui veut te tuer

*

nous maintenons nos mains serrées
autour d'un puits d'enfance et nos incantations
ne lèvent aucun esprit nous n'avons pas le
printemps
d'un répudié nous avons le Silence d'un mange-
poivre
dans le trou ou la porte où l'on empile les
conserves
d'enfance germent des bouts d'os
pour la roue lente et notre Edifice
est calcaire moi je suis le calcul rénal et
bancaire

de toute cette loge qui plonge dans l'éther et je
suis
idoine et calcédoine pierre après pierre
calebasse où je mange voyez ma bedaine !
calembour ou calembredaine

*

pas un mot pénétré
volez au-dessus Tout est code
Tout est pénitence de l'idiot-à-mollet
entre quatre murs d'os à moelle
qui s'achète un pays
se lève avec un épi
et va vivre dans des ronds de bœufs
en robe de chambre une vie de chambre
sur une musique de chambre
moi l'homme de chambre

*

ce jour qui flanche comme un principe
d'acupuncture
dans tous nos yeux et nos cerveaux
comme un prince hippie plié après une ponction
lombaire et qui bat le pavé du premier chef-lieu
route triste où pousse une fougère
et la mandragore de tous les princes pendus aux
piliers
où les corbeaux s'alignent le jour ouvre un deuil
et le réveil des gens est une montée paranoïaque
les corbeaux s'allongent dans le chenal où
flottent
quelques troncs d'arbres ils mendient deux ou
trois
chenilles pour poser sur le corps du prince
qui ne veut même pas pourrir – où êtes-vous ?
collé derrière la vitre
tiré par le bras

sous le ciel fermé et étanche
ou dans des villes à sommets poisseux
d'attente et conférant à nos distances un
pouvoir
relatif et une main jaune
de fumeur nos ouvriers sont condamnés
par une rage écumante et approchés
par des maîtres aux poings liés par
la bile. Le réel sera rasé de près et nous
irons faire nos gosses dans le téléphérique
joie de vivre pieds nus
sur une montagne de rasoir
avec autour les gens célèbres
et les tristes fous
sur des seuils ou des sofas inclinés
où des moumoutes en flammes
crachent le néant
sur des gens rétifs
qui n'osent rentrer dans le château
d'if rétif hérétique renifle sa joie
et demande un ticket
demi-tarif

*

carafe et haïku
voilà ma journée
entre corps et pensée
près des serments en fleurs
et des serpents en pleurs
nous courons ailleurs
mais le chemin s'exile
de lui-même sous nos pas
nous marchons sous la chaleur
imbibé imbécile pour
trouver un repas et le reste

demeure demeure la forme des dents
demeure la forme des yeux

*

le ciel est désormais tiré
comme un visage par le lifting
corbeaux démangés par la voix
voient passer un corps nu qui boite en cavale
courbe Arthur le dos
tes chevaliers sont las
ils dorment dans les toilettes
avec le soupçon d'un bec de gaz
ou d'un bec de lièvre ils n'iront jamais très loin
des dessous de table ronde et de rallonge en
rallonge
Lancelot ne voit plus clair
les chances vont depuis toujours pour que ce
soit
l'homme qui arrache la pomme de terre il n'en
reste pas moins une très petite probabilité pour
qu'un
jour ce soit la pomme de terre qui arrache
l'homme

*

Une fumée
pour forme
légère
film
des ger-
çures des
volets
fermés
sur les corps
blottis dans la plus grande époque
la plus grande époque

la plus grande époque
fartés pour descendre les neiges
les neiges d'un brandy d'un bloody mary
d'un scotch vissé d'une double rasade
avec schéhérazade
sortie fumer
sa clope

*

il y a longtemps que l'on n'a pas bouffé le
compas
de Barbe rousse il y a longtemps que l'on n'a pas
prié pour un monde un corps sans os écrasés
par un chameau de non-sens qui nous pèse
et nous vide de toutes nos forces la gorge
enrouée et la glotte engloutie dans le sans-fond
des cendres et mon slip dans les rouages du
temps
ou sur le crâne des morts
Starts on the wheels we shine for a no bone
body. Dans l'ombre du Nevada
Street enclume Si l'on pouvait se nourrir
de cigarettes moi je serais protubérance stellaire

*

Manufacture des Tabacs
Grande Salle où un Grand Mouvement
roule une cigarette
je n'ai pas pu y accéder
pourtant plusieurs hommes entrent et sortent à
chaque minute
je les vois défiler
et c'est un nouveau monde – ou presque
un homme encore compose un code et entre
il disparaît
je m'avance sur ses pas

le grand homme sur le tas
de Tabac – Christ a
tu une cigarette ? Le Grand Mouvement
du monde roule une cigarette
sur un Grand Tas de tabac
c'est un nouveau monde – peut-être pas

*

dans mon bazar de prodige
reliés avec la hargne des hospices civils
j'étreins la dizaine de croque-mitaine
qui paissent dans le désert australien
c'est infernal
– mourir dans le chenal – Vivant
le chenal est vivant le bras de mer m'enserme
et je flanque près d'une outre de solvant
migrateur au bras du hargneux ténébreux
désastre, des istres, du fameux coupe-vent
qui taille les veines (pleines) au bras de mer
les vivants se réveillent, à peine morts, ou
soulagés
d'avoir tailler dans le roc un short à l'espace
ceci roule – sur la moquette d'un nouveau
squelette – les plongeurs se découpent un
patron dans les mignons saunas l'as du regard
délivrant un pêcheur au bout du trident
poséidon, ses nattes courant dans les
profondeurs
sonnait au mat, à la véranda, de l'autre mer
inédite, et versant calme de son esprit
on ouvrit tard seulement pour qu'il entre
tout doucement sur des patins dans la pension
du bord de mer – ou prison – ou phare dans
les promesses du diable qui veille à cette
heure les pas de tout un chacun – avance dans
un couloir blême poséidon où sont accrochés

les portraits des visages et des visages bavant
comme un cœur et d'un coup d'œil déplaçant
les forêts du bord de mer où demeurent les
baigneurs de minuit les corsaires et les phares
sœur des congères payés par des masses
et poséidon traverse toute la nuit la demeure
désaffectée avec dans les oreilles un bruit un
sifflet de plus en plus serré une forme unique
de filet mince qui le tire vers un Centre
une commune où piégé il entre en hypothermie
et voit s'ouvrir des couloirs où de retour dans
un passé immémorial il conquiert son milieu
comme nécessaire est pour toi l'ouverture d'une
boîte où tu pourras mettre toutes les directions
qui
s'affrontent dans ton corps chaque fois dans des
déserts
tu entres dans une boîte à lieu

*

Nage ! pour l'instant ils n'ont pas de Nappe
à mettre sur la table où bientôt tu feras des
Nattes
à l'Orvet pendant qu'il mangera son navet
Nage ! ils n'ont pas dressé la table où dresser
l'orvet
Nage ! pour leur Nabab rien n'est encore prêt
rien n'est prêt il leur faut dix ans
après tu sortiras de l'eau l'océan ouvert
te conduira à l'orvet tu le coifferas pendant son
repas
tu lui confireras ta peur d'avoir son crâne dans tes
mains
il ne comprendra pas et avec sa belle allure
il te rotera entre les doigts et avec sa belle
coiffure

il te rotera entre les doigts avec sa coiffe il se
retirera
dans la mer pour des millions d'années
et tu resteras sur le sable à la même table pour
toujours

*

Savante Mesure
boire le mercure dans les caves où l'on montre
du doigt
les gens célèbres
et les tristes fous dehors mur sur
mur des morsures
de peur vivante déroulent des doubles d'un
parent
qui vient ne pas dire qu'il n'a pas de nom
dans un paquet d'argent
où triste et célèbre tu retiendras ton gîte
avachi sur sa peau l'os mémorable se rappelle
d'un passé
comme un os (qui nous tient) et un sang qui
nous fait
vivre mais que l'on n'a jamais vu – pas pris
le ciel n'a pas ouvert le pli
d'un ample bras battant le visage des coureurs
d'îles
pas dit mot dans l'ample houle perdu
capitaine et chaussure à talon
as-tu perdu la raison pointure maudite la mort
résonnant comme un talon sur la route
et dans la tête de poséidon qui dort dans la
chambre
maintenant tous serrés dans une boîte à lieu
arrêt nié
de toutes nos côtes

*

jaune australie
perdu dans la chaleur d'un bac à rat
le doigt dans la bague épaisse du Retour qui
n'aura pas lieu
et qui m'a bousillé le cerveau
je suis pendu au premier arbre mouillé
et j'essaie de ne rien poser Autour
cercle boucle et finition docile
aucun œil bourru dans la succion des cils
qui boivent ce qu'ils peuvent
ici trop chaud pour pencher son crâne
mais il faut que l'œil boive tout autour
il suce dans ce qui vient de lumière et pour voir
je bois l'œil qui contient dans sa sphère
une unique question
ici trop chaud même pour un sphinx
alors laisser faire l'œil et nourrir sa
curiosité ovipare dans d'autres détails l'œuf
de la pensée cuit dur sous la soupente
je me souviens juste dans la mer toutes les âmes
qui hante leur propre apparition, leur nage
toutes ces âmes qui nagent et qui font cet
Edifice immense
Cet Edifice s'infiltrant , cet arrière-pays
lave immense, effacement de sari
l'œil se boit tout, égérie d'un corps qui boite
sous les néons, dans les terrasses ombragées
ma vie de curé pas trop vieux, la Curie sur-âgée
J'élance mes membres mais rien n'y fait
ils sont secs et plats je suis fait comme un rat
dans la cave à vin – J'ai la gorge sèche
la mort monte en moi comme un enfant dans
l'arbre
juste une cabane au secret
ouverte dans la forêt dans le *bush* australien

boite à lieu dépliée ouverte en démon
et mer démontée arbustes serrés comme des
cigares
arbres bas isolés comme une gare
au bord de mon ongle une peau m'excite je veux
l'arracher
mais je peine mes ongles sont trop longs et la
peau trop raide
je m'acharne je m'acharne je me mets en furie
de trop frotter de bout de mon doigt est tout
rouge écorché
et tout d'un coup je l'arrache cette peau avec
toute ma peau
et mon corps tombe en flaque d'eau, une vague
qui se disperse et sur le sol très chaud tourne en
vapeur
le brouillard est la passion des dieux
sour soup soul

*

ETERNITY SKIN
of the doors
wrong right opened
ancestraux
crs
conscience
d'autres cahiers
d'autres
carrés sans
hommages
et sans moi
criminels
par dix
(celle qui enfonce la nourriture sous le
siège de son enfant)

la pensée de ce "qui es-tu ?"
est tue (par la pensée)
est-ce que j'ai une tête à concasser de la parole ?
le pigeon vient seul
pour celui qui ne dépasse
pas son trépas
l'araignée est déjà loin
I was sucking the town
white as the great angel
et j'ai levé la tête
et vu l'ange blanc du Nevada
me sucé l'esprit

*

un véritable feu d'entrailles dans le ciel
une véritable pluie d'écailles éternelles
une véritable scie entaille l'aile
de Pazel la canaille
in memoriam sum plebiscito
schrappnell schrapnell schrapnell
sans avoir peur d'y rester puisque je serai parti

*

la conscience HLM
de la conscience, comme d'un chapeau de
magicien,
sortent des lapins.
écrasés par une voiture
la vie va vite – « alors t'accouches ? »
chacun doit, dans l'urgence, se fixer une vérité
et travailler à un projet, prendre des virages,
sur les chapeaux de roue.
Ainsi celui erre s'accroche avec ceux-ci qui
s'affairent.

Bacchus dans la 4L Bacchus dans l'VSL le
cerveau de starsky et hutch sur la bande d'arrêt
d'urgence du coca sur la gueule
de la guimauve dans les cheveux
Celui qui erre, qui suit sans compromis (qui
jamais ne se serre)
la ligne propre de son jet d'ombre, sa propre
ignorance,
sa destinée sceptique, sa non-vie qui vit quand
même,
son partage indécis.
Celui qui erre est sorti, il marche dans la rue,
dans la nuit.
Celui qui erre est sorti de son propre phénomène
(ou) fantôme.
Celui qui erre n'est pas propre. Il est dans la
puanteur,
là où la puanteur n'est plus effet de la mort
mais la mort elle-même.
Il ne porte plus les effets de la mort, il est la mort
dévoilée, sans secret, sans grand intérêt.

*

dans la chaleur aucun homme n'était *bon*.
Simplement, écrasé par sa propre allure, sa
certitude bactériologique, il naviguait,
affaissement onirique de tout l'espoir sur lui-
même, il mimait les vestiges d'une présence. je
me bornais à lui renvoyer quelque regard, mais
c'était déjà de trop: il réaparaisait, son
phénomène s'étirait.

*

Depuis le début, nous parlions. Nous – tout ce
qui avait eu raison de ça, de l'existence, et de
l'empire du possible, s'était réconcilié, un jour

enfin, avec la différence – notre voix.
L'inversion de toutes les valeurs était à l'origine
d'un dialogue. On aurait dit qu'une machine
quittait le monde avec un léger sourire.

*

Je ne connais pas de roi aussi bon que mon roi
qui improvise des cités. Donnez-moi le droit
d'improviser une ville-lolita

Et Néron

Sera mon chaperon

sous une pluie battante

J'ai coiffé l'oursin avec les peignes oubliés par
les passantes

dans les hôtels, les bordels, les cités flottantes

aux rituels donnés, aux fréquences changeantes

Il reste une dame blanche dans un ruban de
flanelle

criant sur le bord d'un échangeur

Il reste une trace d'elle sur un bac à la gare sur
lequel

je vais m'asseoir sous une pluie battante

il reste une dent blanche

qui perfore les billets avant de monter

dans une machine d'os traversant les villes-
lolitas

sous une pluie battante

*

Eh Néron... Bouge ton fion !

*

le train est en retard

mais des billets compensatoires
nous serons distribués en gare

*

serpent de poisson
sans même d'attache
et porcelaine
rire analogique
serment d'amère toison
où vibrez Phoques
la fatigue d'une porte
entrouverte
à bailler
ne jouez plus avec
serpent noir dans la fosse de Kranagh ou
le désert d'Accra dans l'atroce baignoire
le corps d'Enion qui n'en a plus que pour huit
heures pas jour au dimanche elle crache sur
le petit angélus et envoie des fleurs des gerbes
à crochets à la fille d'Enytharmon sur le
feuilleton du soir qui termine par l'isolation
thermique
elle lave ses dents dans la fosse sceptique et
crache sur la portée de sa chienne qui
danse le chachacha sur le carré de pelouse
où l'on trouve une éolienne
penchant ou peut-être un grand cadran solaire
dont l'ombre monte sur la rue Enion tire
sur chacun de ses nerfs pour étendre son linge
Enion crapote au bout d'une herbe de paillasson
Enion en culotte et pieds sales près d'une offre
salée
envoie un coup de pied dans la corbeille
avant d'aller dans la rue où l'ombre la cache
Elle s'enfonce dans une ruelle qui se resserre

de plus en plus jusqu'à ne plus laisser passer
qu'un bras
qui fait signe au chauffeur ou qui dépose un peu
d'argent
sur son compte ou une simple main dans le vide
sentant le vent
ou allumant mon cigare
-mourir sur un plumard-

*

fatigué de ville en ville, de pièce en pièce
mis sur le dos, il ne dort pas
il mouille sa langue qui sèche
il se redresse, se touche les pieds, s'arrache les
petites peaux
autour des ongles, il met à vif tous ses ongles qui
saignent
et la gorge qui le pique, et les yeux qui le piquent
Enion est couchée près de lui, folle et vieillie
près d'un monticule
Et la Dame blanche creusée au pied du lit
Demi meurt écrémée
on lui fait un petit trou dans le crâne
pour servir de vase d'appoint
c'est un crâne posé sur la table
que tout le monde regarde sans fin
ne cherchez pas à y lire votre avenir
-mourir sur un navire-
ambulance tralala VSL
la beauté de son corps conservé dans du sel
me harcèle
elle était moche on aurait trouvé mieux
elle avait des poches sous les yeux
dira l'ambulancier ahahah en riant
dans sa bouche j'ai beau chercher
je ne vois pas la tige dans mon oreille

au fond j'ai beau regardé aucune tige
dans les camps de détention on tire sur cette
tige
chaque page bardée de sang
moment de traîne-savates
dans les camps de l'Intelligence
sécrétée par une glande au fond
sur laquelle on tire pour que ses membres
s'agite dans une danse hiératique
sur son destrier
il prend l'ombre de l'édifice
comme une cape
prendre la température de l'eau
se mettre sur le dos et dormir
un vague goût dans la bouche
un abcès dans la poche qui énumère les
fauteuils
inoccupés dans la salle de théâtre et les
noms des partenaires et les saluts au public
et la tige de souffrance étalée déroulée comme
une lance d'incendie de la poudre aux yeux
extincteur vidé dans les garages et les parkings

*

cette pièce de la maison va brûler
il n'y a pas d'incendie
Eh Néron... tu frissonnes ?...
tu sors d'ici... tu sors d'ici.
tu en es sûr ?
sors va, les pompiers ont déjà monté la grande
échelle
Ils ont des casques fluorescents et des papiers
bristol
où ils ont noté le nom des occupants recherchés
le bonzaï glacé sur sa congère
continue à chanter pour l'assistance

Enion à tendre le bras par la meurtrière
pour choper en silence
un bonzaï en feu
qu'elle greffe sous sa peau
qui craque
les pieds sales d'Enion sortent du récit
frères d'assaut
nus, Mil, endormi
se relève d'un seul coup
je suis sous le contrôle des scorpions mal baisés
dit Mil
mille casseroles pour passer le Lac
place à la marée Charles !
finies les amphores et les amphétamines
et l'archéologue pisse sur les derniers squelettes

*

la triple armée de celui qui n'a pas d'œil
je suis prêt à tuer pour retirer de mon œil ce...
pour celui qui n'a pas d'œil
l'Enfant des Chroniques
Un enfant du bord de mer
il ramasse un homme
il le nettoie
il lui dit qui il est quel est son nom
il le trouve bleu il le trouve froid
il lui dit qui il est quel est son nom
qu'il a perdu son dernier militaire
qu'il est seul
cette fois
il ramasse un nom
il lui donne
il est bleu il est froid
il lui montre le ventre de sa mère
il lui tend la peau de sa mère
il lui dit comment fait-on

pour écrire à l'endroit
il lui dit comment fait-on
pour écrire à l'envers
il lui dit comment fœtus
tu n'écris pas tu n'écris pas ton nom
montre qui tu es fœtus
montre qui tu es
Lui il lui montre qui il est quel est son nom
Et il le ramasse et le ramasse encore
et tant pis pour ses doigts bientôt gelés
qui collent aux corps
Bientôt je l'ai
Bientôt je l'ai
Et ils sont deux
Il ferme les yeux ne se regarde plus
il n'y a pas de miroir de mort
au palais des glaces

*

dans la vallée des onx

cerveau-*riviera* – l'air est chaud, la pluie est chaude bientôt, calme d'été, l'oubli, l'oubli même, le mélange des os, tout est là presque indémoulable, les derniers miroirs, métamorphose, fantôme, chien, le dernier militaire, le masque portuaire, l'exo-tic de la paupière, les portes de l'ici n'ouvrent pas sur l'ailleurs, l'exorcisme de l'exo-monde, l'endoscopie de l'endoctrinement du liquide, cerveau-glande à sécrétion interne qui déverse directement dans le sang.

la soirée s'est poursuivie dehors jusque tard dans la nuit, un peu de musique, et l'air chaud et collant, dans un champ qui redevient à intervalles réguliers silencieux, parole dans le noir un peu moite, et le sifflet collant, nature silencieuse et oubliée jusqu'à l'averse, ils remontent en voiture, la route est détrempée, les pentes de terre imbibée, on ne retrouve pas le chemin, lune élimée, les gueules de chaleur sous leur cagoule, torsos nus ruisselants, imbibés, odeur âcre, relents métalliques, ils se retrouvent dans un champ silencieux qu'ils connaissent, ils croient être revenus au point de départ, ils croient voir les autres aussi, des gens arrivent, mais ce sont des amis plus anciens encore, des amis oubliés et fatigués qui marchent dans le sol plein d'eau, qui marchent vers eux, le visage cisailé, alors que la pluie s'est arrêtée, et qu'un léger vent rabat l'air chaud sur les visages en sueur.

Expérience que je fais d'autrui

son phénomène

ce que je suis *forcément*

son Mot
son langage

Musique
Métaphysique de l'Autre
– la dimension mythique

sa mort – renoncement
prononcement

phénomènes brutaux
éparpillés
saccage
ce que je suis *forcément*

mon nom
le site du moi

la vie, la vie même
non-commencement

le dedans le dehors
la Vie d'impossible ailleurs
le Réfugié l'Étranger l'Exilé
Nu Silence Vérité
Parole & voix
sans-nom

nous vivons pour quoi
pour hocher la tête
dans des combats de dents

quand le jour rentre enfin dans ma chambre, je repousse le rideau le plus tard possible, j'éprouve une profonde mélancolie, j'aurais aimé qu'il ne revienne pas mais il revient lui aussi, j'aurais aimé qu'il s'endeuille une fois pour toutes de notre absence de notre profonde absence car il faut savoir qu'il vient tous les jours mais qu'il ne nous trouve jamais *nous n'apparaîssons plus – voilà la vérité.*

nos idées pressées jusqu'à fermenter
notre monde notre jus de fruit notre macération
notre mal-axe notre massue notre malséant /
nous serions des bactéries pour fermenter le
monde pour que le divin s'enivre plutôt que rien

Goutte.

il y a au fond de la bouche une glotte qui n'est souvent qu'un petit pavillon, un drapeau, une algue ondulant pour chatouiller le milieu où nous parlons
il faudrait maintenant qu'elle soit cette petite étincelle qui fasse exploser le milieu
seule une orgie telle de Voix poussée pour ce qui n'est pas l'homme mais qui le fait humain, le non-humain, peut repousser le Grand Macabre et sa voix d'inhumanité.

on ne se repose pas à séant sans compromettre
sa liberté et un jour on a le cul sur une tête de
mort,

c'est ce qui n'est pas homme autour de lui qui
rend l'homme humain

mais pour nous qui commettons l'animal, qui
compromettons l'animal en l'appuyant *tête*
bêche tête de travers contre notre sein, en lui
promettant la pensée-gâchette, la pesée et la
maîtrise des jours nous avançons chaque jour
dans notre œil un peu plus loin, le clou que nous
avons volé au cercueil dans lequel, *boîte noire*,
nous avons mis nos rêves, nos déguisements,

nous qui avons commis l'animal,

nous ne voyons pas ce qui n'est pas homme
autour de nous –

et si en dormant nous jetons un peu sur le
bûcher de notre salive inconsciente ceci n'est
rien à côté de la fatigue du corps qui s'étend qui
s'étend.

la pensée, je veux dire ça-tout-seul-sous-le-
crâne de l'homme
traçait autrefois des rivières

et les hommes se noyaient certes dans leur
pensée – une mort pour une autre –
s'étouffaient s'asphyxiaient mais glacés et
remplis pour ne pas être brûlés et s'évaporer

the thin man
in the thin air

nous sommes devenus des boules muqueuses
géantes d'hommes ruminées par une bouche
féroce

nous nous sommes séparés de ce qui n'est pas
homme autour de nous et donc –

nous fleurissons la pierre géante

la fin de la liberté

est ce qui nous porte à croire que nous mourrons
si nous faisons un pas hors de l'eau *fleurs
coupées que nous sommes, fleurs coupées de
quoi*

nous n'avons plus de contact avec ce qu'il y a
autour de nous – intérieur comme extérieur –
avec nos nerfs – notre peau, nous n'en avons
plus besoin – enseignez ça à vos enfants

LA FAIBLESSE DE DIEU

Déluge, premier et vaste GENOCIDE –
Dieu voulant anéantir sa propre
création et renonçant.
– et il délégua alors Sa tâche à
l'homme –
« S'il ne l'a pas fait et a épargné Noé,
ce n'est pas seulement par
compassion – ou alors son orgueil
serait tel qu'il ne pourrait être Dieu –
mais par faiblesse. Je suis, comme la
plupart des êtres humains, un
destructeur saisi par la compassion
et la faiblesse... » (Claude Delarue, *La
Faiblesse de Dieu*)

Il quitte son lieu de travail. Il quitte son lieu de
résidence.

Dionysos en civil traverse le champ électrique.

Il roule. Il n'est plus qu'à un mètre du rivage.

Dionysos en civil est un dieu moins viril.

Il est pris d'un malaise.

Il porte sa part dieu et sa part homme.

Il porte sa part d'omnicide et sa part de suicide.

génération et combustion spontanées
insecticide

Tout en parlant il appelle, mais la langue de
l'appel n'a rien d'humaine.

c'est comme un bois en creux à l'orée duquel
passe l'autoroute.

le bruit continu, la longue plainte, le ronflement,
voilà où ça parle.

Le rêve est une interpellation.

Il y a du moi, généré, il y a une batterie du moi-
générateur-génératrice.

Dionysos en civil traverse le champ électrique.

Il est violenté, abîmé par l'appel [hydrocution – bain de foule]

Le champ de la conscience est électrique [force de traverse – force dionysiaque]

Il marche à *reculons*: re-foule pour se donner lieu.

Nous sommes des engins interpellés, des modules d'ex-citation

Les individualités sont des anges-Un qui pluralisent et enfantent

Ils parlent et font des signes

la nature *souffre*: orage électrique, sous les pas de dionysos sincère envers-elle

Nous sommes face, jamais profil. Nous ne sommes jamais vis-à-vis que d'une forme qui nous englobe, qui *dirige* le monde.

une puissance obscure qui est la résultante dans le temps de la présence de plusieurs formes discontinues.

J'ouvre les yeux. J'ouvre la bouche.

Mais je n'en viens pas à bout, *je* ne viens pas au bout. Nous ne nous mélangeons pas encore.

Non. De l'autre côté, se *profile* mon visage.

Dionysos en civil traverse le champ électrique.

De l'autre côté tuméfié son visage s'incline

des années des années durant porté par tous les courants

et encore quand il parlait aux autres il bouffait des orties

il n'est plus qu'à deux mètres du village

Dionysos en civil est un dieu moins viril

il n'est plus qu'à un mètre du rivage, il est presque mort, il est presque à venir.

Dionysos en civil n'a plus sa place avachi sanglé sur terre il récupère

Dionysos traverse il se réfugie de l'autre côté

Dionysos en civil traverse le champ électrique
de l'autre côté tuméfiés les visages s'alignent
Dans la folie s'entend une improvisation du
silence

Sur cette ligne – limite extrême – la tête
cabosse. C'est dur. On va essayer. La nuit c'est
notre terrain, c'est notre projet. La nuit souple.
La nuit souffle – La nuit on se repose, on se
reconsidère comme véritablement ailleurs, et
jamais prêt. Mais jamais de repos. La nuit vient,
nous sauve des autres, eux qui se reposent de
rien, et nous que rien ne repose. Peut-être un
sommeil, peut-être un Silence, mais rien qui ne
soit pas déjà parodie, imitation ou amen. On se
sauve des autres, extrait, extase, mais on ne
s'enlève pas (puissé-je m'élever). Les autres sont
nos mutations, et que deviennent nos silences,
que deviennent nos projets ?... Il faut essayer. Il
ne faut pas sombrer.

Il ne faut pas se voiler la face. nous n'avons
rien engendré. Nous nous branlons encore dans
le voile de Maya.

Nous n'avons pas beaucoup engendré, nous
engendrons encore, nous avons le sommeil de
ceux qui engendrent, mais quand nous aurons
vraiment engendré, quand nous serons vraiment
beaucoup nous ne dormirons plus. Pour l'instant
nous dormons. Nous ne nous mélangeons pas
encore.

Et pourtant aujourd'hui on croit vivre dans
le chaos le plus total, le fourmillement le plus
global, on croit s'être entremêlé et divisé jusqu'à
l'indéfinissable, tout nous paraît immaîtrisable
de notre évolution. Mais cela ne fait aucune

génération. RIEN. Et on croit que les espèces se mêlent s'entremêlent que tout se confond – Du vent d'Apparences – une maîtrise social-économique. Mais RIEN.

nombreux sont ceux qui disent être stupéfait de voir à quel point cette espèce nuisible et inutile qu'est l'humanité croit à sa réalité. Aujourd'hui c'est moins que ça, elle croit à son Nombre. C'est tout.

*

Je marche parce que je n'ai pas d'argent (« j'aurai un cerveau à roulettes quand j'aurai de l'argent » répétez après moi, « un caddie cervical », pour l'instant c'est savate ou caisse à savon, pour l'instant je me déplace à l'œil) alors les gens je les vois, ils ne vont pas bien.

Wilhelm Reich nous avait prévenus. Il y aurait un stade où nous allions tous devenir d'un coup Dément. Démon : les satanistes et la doctrine des Enfants du Mal disent bien que l'incarnation de Satan sur terre si elle copie le mouvement dialectique de celle de Jésus ne se fait pas du tout dans les mêmes termes. Satan s'incarnerait en même temps dans l'Inconscient des gens, c'est là qu'il descend – son même n'est pas le corps, son même est le temps.

Nous nous apprêtons d'un moment à l'autre à nous transformer tous en une espèce de zombies, de mort-vivants.

De mort-vivant : il y a le mort qui revient dans la vie

nous nous serons le vivant qui explose dans sa mort (morve).

Et avoir peur de quoi ?

C'est nous que nous fixons. Nous vivons de la Pierre. Nous vivons du Vérin, *dance on vaseline* pipe-line de vaseline construit par des objecteurs de conscience qu'on utilise pour la construction des ouvrages d'Art, notre Muscle notre Fiction danse, va et vient sisyphé et n'atteint pas l'Autre. Nous concevons pourtant la notion de la PEUR – force qui résulte de la présence Autre, sensation en moi de la présence de l'Autre autour, la peur c'est le sentiment Autre en moi, le sentiment Inconnu, c'est le toucher de l'Autre, c'est la fleur de peur que l'Autre m'arrache, sans aucune peau cette peur me livre à l'Autre, m'apprend négativement l'Autre sur-moi, une mort de peau, sauver sa peau, Nous fixons la Méduse qui nous laisse de Pierre, Nous fixons les Têtes de l'hydre, les vérins hydrauliques vont et viennent vers moi pour me pousser au bout de moi, rétro-fusée –

Mais nous devenons Autres, Nous les Autres Dieux, Il n'y a plus rien que nous. Tout le monde a délégué Sa tâche. Pas de guerre Non pas de guerre. Nous devenons tous ou rien. Et quand nous devenons tous ensemble nous ne devenons rien. « Au réveil, l'homme, le jamais-commencé, est tourné à rupture d'anévrisme. » Au fond nous ne devenons rien. Cette théorie est fausse *de fait*. S'il y a SAUT, si nous devenons Autre, si nous éclatons dans notre mort, nous ne nous apercevons de rien. Ce ne doit pas être une simple guerre de quelques zombies contre quelques autres, ce ne doit pas être une simple

marche vers quelques innocents, LES INNOCENTS NE REVIENNENT PAS, non, encore une fois : ce sera tout ça mais dans les murs, tout ça mais dans les coins « Vampires want blood, Monsters want souls, Spiders want corners and you want it all ! » En surface, les hommes n'avaient pas été transformés. Mais, comme dépossédés et démunis à un point Ultime, les gens vivaient dans les coins, sur leur Toile, comme des araignées, toute leur existence sollicitée par une seule pensée, tout le temps, immobile, à évoquer dans leur cerveau l'île de Coney, à penser à l'île, à penser à l'île. Ils n'étaient plus que cette pensée. Les Villes étaient parsemées de corps arrêtés sur une idée, de ces insectes, installés dans leurs nids de fils entremêlés et de bave. Ils en avaient oublié tout genre d'action, et tout geste. Tout était silence.

Avoir peur de l'araignée ?

Il n'y a plus rien que Nous. Nous n'avons pas à avoir peur.

*

ceci ne fut que constats acariâtres et dents de requin.

(à la surface des peurs des arcs de genèse
serpentent des vaisseaux des identités
attenantes éclats de parenthèses disséminés
dans la vapeur)

((Souffle souffre, la voix des fusées, des quasi-bouches
d'apesanteur diffusées, la voix, la voilà, v'la l'homme, muet, le
transfuge transfiguré, le transfusé, néant moins vide=, presque
égal, *philosophie à la criée* ! Il l'a sur le bout de la langue, son
âme ? Non. Il connaît sa passion sur le bout des doigts, Il m'a dit
du bout des lèvres Je suis à bout de forces, Je suis à bout de bras,
Je transporte mon autre, comme un orage mal éclairé, libre, oui à
tout va, c'est la Chose autre et non l'Autre, autre autre autre,
jamais il ne sera effacé, Dieu face A face B, Il est fascinant, Il est
fascinant de ne voir que l'autre sans plus d'autrui, Et de voir
parler sans présupposer derrière d'esprit, d'avoir les phénomènes
contre vous, Mais dans chaque cas, il s'agit, pour l'interprétation
mythique du monde, de différencier le pouvoir qui exerce la
suprématie en une foule de pouvoirs isolés et nettement
circonscrits qu'on pourra faire jouer les uns contre les autres, ou
de différencier en de multiples modes ou qualités le pouvoir
unique qui, dès lors, ne serait plus, au neutre, la Chose autre,
mais prendrait la forme personnelle du masculin singulier, celle
de l'« Autre ». Ce transfert de « la suprématie de l'Autre »
anonyme à la suprématie d'un autre Moi, d'un alter ego,
constitue selon Blumenberg, la véritable réalisation mythique,
que la branche technique de la connaissance ne fait que
prolonger, Le sacré, le Mana, Orenda, Manitou ou Wahanda, Le
sacré peut bien exister, comme « nuance générale d'hostilité
indéterminée attachée dès l'Origine du monde » il nous faut
alors le domestiquer, le faire éclater en réserves, enclaves,
temples, lois et cultes spéciaux, et le multiplier afin de pouvoir
respirer à l'intérieur de l'arrangement épineux d'avec les
puissances qui nous échappent, status naturalis, Ils ne pouvaient
pas se figurer le décidément humain suffisamment éloigné
d'eux, le monde des dieux n'était qu'un moyen de tenir le décisif
à distance de leur corps terrestre, de gagner de l'air pour le
souffle humain, l'Homo pictor de l'angoisse, brandissant deux
doigts d'apache sur une tête en moins, la quinzaine du noir,
Lascout la baraque du langage, ô la baraque ô la baraque, ô
midnight oil, Non mais c'est vrai on n'est pas qu'en musique, On
est en huile de nous, On est en huile de coude, On est en beurre
de baratte, ô la baraque la baraque, la pensée sous les choses, la
pensée sous les genres, le glissement de tes reins, verser visser
vécer le corps au-delà des sollicitations du plan d surface, du
plan hors-sec, ce que je dis est la vérité qui glisse dans le trou

d'insecte, la terre insectée, le vrai où se forent les galeries, les cylindres cervicaux, dès maintenant dire que la cervelle est la femelle du cerveau, l'autre est donné, l'autre est randonné, il est mal axé, il glisse en décombre d'ombres, sous les profils déjà bas de ses prochains, glissé dans mon lit il était déjà triste, il bourdonnait sa chanson, Vous rappelez-vous les paroles ? le désir des autrui, le gosse Logos, touché, interdit, *philosophie à la criée !* dis-le, toi ! conscient d'un continu en face d'un continent, l'humain est un flocon, un cristaux d'soi, paralysé, une paralysie faciale de l'en-soi, en face de qui suis-je ! Face-à-qui suis-je ! Voilà, quel est ton nom ? D'où penses-tu ? Quel est l'espace de ton spasme ? Je ne te vois pas en continu, Tu apparais, Entre sur scène, Dieu l'Exit s'épuise à te voir diffuser tes rayons d'être – Me veux-tu, veux-tu de moi ? une question : le monde est-il simple ou figuré ? la pensée qui te vient dans la tête est une pensée déjà filtrée par l'autre qui n'est que l'autre toi-même, Imagine quelqu'un dans les poumons duquel un poing s'enfoncerait à chaque fois qu'ON prononce une parole, Fist-fucking, Fist speaking, c'était l'enfer, le phénomène, *philosophe, là, à crier : il faut prendre des gants avec la réalité !* êtes-vous des personnages à bulles, qu'on fait parler du dehors ? êtes-vous des personnages à bulles, qu'on fait parler du dehors ? Êtes-vous illico ? D'aucuns n'ont-ils battu le fer pendant qu'il était encore chaud ? les cerveaux chauds, combien sont-ils ? ils sont venus en hémicycle, ils sont en Nombre, Ils rentrent un par un en passant devant Sherpa, « content ? leur dit-il, de retour au nid d'bites, au lit d'chi », vous invitez à..., Je dis juste que l'Ouverture pourrait nous sortir du trou, des cerveaux chauds, d'où sortez-vous que nous ne sommes qu'en peau d'cerveau que nous ne sommes qu'en peau d'cirque ? pourrait nous sortir, feu Nous, Entendez-vous les voix du dedans, les voix d'intérieur et non pas *intérieures* ? Ego scriptor, Femme d'Eve i métal, post-glamour-rock, Dieu d'auto-télé, La communication n'a pas faim, ô ça douille l'andouille, là-bas, t'es rénèze, Ta moelle, une bouche où crucifier ta moelle, ta gueule ! une bouche où sacrifier du veau, chaque mot de vous se transforme en mou de veau, connaissez-vous cette maladie ? la maladie de ne pas pouvoir souffrir, *How do you do ?* Vous voyez je n'suis qu'un champignon, *How do you do ?* Vous voyez j'ai l'homme qui pousse en sous-moi, *How do you do ?* Vous voyez j'ai la topique en tête et en fromage d'Elle, *How do you do ?* Plus rien, vous voyez, plus rien, je suis trop moi je suis trauma, *How do you do ?* Je suis dans le coma depuis trois jours. Autour de moi, les gens de demandent pourquoi. Pas éthylique, rien de traumatique. «Are you human or a dud are you human or d'you make it up» Ma tête est un columbarium. Embaumé de moquette. Aux motifs répétitifs. Aux agencements

brefs –un papier kitsch, *How ?* Je suis trop moi mais pas trauma,
l'automatisme crée de l'âme et de l'amas))

((((Nocturne, Visage ancillaire, entraîné, une bouche en travers
entravée, par l'eau d'pluie, parle autrui comme un pas-toi
découvert évanoui dans la baraque aux volets entrouverts sur la
nuit, le dormeur doit se réveiller, le dormeur s'agite si bas, ci-gît
le sybarite, le dormeur doit se lever, L'épice augmente le champs
de sa conscience, L'épine n'est pas un corps étranger mais un
corps Impératif, l'empreinte est bien digitale, pourquoi pas
l'esprit ? le corps décommande ses chemins, Désiste, Exit, fini,
ton bol d'autrui, raz le bol d'autrui, raz de marée sur la terre
inconnue Terra Incognita, et si je devais n'y emporter qu'un rêve
ce serait le rêve du pavillon rouge, un fardeau fardé, un fanion
fané, la femme de l'Épicier est épuisée, son cadavre est repêché
en nuisette, dans l'épuisette, Il ouvre la bouche en noisette
« compte-moi au nombre des amandes... » Vous m'égorgez. Vous
me faites souffler, vous me faites chanter, vous l'énervez, vous
l'avez mise en nerfs, vous l'avez mise en terre, Laissez Thésée, et
faites-les taire, occupez-vous d'Elle, circ – on – volution, est-ce
que c'est la guerre ? Est-ce que nous jouons la dernière boule
d'un corps-billard ? circ – on – volution, sont-ils moins
nombreux à présent ? Le sage s'agite sur le traje tragique la
trame du drame humain est un tissus humain, le mythe ne
recule devant rien il est assoiffé / de sang))))

((((il ne saisissait plus les choses dans leurs
éternités consentantes))))

(((quatrième expédition)))

*il y aura une tripée d'épisodes
que je n'arriverai pas à suivre*

*une adolescente rentre à pieds de la ville
la route défile sous ses pieds
sans s'arrêter une seule fois
jusqu'au trois quart du chemin,
là où il font des travaux
pour construire un technopole,*

*attendant qu'une voiture passe et s'éloigne
elle rentre dans des toilettes de chantier
posées à côté du trottoir*

*reste silencieuse dans la cabine en plastique
assise sur la cuvette avec seulement de
temps à autre le bruit d'une voiture,*

*essayant de calmer ses pensées
mais trop agitée pour lui demander des
images
claires ou quelque éclaircissement que ce
soit*

*néanmoins sentant le calme grimper dans
ses membres dans ses nerfs pendant que la
pensée continue elle comme elle peut*

*trouvant un gout de désert absolu dans une
partie de sa bouche, s'interroge sur le trône
en plastique
en termes de plus en plus clairs
à mesure que la pensée abdique
sans honte d'être presque excitée dans cet
endroit désert, sans avoir peur d'être en
retard pour le dîner*

*de la soupe pour les enfants mais à la
tombée de la nuit ouvrant grand ses yeux*

*voilà que tombe la nuit et que les pompiers
dans le silence pompent dans une gaufre
épuisée*

*nous ne contrôlons pas les femmes qui
touchent leur pénis à côté des routes
construites hier si le cinéma montrait cela*

*sous la vessie sous l'aisselle quand ils sont
face à leur mort comme face à un robot*

*si la tête du lyrisme d'état est entre leurs
jambes on ne les suivra pas au parc on les
laissera calter décanaliser*

*eux dépeuplés de leurs particules de leurs
carrosseries ils bavardent contre les tables à
midi le silence est une voilure*

*voilà une description de plus qui ne finit pas
de sucer dans les dents des candidats une
nouvelle détaxe pour faire sourire le
bonhomme*

*c'est une gageure de réveiller celui qui pense
à la moitié en sommeil la dextérité de sa
femme qui a prolongé le vice*

*avec les médocs et les longues jambes
suivant des fonctions qui ne sont pas dans
le détroit*

*hier s'est retourné de peur de sortir de la
boutique crevé par le sud les pierres jetées
sur la pervenche qui comptabilisait*

*sans douche qui tient son bout d'os dans la
fente le village tombe en récit à la sonnette
ne pas façonner nos latrines*

*les décousus du placenta racés comme une
loi pour les vacances quantité de fruits de
lianes à déposer et l'urne*

*voilà ce que la loi donne trois kilos de plus à
l'impulsion et des ordres nouveaux dans le
reste des démostrates*

*non parade par dizaine la tête du lyrisme
d'état entre les jambes opère dans le
désordre les fourmis dans le corps du nerf*

*du nerf aimer foncer quatre pattes se posent
des questions des vestiaires et nourrissent
encore l'horloge des impôts sur le secteur*

*qui tourne ce film qui opère le vinaigre est
seulement la parole qui tombe des goulots
de l'origine à demi mesuré par les cadres*

*les père et les mères fournissant les cœurs à
des cuillères des roues l'éponge de retour
dans sa paroisse cuit le sac*

*déshabillée palpée comme une touche des
costumes des huîtres des ficelles hantées
par le sperme et la délicatesse ne passeront
pas le cap*

*ne grossiront pas ne grossiront plus fini
vous n'ouvrirez plus les dés sont dansés à la
tombée les pompiers calculent encore*

*comme une petite cravate dans la
portion de service le lit est défait des malles
sont encerclées dans la forme une sensation
rigide*

*la première fiche civile pour
développer le thème un usurier prend son à
valoir sur la séance les parties sont
reconnues mères*

*de la table à quatre pattes comme des
œuvres serrées sur le rond de cuisse
s'échapper à mesure que ça gratte sous la
jarretière*

*gauss se tait fesse à se faire châtrer à
l'heure dite des oreilles massives dans
l'asphalte maudissent le détergent*

*cadenas pour satisfaire verrous pour
défoutré la petite s'appuie sur tes bras ça ne
dit pas ici pas pour l'instant ça ne dit pas le
collant*

*la décalcomanie la tenue dans une
heure d'ordre c'est le petit régiment qui
décolle son prépuce à l'ornière des tympanes*

*bonne chance madone si vous recevez
chez vous l'ordre de traverser l'autoroute en
jupe*

*fourmille ta fiche de paie en unique
c'est deux cent balles de peau dans la
bagnole*

*la route des détaxes de l'arlequin
détroussé des cornets de crache pas de
temps fini la gratte et la sturmac des
intestins fesses*

*c'est fini les programmes c'est fini la
sœur exacte qui colimaçonne et tronche les
ordres de biais maintenant pour ta face tu
t'offres une séance*

*et ton parlement craque du pollen
cent balle c'est l'heure du méat tu tombes là-
haut et tu défrayes oui pourgoui oui la une
tombe*

*de kaki en proximité assez vieux
dieux bleus de corps à corps oui et
conscience pour tromper le socialo qui
pompent la soupe d'homard*

*dans les sourdines des assureurs
mouiller ta pine ou ton manche à miel dans
la gabardine des frocs mon sel mon issel
pour t'asseoir*

*sur un pic qui fait houille c'est la
meilleur des assurances politiques tu tailles
des cerceaux dans la glanture*

*la noyade des frangines qui pellent le
placenta mord dans sa voix tu verras la
saoule qui boit sa voix range ses morts avec
familiarité*

*aux séances des costumes vestes à
poils qui s'instruisent pour dire en bref en je
sais la remington fait de son mieux suce la
casserole*

*dans leur bureau les niches de la
plaisanterie bonjour c'est le fourmilier qui
s'étanche dans la grisaille toutes villes
confondues*

*le service dans les granges de
l'orthodoxe mais c'est sur la pancarte le prix
de faire mal à la tension des substantifs*

*la phrase écrite là la loi de 80 dans les
sacs à foutres pour payer les gosiers des
sèches des avances pour tenir la courroie*

*quand tu as fini de manger le tracteur
chausse un autre cul et ampoule dans la
différence tes dossiers petit languifère*

*qui plante sa bucale dans les trous à
paye vient donc embrasser ma fille cadette
dans les courir le risque d'avoir un centre
d'activités*

*dans les productions de hache moi qui
tombe pile à l'heure des ordres augure pour
la passe loque à tire d'aile le sphinx d'europe*

*sent la trouille mouiller vos lèvres
dans le fanion des galles voilà même qu'un
roi est entré pour négocier son fils*

*avec le traîne savate avocat des poires
le langage se tisse dans le blouson des
queues les perfectos de service mouillent*

*comme des affiches à lampes huile de
zoo nouveau pour contrôler la masse qui n'a
pas de sexe nous allons dérouler des
lentilles de contact*

*sur la scène du je te il a son casque à
pointe et l'adolescente mettra des
shampoings à la disponibilité des crânes
secs c'est la suite logique*

*que de faire louange du cul de
l'ampoule si l'orchidée sort de tous les
cerveaux de son peuple le crâne voilé fissa
s'exécute*

*il faut couper la parole à la course et
trancher dans des vêtements pour qu'on*

*poursuive la cité débarrassées de ses
chevaux de manège*

*entre dans l'ère de la suffisance
rénale à poche de résistance dans la
courbure des mâche-pain je débute dans les
régiments*

*un deux et trois qui comme qui suis-je
qui trempe des voitures dans leur café
ouvrir le matin les volets les enchères se
font dans la salle*

*une cinq et douze et baigner des
beignets dans le fond de la poelle à cou
d'ange iranien la première consultante qu'on
me présente*

*c'est cet ange du vocabulaire à trois
graisses suffit dans le désordre les yeux à
nerfs fin d'ultime section de combat
transformée en heure de douze à treize
empire pour les masses dans les sacs du
dimanche offert avec la buche de fête qui
s'endort vite comme un chien dans les bras
de déborah la petite à trois dents qui
dansent comme un avant-toit sous la rumba
des débats de dernière génération béat et
opus c'est la tête de l'ado dans la mémoire
effacée par les bras poilus de l'inspecteur il
n'a qu'à dire je suis il et tu gratte là c'est
pareil je me fais comme un brot de soif dans
le cerveau et mon bras pique les machines
sont les premières femmes d'europe à porter
des sexes comme des vérités dans les yeux
ce sont en boucle les mêmes dizaines de
noms révolus dans les appartements
ouverts en bâche d'idée qui trace la petite
immersion de confort et nous suons qui
nous la poussière une fois une femme cette
exotique là m'a offert de sortir de mon os à
mot trempé et détacher la barre dans cette
tête centrale alors que mes hanches était
recouvertes de langues de crâne ils ont
découpé là-haut un archipel pour des idées
de basse fosse qui ressemblent à un tapis
d'accueil et les grandes constructions sont
comme un hôtel dont la structure est*

zoologiquement biologiquement institut pour des capitales du nerf maintenant il faut embrasser la petite tête du vocabulaire prépuscule pour nos empires passionnés ouvrir des semelles de discours qui taillent dans la charcutecture ne pas repasser la même viande sans en référer au caporal qui tient le balai le bouquet et la soupe l'épouse en randonnée prépare le bec des oursins mais la cohue à la banque ciel ouvert signifie-t-elle nous allons rendre d'actualité le phénomène dans le cerveau alors que la brindille carabine là dedans crâne à tempe de gîtes pour dire dire et dire et refaire le bref du cycle nous époumonons la bête du chronologique dans la partie de chasse la plus grasse des HLM de la place sous la tête du précepteur qui dit la vache et le veau c'est la musique et l'ordre commence avec cette séance celui qui taille son cévé c'est bien dans le col des ongles foutus caillés saloperie qui sort sa langue dans les sommets pas de pompe pour le crâne des cuissardes les militaires cueillent des formules pour encrasser les roues du jeune pied qui se lèche ça se tue dans la pièce dans la salle de bain ça se tif et crïque dans l'orus de la montagne salut dans le soir les pôles de confusion de docilité les premiers gangs de la chaleur à col roulé qui se terrent dans les capitales dans les nez d'aérosol même si c'est pour le discours tu trempes dedans complice pour que ça baigne et respirer la pierre aussi matériellement que l'on s'enfourne le mot dans le ventre et le sortir par l'intestin comme la méduse le serpent l'embrasser comme son fils qui trompe son ordre et dévisse le vagin des seize estrades mouillées de chibres en en face dans les confusions asservir les premières hors la langue qui plonge ce sera la force de celui qui parlera dans l'éminence d'un ordre inverse et tombera sur l'échelle des cornures des noms entrelacés comme des pourceaux s'exécutant à l'intérieur d'un champ large comme un poumon de ville si ça saigne alors tu réfères à l'osmose entre les générations tu ne parles pas de

l'accoutumance au social asservi aux demeures de la grande pissementerie des langages à dos de chameau qui trace qui quille sur la piste avec les chasseurs de corps bien faisandés par la parole moustiquaire se déhanche pour lui brancher dans la satisphère sa garde et son long membre à l'intérieur des défilés se ressourcer sur une toupie de régime fixe qui stipule ses systèmes à la chair des chars le coq en plus déverrouillé de l'intérieur comme une valise qui transporte le cul de l'empire je sais la tournure que prennent les corruptions à l'intérieur du régime de contre-révolution où se sont tournées toutes les faces vers la même face celle qui s'enchant dans le couvert en bière de la grand messe et c'est le tournant d'une expression séparée des horloges qui mouille en transfert d'acier de matières supérieures pour décharger sa lame toupie branchée sur les sénateurs qui décomptent le mélange des semences à l'intérieur des chambres ivres des HLM pour sortir il y en aura un qui aura la force de racler son poumon avec une tuile et poser sur le carrelage le sucre de ses bouquets de nerfs le cholestérol le crâne du sentiment si la tête se détourne la décentralisation des activités alors c'est du calibre pour un souffleur de manipulation labiale la connivence entre les états du fils et les états du père toute la gouvernementalisation comme une fadèse de sous-tirage à partir des branlettes paternelles c'est suffit dans une cage à poule retourner dans ses draps pour les quelques légumes les barres de chocos qui traînent dans la poussette des wagons des contournements conduites ou caporal chef maréchal des loquedus c'est la tambouille dans le siècle des culs serrés terreux d'anguille perchée entre les strings des soupirantes le vocabulaire trouvé plié entre deux fiches de paie s'argumente en numéros d'azur maintenant que le poulet parle la langue du cosmos mouillez vos langues comme des grosses cannes alors vous aurez à faire la maturité des chefs imitation la

*sucette percée comme une flute chantait
médicalement une chanson pour les fistons
qui s'occupent du cuir chevelu de l'europe
heureusement ils se trouvent des filles
handballeuses à poil sur le bureau d'edgar
faure et l'art d'écraser la route sous la moto
pour retrouver une copine nympho pour
socialiste à berlin s'il prend sa douche avec
toi après l'amour ouvre tes sphincters entre
2000 et 80 et laisse entrer le sphinx mouille
ta grosse patte qui tient le cul du patron et
fait lui voir la détaxe de ta soupe à carbure
du plafond du crâne pour faire des fleurs à
sa femme qui pette et dis-lui que c'est la
mouche qui a des yeux de princesse dans la
dent tu empalles ton raisin citrons de
banlieue pour tailler des urnes et fiche lui
les reins en dessous des hanches pour le
logis oui finir enchroniqué à la mesure de ce
qui dit la façon mourir dès qu'on tient l'appel
hirsute dans la canne à boulanger le nord le
sud c'était la farine d'occasion et les
européens trouvaient la verdure plus riche
pour leur bouses sans tourner autour de
l'avalanche de liqueur ils ont trouvé les
lippes de leurs officiers sexuels comme de
vieilles branches à qui l'on s'offre corps et
âmes et le reste à la poubelle pour les chiens
de la voisine septembre c'est une poésie
qu'on met à sécher après avoir pistonner le
cadre supérieur pourquoi oui non c'est la
phalange démultipliée à l'infini si tu te mets
à caresser la lèvre du camarade qui te rentre
à l'intérieur du crâne pour y chasser son
vocabulaire à cornes de képi ils sont morts
mais c'est bien là que tu intervies tu peux
voir des rebords de paysages sans
apercevoir leur minable carré de gueule et
c'est dorénavant les chars qui avancent qui
sont les chairs qui tiennent ta conscience
bouquet façon douille tombé sur ma dame
qui fait sa révérence nous marier demain à
l'hotel des crânes troués sous le soleil qui
marijuana la tonsure de l'isabelle foutre le
camp dans l'yonne et raquer des pots de
livres à couronnes de siècle même si tu
parles la langue des femme tu n'es pas un
loup pour l'homme la grande panoplie de*

*l'arpenteur c'est pour tes serpents en cabale
les prisons des collines rasant nos hommes
avec les poils très tôt obtenus à coups
d'avant-propos la graisse tombée sur leurs
torses en fleurs bref piquées pour la
condition une des communications en
langue des murs sont des ornières de
spectacles uniques pour réunir il faut mettre
l'ordre sous les couennes et tirer les obus du
ventre des danses lentes pour contenir des
foules qui crachent sur le code mais ainsi la
truffe qui sent comment le lait à la fin
communiqué avec les troupes le spectacle
sans moins ni plus sans traces de langage
prépoussins quand la marche avance dans
le boulevard et que les cris des races
menées à la fourche s'exécutent en longues
brassées d'art alors le tableau peut être
déroulé le schéma comme convenu le grand
dessin des architectes allonge sur terre un
plan qui frappe les or dans les pieds qui
dansent l'idée du verbe dans le livre c'est
fini maintenant il faut se déclencher comme
une urgence dans les plis arrondis de la
fourberie des tuiles de tuyaux qui
s'agrippent et mélangent toute la contingence
les lieux sont nommés à l'entour comme des
cibles alimentées par le sein des chars qui
avancent sur la route des mines à quand tu
sortiras pour voir que la langue t'a prise au
parloir moment de faire sa naissance
comme on fait son shopping à huit heures
quand on sort des républiques à cinq heures
pour faire valoir notre concept de la journée
qui n'admet qu'un langage de cornes
éduquées évidées à la silhouette des pêches
car encore un char s'évacuait sa langue pour
l'instant les heures s'enfilent imparable
gilet qui gratte mais ma femme est une
aubaine pour la terre qui plie sa chemise et
faire des gosses qui rentreront après l'heure
c'est encore des mines à suçon d'europe les
arbres plient à cinq heures bagages fait pour
entrer dans l'exil un pays un point
ponctuation d'exil n'est pas la bête qui triche
à la roulette sur la nuque appuyée du soldat
au suçon des europes mais le silence dans
la forêt le même portrait accroché dans la*

nuque un baiser de ma nana qui ose le déhanchement des cinq cordes sur le parvis du palais les tribuns en soie examine l'heure victime du mot qu'il ne faut pas mettre à travers la bouche des mioches qui se touchent alors que tout va bien tout en bras en main en bal de pompiste plus d'essence mais la pénurie des canons gratte là sous la jambe os canne des oui des non poursuites police mal embouchée ta mort qui t'appelle sans dire son petit non jésuite ouvre la bouche c'est la douche qui cassure on t'a paumé les mots on t'a mis des camisoles comme des fleurs à travers la cervelle pour tonser ta couleur dehors il n'y a qu'une tête sans couenne qui présente ce qu'elle appelle informer d'un vocabulaire intramuros ce qui se passe dans la fleur de camisole de la populace ça c'est une affaire qui n'a pas de titre pour cause c'est le soir qu'on met le verbiage sur la table pour manger dedans et alors on reconnaît les pouilleux qui vont encore baiser la chatte noire il ne faudrait pas poser de questions car le car de vos enfants se retournerait et vous n'auriez plus les gamelles à éclore le beurre dans vos narines qui récite le mot d'ordre oublier et joujou et joujou et l'huile et la margarine pour des soirs qui pendent les têtes sont fichées une assiette pour la gamine qui ne sait pas encore que demain c'est sa poitrine qui vaudra cela et l'avance des chars est considérable puisqu'il nous accouche à chaque kilomètre une seconde fois une troisième une quatrième fois toute vitesse dans la voix comme la chambre d'étudiant ramassé sur l'épaule du lyrisme d'état mettre sa tête entre ses jambes et caresser de la lèvre la boule de parole qui cause à la radio dans le ciel de juin c'est un univers comme infatigable une crampe dans le grain de l'image tend soudain la représentation pornogrecque ce serait magnifique une heure ou deux entre tes jambes à réciter le même alphabet que celui cassé contre la mer noire mais c'est une posture qui ne tient pas et sera révoquer par les start de la région j'y suis pour la vente de mes cils mes

poils à la chevauchée chauve des casques bleus quand tu parleras la force se tendra entre dent gauche et dent droite et la langue sera creusée d'un geste entier ce n'est plus l'heure de cinq républiques entièrement gelées à la gestation la période de tous les gestes c'est l'écriture l'inversion de tous les gestes et tous les trous sont retournés tu découpes toi-même la déportation de ton village la contre-révolution de l'europe a accouché dans les chars et la volonté de puissance ici dans la technique nous abat-jurons nos scandales avec des balles de laine dans le cul des moi c'est l'arbalète pour avion de chasse en concours maintenant finir le jour alimenter ses gosses comme des peluches plus réelles que ta femme quand elle ordure ainsi c'est que j'ai soif devant ce parterre d'individus simiesques étanchés comme des coucous il faut étendre la langue à travers le paysage pour péter sur le nez des enfants de nos économes et traquer la sang-sue dans ces couic bien entendus serrez-vous baden et maintenant il faudrait la politique tracée au pied des chairs pour entendre les vaisseaux fantômes de l'europe exigü comme un manteau qui s'accroche à l'arrière de la salle un élan pour nourrir mais plus la force de passer là dedans comme bivouac à l'entresol un autre sommeil dans d'autres soutes pour moudre et maugréer bu bien que tu ne veuilles pas cette main je t'allonge ma petite et te propose ce marché noir car j'ai besoin de lait à tes citrons banlieue c'est bon de forcer la marche des ordres et de parler dans la cité des roustes à ceux qui ne recoivent désormais que le nom de machine à beurrer l'être finir vos repas et écartez vos jambes c'est le grelots masse de neige à l'entrée des fabriques où l'usine nettoie son squelette comme un piquet de grève dur dur mou mou la soif des ouvriers étanchée dans le sub qui les renvoie à leur mère maintenant le cordon lace les choes de mister nada et nous sommes sûrs de tenir la poche des papiers souffre souffle comme une brindille identique à qui je suis qui dans

l'oeuf nettoie balai c'est propre comme une chambre qui coffre ta police dans le siècle on a connu trois sphères de vocabulaire on a bu trois mille soirs de brigade et shooté trois millions d'arts dans les totems taillés des veines de nos arrondis les cirques ont joué la pièce de notre viande comme un étui de livre érotique c'est une frise dans un bordel c'est une parade de croupes belle comme un unique phrasé lent pour te recevoir dans ma chambre si tu veux tu frises tes poils contre le mur pour que j'y repose ma tête moi la tête je n'ai qu'un trou c'est la fleur veux-tu que recherchait le prêtre monsieur gris dans la caboche de l'hubbert il n'y trouva rien qu'une fleur et on redoute de la voir sur les tombes pour rajeunir nos morts nous qui préparons des repas plus nombreux que les os ainsi cinq heures tu me diras ce que le sein sort si c'est ce dont je me nourris je te prendrai chez moi comme un frigo les énergies parleront alignées dans le dos des ouvriers métamorphosés chaque homme une firme ce que ça fourmille dans ta fiche de paie ta main est encouennée contre le dossier la machine tape ce nom ta brioche le chocolat fond du rimmel séduction oui et conscience demain les constructions les pans les paragraphes crachés comme des petites filatures les cercles joués à la paume des mains bonjour et bonsoir il faut un ouvrier de la parole qui noue ses nerfs au bouquet de chaîne et trace en l'air un feu de paille pour la barrière de l'autoroute qui est plantée dans ton œil le prochain c'est le programme maintenant déshabillez-vous comme un char comme une masse qui a un seul nom dans la bière et la mousse tracer la carte des lieux moustaches fines du débarcadère fissa pour les nerfs de châssis démesurés cordes arpents de figues dans le ventre des naines où j'aime sucer les lait jeudi mais c'est un peu de lustre pour la joie des friques dans le sol où europe tient sa petite usine à cloche soldats dépareillés dans des robes des collections précédentes miss turpin sent sa lèche et trouve une salive moussée dans son froufrou ce sera

*donc à qui lui roulera des archipels non c'est
ça l'ordre et le fruit d'une main raide dans la
nuque à faire des caresses à l'europe qui
chatte son usine entre deux squelettes bien
de chez nous la parole marche à marche
descend dans la faïence du ministre et
s'entaille le maquis dans un slip battu en
retraite forêt de nos silos ça marche à quoi
une deux cigare dans le dossier quarante
cinq références si vous avez compris ce que
ça s'extasie le sourire sur la face du fils de
papa paie des frais mangez donc son regard
à celui qui bande plus vrai que la vérité
mangez donc sa pipe et sa veste et son cul
en toile mangez lui les nippes retroussiez lui
la balance pour qu'il clame des prières à
ressort sur son lit de torture tailler des
manches à qui veut passer le relai pour des
billards de salon aimez ce tripot marchez la
joie des arrondis si la parole se transforme
en poche d'eau savais-tu que c'est le cancer
des noms qui rapproche les européens tous
malades de s'être fait ouvrir la porte par un
petit maréchal cassé dans son foyer parce
qu'il avait prêté ses nippes au sac de sa
femme tailleur ailleurs c'est l'Autriche à pipe
et la désorganisation des fistules dans les
prochaines vingt-quatre heures quand les
chars écarteront ta gonze en comète de
lavabo tu lui sucreras des allocs à gogos*

*DUKAS – KEPLER – CŒUR – ÉPÉE –
PARÉ – YALTA – MURAT – INGRES –
VOITURE – TOULOUSE-LAUTREC – URFÉ –
VOLTA – ESTAING – JACQUARD –
BÉRANGER – BISMARCK – HINDENBURG –
ROSA – WALLENSTEIN – HAÛY – (lève la
tête et respire) – AUMALE – CAVOUR –
JORDAENS – MASSINGER – FAIDHERBE –
DENIS – DISRAELI – BEACONSFIELD –
OLIVARÈS – NEY – VEGA – HUS – FRENCH
– GAY-LUSSAC – ZWINGLI – EXELMANS –
URBAIN – (respire) – MISTRAL – WITT –
SIEYÈS – LINNÉ – SIBELIUS – FICHTE –
WEYGAND – TITIEN – HOCHÉ –
BOURDALOUE – QUINET – HAENDEL –
ROMMEL – CALDERON – YEATS – VANLOO
– BENDA – TASSE – FOIX – (respire) – JUIN*

- OUDRY - IBSEN - ARAGO -
PONIATOWSKI - DUPUYTREN - BRANLY -
ITHAQUE - DALOU - MASARYK - QUIROGA
- BUCH - RACAN - IRVING - ANNUNZIO -
HEDIN - HANRIOT - (respire) - LESSEPS -
VERRIER - DANTE - ZIZKA - LACORDAIRE
- GUÉRICHAULT - PINEL - SALAZAR -
OFFENBACH - HAIG - WEDEKIND -
HÉCATÉE - ROBESPIERRE - MÉHUL -
LESZCZINSKA - SÉNÈQUE - ERIK -
CORRÈGE - (respire) - COOK -
CHAMPMESLÉ - POPE - JOSÉPHINE -
HOLDERLIN - ALIGRE - GLADSTONE - TITO
- LYAUTEY - NOVALIS - ARSONVAL -
SAND - STALINE - TEMPLE - ALLIX -
YOUNG - ZORN - (respire) - MALTHUS -
PINZON - MONET - HORTENSE -
QUATREFAGES - LÉPINE - BYRD -
HUNYADI - INÖNU - CHARDIN - SPENCER
- GRIEG - OSCAR - BIZET

448 - 458 - 481 - 511 -
534 - 547 - 558 - 567 - 593 - 629 - 639 -
656 - 675 - 691 - 695 - 711 - 715 - 721 - 742
- 751 - (lève la tête et respire) - 768 - 814 -
840 - 877 - 879 - 882 - 884 - 898 - 922 -
923 - 936 - 954 - 986 - 987 - 996 - 1031 -
1060 - (respire) - 1108 - 1137 - 1180 - 1223 -
1226 - 1270 - 1285 - 1314 - 1316 - 1322 -
1328 - 1350 - 1364 - 1380 - 1422 - 1461 -
1483 - 1498 - 1515 - (respire) - 1547 - 1559 -
1560 - 1574 - 1589 - 1610 - 1643 - 1715 -
1774 - 1792 - 1804 - 1814 - 1815 - 1824 -
1830 - 1852 - 1871 - (respire) - 1873 - 1879
- 1887 - 1894 - 1895 - 1899 - 1906 - 1913 -
1920 - 1920 - 1924 - 1931 - 1932 - 1940 -
1944 - 1946 - 1947 - CORRÈGE - (respire) -
COOK - CHAMPMESLÉ - POPE -
JOSÉPHINE - HOLDERLIN - ALIGRE -
GLADSTONE - TITO - LYAUTEY - NOVALIS
- ARSONVAL - SAND - STALINE - TEMPLE
- ALLIX - YOUNG - ZORN - (respire) -
MALTHUS - PINZON - MONET - HORTENSE
- QUATREFAGES - LÉPINE - BYRD -
HUNYADI - INÖNU - CHARDIN - SPENCER
- GRIEG - OSCAR - BIZET

C'est

*comme
si
on
était
à
honolulu
même
si
on
nous
offre
pas
de
collier
de
fleurs*

des têtes

*cherchent
dans le corps d'une statue en beurre
traversant la frontière*

*quelqu'un qui se lève le dimanche
et dit si on emmenait les enfants en vélo*

*on bécane on tiraille
on butine
on renquille on prend du potage*

*et des engins sévères au père-lachaise
lèvent*

On est tenus de rendre

*I love you brain
Poor man you love me*

*Langue
Doigt
Remontant
La corde moite
Pour rentrer*

*Là haut ça m'attend
Je ne peux pas
Rester tendu
Je dois remonter
Je ne peux pas attendre*

*personne ne réduit sa propre tête
personne n'est jivaro jusqu'a ce point*

*c'est qu'il
faut tout le temps
pour penser à l'île*

*en permission
à peine de la peine
à décoller
malgré la fatigue
liquide et poisseuse
où est l'île de Malte il y aura l'île de Malte*

*la tout-le-monde résidence
la résistance de père-lâche*

*le nord le sud
les membres paralysés
et la tête pourrie
et les nerfs en ruine*

*la moelle (mixée)
la moelle (givrée)
jusqu'à la moelle
jusqu'à un ½ moelleux de moelle*

jusqu'a un ½ poids de moelle

tout le plaisir est pour moi

où est l'île de Malte il y aura l'île de Malte

*la tête des enfants pour qui pousse des cris
de mouettes*

*en permission
à peine de la peine
à décoller
malgré la fatigue
liquide et poisseuse*

où est l'île de Malte il y aura l'île de Malte

*comme un écran de fumée
où apparaît où disparaît l'île de Malte*

*l'ossature durable
Reste le corset
Vide comme l'image de l'île de Malte*

*où est l'île de Malte il y aura l'île de Malte
c'est qu'il
faut tout le temps
pour penser à l'île*

*personne ne réduit sa propre tête
personne n'est jivaro jusqu'a ce point*

*Là haut ça m'attend
Je ne peux pas
Rester tendu
Je dois remonter
Je ne peux pas attendre*

« un à un mes organes sur le sol, je sais, sur le parquet, j'ai vu tout le langage en morceaux, éparpillés, l'ensemble du monde est pour moi saturé de sens, quelle porcherie, est-ce que tout cela ne pourrait pas finalement cesser ? que vienne la chute, le calme de la convulsion permanente, dans le creux de ma voix : un kilo cinq de chair spongieuse, comme une crème renversée ratée, un avocat trop mûr (mon cerveau) »

Lorette Nobécourt, *Horsita*

LE PROFESSEUR DE VUE

Les objets sont pleins de choses. Matière auprès de l'homme est rien qu'un sac. J'ai eu peur de mettre *oui* à la place de mon cerveau.

Valère Novarina, *La Chair de l'homme*